Nos 11 . 15 . 22 .

A. m. n: 2310.

Exemplaire du prince d'Essling
Vente 1845. n. 315

" Si peau d'âne m'étoit conté
" j'y prendrois un plaisir extrême "
La Fontaine l'a dit et j'y pense de même
puisque j'ai ce livre acheté. / Delille

4, janvier, 1790

Z11.27

2°R
34 (1)

L'HISTOIRE DE MELUSINE

Nouvellement Imprimée.

A TROYES,
Chez JACQUES OUDOT, Imprimeur & Marchand Libraire, ruë du Temple, 1699.

78. 889

COMME CE LIVRE FUT FAIT PAR LE COMMANDEMENT, de Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'Auvergne.

EN toutes œuvres commencer, on doit premierement appeller le nom du Créateur des créatures, qui eſt vray maître & Seigneur de toutes choſes faites & à faire, qui doivent aucunement tendre à perfection de bien ; pource au commencement de cette Hiſtoire preſente, combien que je ne ſuis pas digne de ſe requerir, je le ſuplie devotement & ſa haute & digne Majeſté, que cette preſente hiſtoire m'aide à achever & parfaire à ſa gloire & loüange, & au plaiſir de mon puiſſant Seigneur Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'Auvergne, laquelle hiſtoire j'ay trouvée és Chroniques que j'ay levé de lui, & du Comte de Salebry en Angleterre, & en pluſieurs autres livres, où j'ay cherché pour ce faire, & pource que ſa noble ſœur Marie fille de Jean Roy de France avoit ſupplié à mondit Seigneur d'avoir ladite hiſtoire, lequel en faveur de ce à tant fait à ſonpouvoir qu'il a ſçeu au plus prés de la verité, m'a commandé de faire le Traitté qui s'enſuit. Et moy comme cœur diligent de tout mon ſens ay fait veritablement au plus prés que j'ay pû. Si je prie devotement Dieu que Monſeigneur le veueille prendre en gré. Et commençay cette hiſtoire le Mercredy de devant la ſaint Clement en hyver, mil trois cens quatre-vingt ſept. Et auſſi ſuplie à tous ceux qui la liront ou oüiront lire, qu'ils me pardonnent les fautes ſi aucune en y a, car je l'ay traité le mieux que j'ay pû, ſelon la Cronique que je cuide être vrayes.

LE Prophete David, dit que les jugemens & punitions de Dieu ſont abîmes ſans fonds & ſans rive, & n'eſt pas ſage qui telle choſe cuide comprendre en ſon entendement, & penſe que les merveilles qui ſont en l'univerſelle monde, ſont les plus vrayes comme on dit des choſes qu'on appelle Faée, & comme eſt de pluſieurs autres choſes dont nous n'avons pas la connoiſſance.

Or ça donc là créature ne doit pas trop travailler par outrage preſomption que le jugement de Dieu, le Créateur veuille comprendre en ſon bon entendement, mais doit bien la créature en penſant ſoy émerveiller de celui, & en ſoy émerveillant conſiderer comme elle puiſſe dignement loüer & glorifier & celui qui tellement juge & ordonne de telle choſe à ſon plaiſir, & vouloit ſans contredir.

LA créature de Dieu qui eſt raiſonnable doit ſoigneuſement entendre, ſelon que dit Ariſtote, que les choſes faites ça bas & crée par la preſence qu'elles ont en elles, certifient être telles qu'elles ſont, comme dit ſaint Paul en l'Epitre qu'il fit aux Romains en diſant, que les choſes qu'il a faites ſeront vuës par la creance du monde, c'eſt à ſçavoir pour les hommes qui ſçavent les livres, & ajoûte foy aux auteurs qui ont été devant nous, quand au connoître & ſçavoir les Provinces & étranges contrées les diverſes terres & Royaumes viſiter, on trouve tant de diverſes merveilles ſelon la commune eſtimation, & ſi noble que l'humain entendement en contraint de Dieu, qu'ainſi qu'il eſt ſans rive & ſans fonds. Ainſi ſont les cho-

ses si merveilleuses en tant de divers pays, que onc homme depuis Adam n'eut connoissance, en voix & ouyr plusieurs choses qu'on ne croit être veritables, lesquelles si elles sont en ces termes, si je vous mets en avant pour les grandes merveilles qui sont contenuë en cette presente Histoire, dont je vous pense traiter au plaisir de Dieu & au commandement de mon très-puissant & noble Seigneur.

SI laisserent à present les autres, & retournerons à ce que nous avons oüy dire veritablement à nos Anciens & que cestui jour avons oüi dire qu'au païs de Poitou l'on a veu des choses de fait pour couloret nôtre Histoire être vraye comme nous la tenons, & de la montrer & publier par les vrayes Croniques & histoires comme nous l'entendons. Nous avons oüy raconter par nos anciens qu'en plusieurs parties sont apparus à aucuns familierement en plusieurs manieres des choses, desquelles, les uns appelloient Luitons, les autres Faée, les autres bonnes Dames, & vont de nuit, & entrent és maisons sans les huis, rompre & ouvrir & ôtent aucunes fois les enfans des berceaux, aucunes fois il leur détournent la memoire, aucunes fois les brûlent au feu, & quand ils s'en departent, ils les laissent aussi sains & entiers comme auparavant, & aucune femme à face ridée de petite statuë & font tantôt les besognes de nuit és hôtels liberalement, & ne faisoient aucun mal, & aussi dit qu'il avoit veu plusieurs de telles choses admirables & prodigieuses.

Et dit encore ledit Gervais que lesdites Dames se mettoient en guise de belles femmes, & en ont eut aucunes fois plusieurs hommes aucunes pensées, & ont pris à femme moyennant aucune convenance qu'ils leur faisoient jurer, les uns qu'ils ne verroient l'un l'autre le Samedi, n'y ne s'en questeroient qu'elles seroient devenus & allée en aucune maniere, les autres que si elles avoient enfans que leurs maries ne les verroient jamais en leur gesine & tant qu'ils leur tenoient convenance ils étoient en audiance & prosperité & incontinent qu'ils falloient en cette convenance ils romboient de leur bonheur. Et les unes d'elles se convertissoient en serpens par plusieurs jours, & de plus dit le dit Gervais qui croit que ce soit pour aucuns méfaits qui ont été faits en la desplaisance de Dieu, pourquoi il les punit secretement & si merveilleusement dont nul n'en a la connoissance, fors lui seulement. Et pour ce conte, les secrets de Dieu abîmes sans fond & sans rives? car nul parfaitement en sçait rien au regard de lui combien qu'aucunes fois de provision toutes choses sçeuës, non pas pour un seul, mais pour plusieurs. Or voit-on souvent que quand l'homme n'aura issu de sa contrée, nonobstant qu'il ait veu de merveilleuses choses veritables qui sont prés de son pays, pourtant jamais ne voudra croire par le dire de oüy, si de fait ne le voyoit; mais quand est de moy qui n'ait été guere loing, j'ay veu des choses que plusieurs ne pourroient croire s'ils ne les voyent. Alors dit ledit Gervais & met l'exemple d'un chevalier nommé Roger du Château roussel, en la province de Aey, qui sur le serain trouva d'aventure une femme en une belle praitrie & la vouloit avoir pour espouse, & de fait elle y consentit par telle convenance que jamais il ne la verroit nuë, & furent long-temps ensemble, & croissoit le chevalier de jour en jour grande prosperité.

COMMENT LE ROI ELINAS D'ALBANIE, APRES LA mort de sa femme chassoit en un bois où il trouva la Dame, Pressine, laquelle il espousa.

IL y eut un Roy en Albanie, lequel fut vaillant homme & dit l'histoire qu'il eut plusieurs enfans de sa premiere femme.

Nathas qui fut pere de Florimond fut son premier fils. Ce dit Roi eut nom Elinas qui fut preux chevalier. Advint qu'aprés le trépas de sa premiere femme, il chassa en une Forêt en laquelle il y avoit une belle fontaine, en un moment il lui prit grand soif, il fut vers ladite fontaine, & quand il approcha il oüit une voix qui chantoit si melodieusement qu'il sembloit que ce fût une voix Angelique, mais par la douceur de la voix, il entendit bien que c'étoit une voix de femme. Alors descendit de dessus son cheval, afin qu'il ne fit grand effroy, & l'attacha à une branche, & s'en alla peu à peu vers la fontaine le plus couvertement qu'il pû. Et quand il fut prés de la fontaine, il vit la plus belle Dame qu'il eû jamais veuë à son avis. Lors s'arrêta tout comme de la grande beauté de cette Dame qui toûjours chantoit si melodieusement que onc sirene ne chanta si doucement, ainsi s'arrêta tant pour la beauté de la Dame que pour sa douce voix, & son chant, & se mussa au mieux qu'il pû sous les fueilles des arbres, afin que la Dame ne l'apperçeut & oublia toute la chasse & la soif qu'il avoit euë auparavant, commença à penser au chant & à la grande beauté de la Dame tellement qu'il fut ravy, & ne sçeut s'il étoit jour ou nuit, ne sçavoit s'il dormoit, ou s'il veilloit, & ne lui souvenoit d'aucunes choses fors qu'il oyoit la Dame, & ainsi demeura long-temps en ce lieu.

Lors vinrent deux de ces chiens courans qu'il lui firent grand fête & il tressaillit comme un homme qui vient de dormir, & alors lui souvient de la chasse, & eut si grand soif selon son avis, qu'il alla à la fontaine, & prit le bassin qui y pendoit, & beut de l'eau, puis regarda la Dame qui avoit laissé le chanter, la saluë humblement en lui portant le plus grand honneur qu'il pû. Et alors elle qui sçavoit beaucoup de bien & d'honneur, lui respondit gracieusement, Dame dit le Roi Elinas, je vous prie de me dire vôtre état & de vôtre aise, & qui vous êtes car la cause qui me meut est telle que je vous diray: Ma trés chere Dame, plaise vous sçavoir que je sçay & connois tant de l'être de ce pays & d'environ que de quatre à cinq lieuës n'y a nul si méchant Château ni forteresse que je ne sçache; excepté un dont je vis ce matin, qui est environ de deux lieux d'icy, & que je ne connoisse les seigneurs & dames ausquels ils sont, pource je m'émerveille d'une si belle dame comme vous êtes, peut-être de l'pourveuë de compagnie, pour Dieu pardonnez-moi, car ce m'est outrage de l'enquerre: mais le grand desir m'a en hardi d'ainsi le faire. Sire chevalier dit la dame, il n'y a point d'outrage: mais ce vient de courtoisie & honneur, & sçachez Sire que je ne seray pas longuement seule: mais j'ay envoïé de mes serviteurs tandis que je me devisois. Lors vint parler à elle un valet bien habillé sur un courrier & menoit à droite un beau palfroy très-richement harnaché. Alors le Roi

Elinas fut étonné du noble atour, & de la richeſſe qu'il vit autour du palefroy & dit en ſoy-même qu'il n'avoit oncques veu ſi riche palefroy né autour. Lors le valet dit à la Dame : Madame il eſt temps de vous en venir quand il vous plaira, & elle lui répondit, de par Dieu ſoit, puis dit au Roy, Chevalier à Dieu vous commande & grand merci de vôtre courtoiſie. Alors elle alla au Palefroy pour monter, & le Roi s'avança & lui aida à monter : & elle le remercia & s'en partit, & le Roi vint à ſon cheval & monta deſſus. Et lors vinrent tous ſes gens qui le queroient, & lui dirent qu'ils avoient pris le cerf, & le Roi lui dit, ce me plaît, puis commença à penſer à la beauté de la Dame & l'aima ſi fort qu'il ne ſçeut qu'elle contenance tenir & dit à ſes gens. Allez vous-en devant, je vous ſuivrai tantôt, ſi apperçurent bien que le Roi avoit trouvé quelque choſe, & à tant ſe partirent de lui, car ils ne lui oſerent contredire. Alors le Roi tira le frain de ſon cheval, & alla aprés la Dame par le chemin où il l'avoit veu aller.

Comme Preſſine, eut trois filles du Roy Elinas, dont la premiere fut nommée Meluſine la ſeconde Melior, & la tierce Paleſtine.

TAnt ſuivit la Dame le Roi Elinas qu'il l'a trouva dans une grande forêt, où il y avoit foiſon d'arbres hauts & droits, & étoit en ſaiſon de doux temps & gracieux, & ce lieu étoit fort delectable. Et quand la Dame oüit le cheval du Roi Elinas qui venoit grand erre, elle dit à ſon valet arrêtons-nous, attendons ce bon chevalier : car je croi qu'il nous vient dire une partie de ſa volonté dont elle n'étoit pas pour lors aviſée, car nous l'avons veu monter fort penſif. Dame dit le valet, à vôtre bon plaiſir. Alors vient le Roy arriver de côté la Dame comme s'il ne l'eût onc veuë, & la ſalüa mout effroyement, car il étoit ſi ſurpris de ſon amour qu'il ne ſçavoit qu'elle contenance faire. Alors la Dame, qui connut bien ce que c'étoit & qu'elle adviendroit ſon entrepriſe : lui dit, Roi Elinas, d'où vas tu aprés moi ſi haſtivement, emporteray je quelque choſe du tien. Et quand le Roi oüit nommer ſon nom il fut étonné, car il ne connoiſſoit point celle qui parloit à lui, neanmoins il lui répondit, Madame, du mien n'emportez fort que paſſez parmi mon pays, & c'eſt grand villennie à moi, puis que vous êtes étrangere que je vous reçoive honorablement ce que je ferois volontiers ſi j'étois en lieu propice pour ce faire. Lors la Dame lui répondit. Roi Elinas je vous tiens pour tout quitte, & vous prie que ſi vous ne voulez autre choſe dire, que vous ne laiſſiez pas de vous en retourner. Le Roy répondit. Dame je quiers autre choſe : & quoi dit-elle. Madame dit le Roy, puis qu'il vous plaît je le diray. Je deſire d'avoir vôtre bonne grace. Par ma foi dit-elle, Roy Elinas, en ce n'avez rien faillit, mais que vous n'y penſiez que tout honneur. car jamais l'homme n'aura mon amour en ſa vantence.

Ha! Madame, dit le Roi je ne penſe en nul cas deshonnête. Alors elle vit qu'il étoit contens de ſon amour & lui dit. Si me voulez prendre à femme par mariage & me jurer que vous ne vous mettrez en peine de me voir en ma geſine, & ne ferez par voye quelconque que me voyez. Et ſe ainſi le voulez faire, je ſuis celle qui obéira à vous ainſi comme femme doit obéir à ſon mary. Lors le Roi Elinas lui promit & jura ainſi le faire.

Tantôt aprés ils furent épouſez, & menerent longuement bonne vie enſemble mais ceux du païs du Roi Elinas furent étonnez qui étoit cette Dame combien qu'elle ſe gouvernât bien à droit ſagement & vaillamment : mais Nathas qui étoit fils du Roi Elinas la voyoit par trop. Elle devint enceinte de trois Filles & les porta gracieuſement ſon temps & les delivra au jour qu'il appartenoit. La premiere née eut nom Meluſine, la ſeconde Melior, & la tierce Paleſtine, le Roi Elinas n'étoit pas lors en ſon lieu. Mais Nathas y étoit, lequel regarda ſes trois ſœurs qui étoient ſi belles que merveilles. Alors il alla vers le Roy ſon pere, & lui dit, Sire, Madame la Reine Preſſine vôtre femme à enfanté les trois plus belles filles qui oncques furent vennës; venez les voir. Et le Roi Elinas qui ne ſe ſouvenoit de la promeſſe qu'il avoit faite à ſa femme lui dit : Beau fils auſſi feray-je, & s'en vint appertement, & entra en la chambre où Preſſine baignoit ſes trois filles. Et quand il les vit il diſt. Dieu benît la mere & les Filles & eut grand joye. Et Preſſine l'oyant lui répondit.

Faux Roi tu m'as failly ton convenant, dont grand mal t'en viendra, & ſi m'as perduë à toûjours, mais je ſçai bien que c'eſt par ton fil, Nathas & me faut partir ſurdainement : mais encore ſerai je vengée de ton fils par ma ſœur & compagne de l'Iſle perduë. Et ces choſes dites elle prit les trois Filles & les emporta oncques depuis ne furent veuë au païs.

Comme le Roy Elinas perdit ſa femme & ſes trois Filles.

QUand le Roi Elinas eut perdu ſa femme Preſſine & ſes trois Filles; il fut étonné qu'il ne ſçeut que faire ni que dire, mais fut ſept ans qu'il ne fit oit que ſe plaindre ſoupirer & faire toûjours piteuſes lamentations pour l'amour de Preſſine ſa femme, qu'il aimoit de loyalle amour, & le peuple de ſon païs diſoit qu'il étoit aſſoté & de fait donnerent le gouvernement à ſon fils Nathas, lequel le gouverna vaillamment & tint ſon Pere en grande charité : puis les Barons du pays lui donnerent une Dame qui étoit fille de Lerls, & deux y fit Florimond, dont deſſus eſt fait mention qui depuis prit beaucoup de peine, toutes fois nôtre Hiſtoire n'eſt pas entrepriſe pource, & auſſi nous taiſons, & retournons à nôtre Hiſtoire.

QUand Preſſine fut partie avec ſes trois filles elle s'en alla en Avallon nommée l'Iſle perduë, pour ce que nul homme tant y eût été de fois, n'y ſçavoit retourner, ſinon de grand aventure, & illec nourrit ſes trois enfans filles juſques à l'âge de quinze ans, & les menoit tous les matins deſſus une montagne haute laquelle étoit nommée Helinos, qui vaut autant à dire en François comme montagne florie, car de là elle voyoit bien la terre de Albanie, & puis elle leur diſoit en pleurant. Mes filles voyez le pays où vous fûtes nées, & auquel euſſiez eu vôtre bien & bonheur ſi n'eût été le dommage de vôtre pere, qui vous & moi à mis grief miſere juſques au jour du jugement de Dieu qui punira les bons & les mauvais en leurs vertus.

Comme Meluſine enferma ſon pere le Roy Elinas pour venger ſa mere en une montagne nommée Brundelois, dont trés-grand mal lui en vint.

ALors Meluſine la premiere fille lui demanda qu'elle fauſſeté vous a fait nôtre pere parquoi nous avons cette grieveté. Lors la Dame raconta la maniere du fait ainſi qu'il étoit puis, Meluſine demanda à ſa mere de l'être du pays les noms des villes & châteaux d'albanie, & en racontât ſes choſes elles deſcendirent de la montagne & revinrent en l'Iſle d'Avalon. Alors Meluſine tira à part ſes deux ſœurs Melior &

Paleſtine, & leur dit mes ſœurs regardons la miſere où nôtre pere ; amis nôtre mere, nous qui euſſions été en ſi grand aiſe & honneur en nôtre vie que vous eſt il advis qui ne ſoit bon de faire, car pour mon regard je penſe bien m'en venger, & ainſi que petit ſoulas à impitré à nôtre mere par fauſſeté auſſi peu de joye lui penſay-je faire. Alors elles lui reſpondirent. Vous êtes nôtre ſœur aiſnée, nous vous ſuivrons & obéirons à ce que vous en voudrez faire & Meluſine leur dit.

Nous devons montrer bonne amour & être filles loyales à nôtre mere, j'ay aviſé s'il vous ſemble bon que nous en clorons nôtre pere en la haute montagne de Nothée-belande nommé Bryndelois, & en cette miſere ſera toute ſa vie. Ma ſœur dirent-elle or délivrons-nous de cette affaire, car nous avons grand deſir que nôtre mere ſoit vengée de la deſloyauté de nôtre pere. Et alors les trois filles firent tant que par leur fauſſe conſpiration elle prirent leur pere & l'enfermerent en ladite montagne : & après que tous fut fait, elles revinrent à leur mere & lui dirent Dame, il ne vous doit fâcher de la deſloyauté que nôtre pere vous a faite, car il a ſon payement, & jamais ne partira de la montagne de Brundelois, & là uſera ſa vie en grande douleur ; Ha diſt la mere ! comment avez-vous oſé faire mauvaiſes filles, vous avez malfait quand par vôtre orgueilleux courage vous avez ainſi puni celui qui vous a engendrées, c'étoit celidomie prenoit toute la plaiſance que j'avois en ce monde, & vous me l'avez tolli, & ſçachez que je vous en puniray. Toy Meluſine qui eſt la plus ancienne, & qui denſſe être la plus connoiſſante, tout ce eſt venu par toy : car je ſçay bien que cette charité à été donné par toy à ton pere, & pour cette cauſe tu en ſeras la premiere punie, car nonobſtant la verité du germe de ton pere, toi & tes ſœurs eût attrait avec ſoy, & euſſiez en brief été dehors de mains de l'avanture les Jamphes & de Faées ſans jamais y retourner, & deſormais je te donne le don que tu ſeras tous les ſamedis ſerpens depuis le nombril en bas, mais ſi tu trouve homme qui te veiiille prendre pour épouſe & qu'il te promette que jamais le ſamedi ne te verra ni déclarera à nulle perſonne tu vivra ton cours naturel, & & mourras comme femme naturelle & de toy viendra bien noble & vaillante lignée qui ſera grande & de haute proüeſſe, & ſi d'aventure tu étois decelée de ton mary tu retournerois au tourment auquel tu étois auparavant, & ſeras toûjours ſans fin juſques à ce que le très-haut Juge tiendra ſon grand jugement & tu apparoîtras par trois jours devant la forteresſe que tu feras & que tu nommeras de ton nom quād elle devra changer de Seigneur & auſſi quand un homme de ta lignée devra mourir. Et toy Melior, je te donne en la grande Armenie un beau & riche Château, où tu garderas un Eſprevier juſques à ce que le Redempteur tienne ſon grand jugement, & tous chevaliers de noble lignées qui y voudront aller veiller la ſurveille de la veille le vingtiéme jour de Juin ſans ſommeiller, auront de toy un don de choſe qu'on peut avoir corporellement, c'eſt à ſçavoir des choſes terriennes, ſans demander ton corps ou ton amour pour mariage ou autrement & tous ceux qui le voudront demander ſans eux deporter ſeront infortunez juſques à la neuviéme lignée & ſeront de chaſſez de leurs proſperitez du tout en tout. Et toy Paleſtine tu ſeras encloſe dans la montagne de Guido à tout le tréſor de ton pere, juſques à ce qu'un chevalier viendra de nôtre lignée lequel aura tout le tréſor & s'en ſervira pour ayder à conqueſter la terre de permiſſion & te délivra de là. Alors ces trois filles furent fort

fort dolentes & ſe partirent de leur mere. Meluſine s'en alla parmis grande forêt & boccages. Melior s'en alla au château de l'éprivier en la grande Armonia. Et Palareine alla en la montagne de Guio, où pluſieurs l'ont veu, ne vous vueille déplaire ſi n'ay cette aventure racontée, car c'eſt pour plus verifier l'hiſtoire en laquelle je veux entrer mais je vous dirai comme le Roi Elinas décline ſes jours.

Comme quand le Roi Elinas fut mort Preſſine ſa femme l'enſevelit honorablement.

ALors le Roi Elinas fut long-tems en la montagne, puis mourut. Adonc vint Preſſine ſa femme, l'enſevelir en une ſi noble tombe que nul n'en vit oncques n'y ſi noble & ſi riche, & y avoit en la chambre des richeſſes ſans comparaiſon & y étoient chandelier d'or & de pierres précieuſes & auſſi riches lampes brûlant nuit & jour, & au pied de la tombe miſe un image d'albâtre, de ſa hauteur & de ſa figure, étoit ſi belle qu'à merveille, tenoit ladite image un tableau doré, auquel étoit écrit ladite aventure, & là établit un Geant pour garder ladite image, lequel étoit mout horrible, & tenoit tout le païs en ſa ſubjection, & auſſi ſe tintent après lui pluſieurs autres Geans juſques à la veuë de Geoffroi à la grand dent, dont vous ouïrés parler-ci après aves oüi du Roi Elinas & de Preſſine ſa femme, ſi vous vueil d'orenavant commencer la verité & l'hiſtoire des merveilles du noble château de Luſignen en poitou pourquoi il fut fondé.

SI dit l'hiſtoire qu'il y eut jadis en haute brétagne un double homme, lequel eut noiſe avec le Roi des bretons, tellement qu'il n'osât plus demeurer au païs ; mais prit toute ſa finance & s'en alla hors du païs par les hautes montagnes. Adonc aujour qu'il trouva ſur une fontaine une belle Dame laquelle lui dit toute ſon aventure, finallement ſe mouracherent l'un de l'autre, puis lui fit la Dame mout de confort, commencerent en ce païs qui étoit deſert à bâtir & tondre pluſieurs Villes & forteresſes & fut le païs en brief tems aſſés bien peuplé, & appellerent le païs Forêt. Or advint que le chevalier & la Dame eurent grand diſcord je ne ſçai pas comme, ni pourquoi elle ſe départit ſi ſoudainement d'avec lui dont il fut dolent & nonobſtant il étoit en proſperité & honneur. Après les nobles de ſon païs ſe pourveurent d'une gentille demoiſelle, qui étoit ſœur du comte de Poitiers, qui reignoit pour le tems eut d'elle pluſieurs enfans mâles entre leſquels y en eut un, c'eſt à ſçavoir le tiers nommé Raimondin, qui étoit beau gentil, ſubtil, & inventif en toutes choſes, lequel avoit quinze ans ou environ.

Comme le Comte de Poitiers manda au Comte de Forêt qu'il ſe trouva à la fête qu'il faiſoit pour ſon fils.

EN ce tems le comte de Poitiers tint grand fête pour un fils qu'il avoit lequel il vouloit faire un chevalier & n'avoit que c'eſtui fils qui avoit nom Bertrand & une fille qui avoit nom Blanche. Adonc le Comte Aimeri manda compagnie pour l'amour de la chevalerie de ſon fils. Et entre les autres manda au comte de Forêt qu'il y vint, & qu'il amenât trois de ſes enfans, & les plus

grands car ils les vouloit voir. Adonc le comte de forêt y alla le plus honnêtement qu'il pût, & y mena trois de ses enfans, ainsi qu'il lui étoit mandé. La fête fut grande & en icelle furent faits plusieurs chevaliers pour l'amour de Bertrand, qui fut fait chevalier, & aussi fut l'aîné fils du comte de forêt, lequel joûta mout vaillemment, puis fut la fête continuée par huit jours, & là fist le comte de poitiers de mout beaux dons, & au départir de la fête pria le comte de forêt qu'il lui laissât Raimondin son neveu & qu'il ne se souciât jamais de lui, qu'il le pourvoiroit bien, & le comte de forêt lui octroya, si demeura Raimondin avec le comte de poitiers son oncle qui l'aima fort, & ainsi se partit la fête honorablement. Et à tant se fait l'histoire de parler du comte de forêt, lequel s'en alla avec ses deux autres enfans, & commença à parler de aimeri, & de Raimondin.

Comme le Comte de Poitiers demanda au Comte de Forêt d'avoir Raimondin, lequel lui accorda.

OR l'histoire nous raconte que le dit comte aimeri fut pere de saint Galien; lequel fut comte & delaissa possessions mondaines, pour servir notre Seigneur Jesus-Christ, & se mit en la religion des blancs manteaux & de ce ne vous ferai pas grand propos mais veux proceder avant en notre historien. Ceston Comte aimeri fut mout vaillant, aimant toûjours noblesse fut sage, & bien versé en l'Astonomie & autres sçiences. Et sçachez qu'il aimoit fort Raimondin, lequel aussi l'aimoit pareillement & s'éfforçoit de le servir, & lui faire plaisir au mieux qu'il lui étoit possible. Or le dit comte avoit plusieurs bons chiens, oyseaux de proye, chiens de grosse chasses, & toutes manieres. Et un jour un forêtier le vint avertir qu'en la forêt de Colombiers étoit le plus merveilleux Porc qu'on eut veu de long-tems & qu'il auroit beau deduir s'il vouloit aller. Il me plaît bien dit le comte faites que les chiens soient prêt demain, & nous irons à la chasse. Monseigneur, dit le forêtier, il sera ainsi fait: puis s'en alla apprêter tout ce qui appartenoit pour la chasse.

Comme le Comte de Poitiers alla chasser, & Raimondin alla avec lui.

QUand le jour fut venu le comte aimeri se partit de poitiers, & avec lui plusieurs barons & chevaliers, & étoit Raimondin auprès de lui monté sur un courcier l'épée ceincte, & l'espieu sur le col. Et quand ils furent arrivé en la forêt ils commencerent à chasser, & fut trouvé le porc qui étoit si orgueilleux & devora plusieurs allans & liévres, & prit son cours parmis la forêt car il étoit échauffé. Et alors commença à le suivre: mais le porc ne doutoit rien & s'émouvoit tellement qu'il n'y avoit si hardi chien ni levrier qui l'osât enferrer.

Adonc vinrent chevaliers & escuyers: mais il n'y avoit si hardi qui osât mettre le pied à terre pour l'enfer, puis vint le comte disant. Et comment un fils de truyes nous ébahira-t'il tous.

Quand Raimondin ouit ainsi parler son oncle, il eut grand vergogne, & descendit de dessus son cheval l'épée au poing, & s'en alla vers lui & le fit cheoir à genoux; mais bien-tôt il sçaura comme proux & hardi, & le cuida enferrer mais le porc s'enfuit, & courut par telle maniere qu'il n'y eut chevalier ni chien qui n'en perdit la veuë, le fors le Comte, & Raimondin qui étoit remonté le suivit de si près & si âprement devant le comte & tous les autres, que le comte avoit grand pour que le porc ne l'affolât, & lui cria, Beau neveux Raimondin, laissez cette chose que maudit soit celui qui le nous annonça car si le fils de la truye vous affole, jamais je n'aurai santé ni joye au cœur; mais Raimondin qui étoit échauffé ne reputoit pas sa vie ni fortune ni bonne ou mauvaise qui lui advint & le suivoit de fort près; car il étoit bien monté, & le comte alla prêts suivant ses traces qu'il voyoit.

Lors tous les chevaux commencerent à s'échauffer & demeurerent derriere excepté le comte & Raimondin, tant passerent qu'il fut nuit obscure. Adonc le comte & Raimondin s'arrêterent sous un grand arbre. Lors le comte dit à Raimondin, beau neveu, nous demeurerons ici jusques à ce que la lune soit levée. Et Raimondin lui répondit, Sire, ainsi qu'il vous plaira, si descendit, & prist son fusil & fit du feu, après se leva la lune belle & claire, les étoilles bien luisantes. Adonc le comte qui sçavoit l'art d'astronomie, regarda au ciel & vit la lune & les étoilles bien luisantes sans aucunes tache d'obscurité si commença à soûpirer, puis dit.

Ha vrai sire Dieu, comme sont grandes les merveilles que tu as laissées là sus connoître parfaitement les vertus, & les natures merveilleuses de plusieurs & diverses conditions de choses, & de leurs expeditions, ce ne pourroit être parfaitement, si tu n'y épandois aucunement le sçavoir de ta pleniere, & divine grace, & specialement de cette merveilleuse aventure que je voi-ci presentement és étoilles que tu as là sus assises, par la sçience d'astronomie, dont vrai sire tu m'as prêté une des branches de connoissance de quoi je te dois remercier de cœur parfait en la haute majesté, ou nul ne se doit comparer.

O vrai Dieu! comme pourroit-ce être raisonnablement, si ce n'étoit en ton

horrible jugement, quand à connoissance humaine : car nul homme ne pourroit avoir bien pour mal faire. Et nonobstant je vois bien par ta haute science, & aussi de ta sainte grace que m'as prêté la connoissance de sçavoir connoître que c'est & aussi dont je suis émerveillé. Lors commença à soupirer plus que devant.

Adonc Raimondin qui avoit allumé le feu ; & qui avoit ouy en partie ce que le comte aimeri avoit dit. Monseigneur le feu est bien allumé venez vous chauffer : car je cuide qu'en peu de tems viendront aucunes bonnes nouvelles & je croi que la venaison soit prise, j'ay oüi ce me semble le bruit des chiens. Il ne m'enchaut gueres dit le Comte mais de ce que je vois. Lors de rechef regarda vers le Ciel, & soûpira mout profondément. Raimondin qui tant l'aimoit lui dit. Ha mon cher Seigneur ! & redouté oncle : pour Dieu laissez la chose être ; car n'apartient pas à un si haut Prince comme vous êtes de mettre le cœur d'enquerre tels arts ni telles choses : car il convient, & sera bien fait de remercier Dieu qui vous a pourveu de si haute, & si noble seigneurie, possessions terriennes : dont vous en pouvez bien passer s'il vous plaît : mais de vous donner courroux & ennui pour telles chose qui ne vous peuvent aider ni nuire c'est simplesse à vous. Ha fol dit le Comte si tu sçavois les grandes richesses & merveilleuses aventures que je vois, tu en serois ébahi. Raimondin qui ne pensoit nul mal, répondit Monseigneur plaise à vous de me le dire si c'est chose qui se puisse faire & si c'est chose que je puisse & doive sçavoir. Tu le sçauras dit le Comte, & je voudrois que Dieu ni le monde ne t'en demandât rien, l'aventure te deut avenir de moi-même ; car je suis de sorte mais vieux, & ancien, & ay des amis assez pour tenir mes seigneuries ; l'aventure est telle que si à cette heure un sujet occisoit son seigneur qu'il de viendroit le plus puissant, & le plus honoré qui oncques failli en son lignage, & de lui procederoit si noble lignée qu'il en feroit mention jusques à la fin du monde. Raimondin répondit qu'il ne pouvoit jamais croire que ce fut chose veritable, & contre raison seroit que homme eut bien pour mal faire, ni pour commettre tel trahison. Or je croi bien dit le Comte qu'il est ainsi que je le dis. Si ne croirai pas, dit Raimondin ; car ce n'est chose que me faciez croire, & lors commencerent fort à penser.

Et adonc ouirent au long du bois un grand effroi, & dérompre les menus ramonceaux. Lors prit Raimondin son épée qui étoit à terre, & le comte tira aussi la sienne, & attendirent long tems ainsi en pensant que c'étoit ; & se mirent au-devant du feu du côté où ils oüirent les rames rompre, & en tel état demeurerent tant qu'ile virent un Pore sanglier merveilleux & horrible mont échauffé le quel venoit droit à eux montrant les dents. Adonc Raimondin dit Monseigneur montés sur quelques arbre que ce sanglier ne vous fasse mal, & m'en laissé convenir. Je ne plaise à Dieu dit le Comte, que je te laisse en tel aventure. Et quand Raimondin oüit ce il se mit audevant du sanglier l'épée au poing par bonne volonté de le détruire & le sanglier se détourna, & alla vers le Comte. Adonc commença la douleur de Raimondin, & la grandeur qui depuis en advint de cette tristesse.

Comme Raimondin occis le Comte de Poitiers son Oncle.

QUand Raimondin fut venu devers le sanglier pour le détourner, afin qu'il ne vint point sur son seigneur ; le sanglier se détourna incontinent de sa voye, &

courut vers le comte grand erre. Quand le Comte le vit venir il regarda autour de lui vit un épieux il mit son épée au fourreau, & prit l'épieu, & le baissa. Adonc le Sanglier vint à lui, & le comte qui sçavoit mout de chasse, l'enferra en l'écu la pointe de l'épieu qui fut fort aigu mais le cuir du sanglier jetta le comte à genoux & adonc vint Raimondin courant, & tenant l'épée, & cuida ferir le sanglier entre les quatre jambes : car le sanglier étoit cheu à revers du coup que le comte lui avoit donné, mais Raimondin atteignit le sanglier du tranchant de l'épée, sur les soyes du dos, car il venoit d'une grande roideur, & la l'ame de l'épée, échapa par dessus le dos du Pore & s'en vint le coup atteindre le Comte qui étoit cheu à genoux, par le nombril, & le perça tout outre jusques au dos. Ce fait Raimondin frappa le porc tout mort : puis vint au comte, & le cuida lever, mais ce fut pour néant car il étoit mort. Et quand Raimondin apperçût la playe & le sang saillir il fut fort courroucé & commença à crier en pleurant & gemissant, & les regarde en faisant les plus grandes lamentations que jamais on vit faire à homme & disoit Ha fauce fortune ; comme es-tu si perverse que tu m'as fait occire celui qui par faitement bien m'aimoit, & qui tant de biens m'avoit fait. Hé Dieu le pere tout puissant où sera osé le pais ou ce faux pecheur se pourra tenir ; car tous ceux qui auront parlé de cette mépriſon me jugeront, & à bon droit à mourir de honteuse mort : car plus fauce n'y plus mauvaise trahison ne fit pecheurs, Ha terre ouvre-toy m'englouti & me met avec le plus obscur Ange d'Enfer, qui jadis fut le plus beau des autres : car je l'ai bien desservi. En cette douleur & tristesse fut Raimondin pas long-tems & fut fort courroucé & pensif s'avisa en lui même, dit, Monseigneur, qui la git me disoit que si un telle aventure me venoit que je serois le plus honoré de mon lignage ; mais je vois bien tout le contraire, car je serai le plus mal heureux & des-honoré, aussi l'ai-je bien gangné. Or nonobstant puisqu'il ne peut être autrement je me détournerai de ce païs, m'en irai querir mon aventure telle que Dieu me la voudra donner en aucun bon lieu où je pourrai bien amender mon peché s'il plaît à Dieu. Adonc Raimondin vint à son seigneur qui étoit mort, le baisa en pleurant de si triste cœur qu'il ne pouvoit dire mot puis mit le pied en l'étrier, monta sur son cheval, se partit tenant son chemin à travers la forêt tout déconforté & chevaucha fort & ne sçachant qu'elle part ; mais à l'aventure demenant si grand dueil qu'il n'y a personne qui peut penser ni dire la quinte partie de sa volonté.

QUand Raimondin fut parti de son Seigneur, l'eût laissé mort auprès du feu & aussi le sanglier il chevaucha parmis la forêt qui approcha environ la minuit d'une fontaine faée, nommé la fontaine de soif, d'aucuns du pays la nomment la faée ; pource que plusieurs merveilles y espoient avenus au tems passé. Et étoit la fontaine en un merveilleux lieu, car il y avoit une grande Roche au dessus de cette fontaine, au long y avoit une belle prairie près la haute forêt. Or la lune luisoit toute claire & le cheval emportoit Raimondin à son plaisir plus il vouloit aller car avis n'avoit à aucune chose pour la déplaisance qu'il avoit en lui-même, son cheval le porta tant en cet état qu'il approcha de la fontaine, il y avoit pour lors trois Dames qui là s'ébatoient, entre lesquels y en avoit une qui avoit plus grande authorité que les autres ; car elle étoit leur Dame, & d'icelle vous veux parler.

Comme Raimondin vint à la Fontaine, trouva Melusine & deux Dames avec elle.

RAimondin étant ainsi pensif & plein d'ennui du méchef qui lui étoit avenu ou sçavoir où il étoit, où il alloit ni ne conduisoit son cheval eut quand il vit les Dames il fit grand effroy, & emporta Raimondin à grand erre. Et adonc celle qui étoit la plus grande des autres Dames leur dit. Celui qui est par la semble être un Gentil hõme, toute fois il ne le montre pas, mais montre qu'il est Gentilhomme de rudesse quand il passe devant les Dames sans saluer & tout ce disoit elle par convoitise: afin que les autres n'apperceussent ce à quoi elle tendoit, car elle sçavoit bien comme il étoit, Raimondin puis elle leur dit, Je le vais faire parler car il semble qu'il dorme.

Lors se partit & vint vers Raimondin & prit le frain du cheval, & l'arrêta en disant; Sire vassal il vous vient de grand orgueil ou rudesse d'ainsi passer par devant des Dames sans saluer combien que orgueil, & rudesse ne doivent être ensemble ensemble en vous, à tant se teut la Dame & il ne l'ouit point & ne lui répondit mot. Elle comme courroucée, lui dit de rechef; Comment Sire musard, êtes vous si dépiteux que ne me daignez répondre, & encore il ne lui répondit mot. Si dit la Dame en soi-même; je croi que ce jeune homme dort sur son cheval où il est sourd & muet, mais je le ferai bien parler. Adonc elle le prit par la main, & le tira fort en disant; Sire vassal, dormez vous. Lors Raimondin fremit comme un qui se reveille en sursaut, & mit la main à l'épé cuidant que les gens du comte son oncle, lequel il avoit laissé mort en la forêt lui vinsent sus. Quand la Dame apperçût qu'il étoit en tel état, & sçût bien qui ne l'avoit encore veuë, elle lui dit comme en riant; Sire vassal, à qui voulés vous commençer bataille, vos ennemis ne sont pas ici & sçachez que je suis de votre partie. Quand Raimondin l'ouit il l'a garda, & apperçût la grande beauté qui étoit en elle & s'en ébahi fort, car il lui sembla que jamais si belle Dame n'avoit veuë. Adonc il descendit de son cheval & s'inclina vers elle en disant; Madame pardonnez-moi mon ignorance, & vilennie que j'ai faite envers vous car j'ai trop mépris & ne vous envoye veuë ni ouye quand vous me tirâtes par la main & sçachez que je pensois à un mien affaire qui mout me touche au cœur, & je prie à Dieu qu'il me donne force, puissance de moi amender envers vous, & de sortir hors de cette peine à mon honneur. C'est bien dit-elle car à toutes choses commencer on doit toujours appeller le nom de Dieu

à son aide, & je croi bien que vous m'avez oüi ni entenduë; mais où allez vous maintenant dites le moi, si ne sçavez bien le chemin je vous aiderai à le tenir, car n'y a voye ni sentier que je ne sçache bien & de ce vous fiez en moi hardiment. Madame dit Raimondin, grand merci de votre courtoisie, sçachez puisqu'il faut que je vous dize que j'ai perdu mon chemin par la plus grande partie du jour jusques à maintenant & encore ne sçai je où je suis. Adonc elle vit qu'il se céloit fort d'elle: Si lui dit, bel ami Raimondain rien ne faut celer car je sçai cõme il vous va Quand Raimõdin ouit qu'elle le nõmoit par son nom il fut ébahi, qu'il ne sçût que répondre. Elle qui bien apperçût qu'il étoit honteux de ce qu'elle sçavoit, lui dit; Raimondin, je suis celle après Dieu qui mieux te peut conseiller & avancer en cette mortelle vie, & que tous les malefices tu revertis en bien, rien ne te vaut de te céler car je sçai que tu as occis ton seigneur tant par mépris cõme cas volontaire combien qu'en cette heure tu ne le cuidois pas faire, je sçai bien toutes les paroles qu'il te dit par art d'astronomie, dont en son vivant il étoit bien garni: Quand Raimondin oüit ce il fut plus ébahi que devant, & lui dit; Tu és chere Dame, vous me dites la verité, mais je m'ébahi cõme le pouvez si bien sçavoir, & qui vous l'a si tôt annoncé, elle lui répondit; Ne t'en ébahis point, car je sçai la verité de ton fait, ne cuide pas ce soit fantôme ni œuvre diabolique de moi & de mes paroles, car je certifie que je suis de par Dieu, & crois cõme bõne Catholique doit croire. Et sçachez que sans moi tu ne peut venir à bout de ton affaire: mais si tu veux croire les paroles que ton Seigneur te dit, elles te seront profitables à l'aide de Dieu je dis que je te ferai le plus grand seigneur qui fut jamais en ton lignage, & le plus grand terrien de tous. Quand Raimõdin entendit la promesse, il lui survint des paroles que son oncle lui avoit dites, considera les grands perils où il étoit exilé, mort dechassé du païs où il étoit connut, si avisa qu'il se mettoit à l'aventure de croire la Dame de ce qu'elle lui diroit: car il n'avoit qu'une fois à passer le cruel de sa mort puis lui répondit humblement; Madame je vous remercie de la promesse que m'offrez car sçachez que ce ne demeurera pas par moi à faire par travail que puissiez aviser que je ne fasse à votre plaisir, tout ce que vous commanderez, si c'est chose possible à faire que Chrétiens puisse ou doive faire par honneur. Raimondin dit la Dame, c'est parler d'un franc cœur: car je ne vous dirai ni conseillerai chose donc bien ne doive avenir, mais premierement faut que me promettiez que vous me prendrez à femme, ni faire aucune doute de moi Adonc Raimondin jura Madame, puisque vous m'afirmez qu'il est ainsi, je ferai à mon pouvoir tout ce que vous voudrez & cõmanderez, vous promet loyaument que ainsi le ferai. Or Raimondin dit-elle, il faut que jurés autre chose. Madame dit-il, je suis tout prêt si c'est chose que je puisse bonnement faire. Oüi dit-elle, & ne vous peut tourner à préjudice mais tout à bien.

Vous me promettés encore sur tous les sermens que homme vrai Catholique & de bonne foi peut faire & jurer que jamais tant que je serai en votre compagnie le samedi vous ne mettrés peine & ne vous efforcerés en manieres quelconques de me voir ni enquerir le lieu ou je serai. Lors Raimondin lui dit; par le peril de mon ame je vous jure que jamais en ce jour je ne ferai chose qui soit à votre préjudice, n'y qui puisse être: mais en tout honneur, ne ferai, ni dirai, ni penserai chose si non en qu'elle maniere je pourai mieux accroître en valeur vous & votre lignée.

Quand Raimondin eut ce dit & juré, la Dame lui dit. Bel ami Raimondin ne fait aucun doute de chose que ce soit : mais allez droit à Poitiers, & quand vous y serez vous y trouverez plusieurs veneurs qui sont venus de la chasse, lesquels vous demanderont nouvelle du Comte votre oncle, & vous leur répondrés cõment n'est il pas revenu ; & ils diront que non, & vous leur direz que vous ne l'avez veu depuis que la chasse commença à être forte & que lors vous le perdites en la forêt & vous ébahisé fort comme feront les autres, & après ce viendront les veneurs, & autres de ces gens qui apporteront le corps tout mort en une litiere, & sera avis que la plaie soit faite de la dent du sanglier & diront que le sanglier l'aura tué & encore diront-ils que le Comte aura tué le sanglier, & lui mettoit sus & le tiendront à grand vaillance plusieurs. Ainsi la douleur commencera grande.

Le comte Bertrand son fils, & blanche sa fille, & les autres de sa famille grands, & petits feront deüil & vous le ferez avec eux, & vêtirés la robe noir comme les autres & après que tout ce noblement sera fait le terme sera assigné que le Barons devront faire hommage au jeune Comte. Quand les choses seront ainsi faites, & ordonnées, vous retournerez à parler à moi le jour de devant que les hommages se devront faire & vous me trouverez en cette propre place, & à ce département qui proprement n'est pas département tenés mon doux ami, pour nos amours ensemble commencer, je vous donne ces deux verges, desquelles les pierres ont grandes vertus l'une à ce que celui à qui elle sera donnée par amour, ne pourra mourir par nuls coups d'armes, quand il aura sur lui l'autre c'est que celui à qui elle sera donné aura victoire contre ces mal veillans soit en plainder ou mêlée, & pourtant allés vous-en seurement mon ami. Adonc il prit congé de sa Dame, en l'accolant, & baisant doucement, comme celle en qui il se confioit de son amour que tout ce qu'elle disoit, il affermoit être verité, & il avoit raison comme vous verez cy-après.

Comme Raimondin par le conseil de sa Dame alla à Poitiers.

SI monta à cheval Raimondin, & la Dame de bouta au chemin de Poitiers, & au départir il fut dolent : car il aimoit ja sa compagnie qu'il eût bien voulut être toûjours avec elle, & pource que si bon conseil lui avoit donné par sa subtilité.

Adonc en pensant chevaucha vers Poitiers & la Dame retourna à la fontaine ; où les Dames l'attendoient. Ici se fait l'histoire de parler d'elle.

Tant chevaucha Raimondin qu'il fut à Poitiers où il trouva plusieurs s'en retournoient

tournoient de la chasse, les uns le soir les autres le matin lesquels lui demanderent où étoit Monseigneur. Comment dit Raimondin, n'est-il pas venu ; ils dirent que non, lui leur dit ; je ne le vis oncques depuis que la chasse commença & que le sanglier se commença à sélargir des chiens & tandis qu'il parloient de cette matiere : les gens venoient de la chasse les uns les autres, & demandoient nouvelle du Comte, & chacun disoit comme Raimondin, & disoient aucuns que oncques n'avoient veuë si outrageuses chasse, & si merveilleux sanglier courir si outrageusement. Adonc chacun s'émerveilloit de ce que le Comte demeuroit tant, le vinrent attendre à la porte pour sçavoir s'il venoit & y furent longtems en l'attendant. Et toûjours venoient gens qui disoient comme les autres & qu'ils avoient été toute la nuit esgarées parmi la forêt sans avoir connoissance ni voye. Adonc ils s'émerveilloient fort & aussi faisoit la Comtesse qui étoit en la salle de Poitiers, mais tantôt ils furent plus courroucés.

TAnt attendirent à la porte ceux qui étoient avec Raimondin, qu'ils virent approcher une grande troupe de gens : quand ils furent prés, ils entendirent une voix qui lamentoient, dont ils furent émerveillés, & adonc commencerent plusieurs à douter qu'ils n'eussent aucun empêchement de leur seigneur & entendirent ceux qui approchoient leur seigneur qui commencerent plus fort à s'écrier, en disant : Pleurez, pleurez, vestez vous tous de noir car se fils de truye nous a tué nôtre Seigneur le Comte Aimery, aprés le corps étoient deux veneurs qui apportoient le sanglier qui étoit moult grand, & entrerent en la Cité demenant grand deüil : lors vinrent la biere où le Comte étoit. Et se voyant les hommes commencerent à piteusement crier ha maudit soit de Dieu qui cette chasse annonça, & la fut la douleur si grande que oncque homme ne vit la pareille, en faisant tel deüil vinrent au Palais & là fut le corps descendu, & pource qu'on ne doit mener deüil si longuement je m'en passe briévement. Adonc la Comtesse & ses enfens menerent grand deüil, & aussi les Barons, & la commune du païs, & semblablement Raimondin, lequel faisoit plus grand deüil que nul autre, & se repentoit de son maiffait tellement que si ne fut l'esperance du confort qu'il prenoit de sa Dame il ne ç'eust pût tenir qu'il ne leur eut dit son aventure pour la grande contrition qu'il avoit de la mort de son seigneur. Or je ne veut pas long tems parler de cette matiere. Aprés que l'obseque fut fait en l'Eglise nôtre Dame de Poitiers, selon la coûtume, les bonnes gens du païs furent dolens d'avoir perdu leur Seigneur, & de chaude colere prirent le sanglier, & le brûlerent devant l'Eglise. Adonc les Barons du païs reconforterent la Dame & les deux enfans, tant firent que sa douleur allegerent, mais la douleur de Raimondin croissant toûjours de plus en plus, & tant fit le conseil que les Barons du païs, furent mandés à certain jour pour faire hommage à leur seigneur, le fils du Comte du relevage de leurs terres & fiefs : quand Raimondin le sçût, il monta à cheval, & tout seul sortit de Poitiers, & entra en la forêt, pour venir tenir son convenant à la Dame.

Comme Raimondin retourna à sa Dame & vit une Chappelle, que jamais n'avoit veu.

TAnt chevaucha Raimondin qu'il arriva à Colombiers, & là vit la vallée & se mit sur la montagne tant qu'il apperceut la prairie qui est sous la roche qui étoit audessus de la fontaine de soif, & vit un hôtel de pierre en maniere d'une chappelle. Et quand il approcha il vit devant lui plusieurs Demoiselles & Seigneurs qui lui firent grand feste, & une d'icelles lui dit. Sire descendés & allez vers Madame qui est en son pavillon. Lors Raimondin descendit, & alla vers la Dame, laquelle le prit par la main & le mena dedans le pavillon, & s'assirent sur une couche & tous les autres demeurerent dehors. Adonc elle lui dit : mon ami, je sçai bien que vous avez ouï ce que je vous avois introduit, si en aurai désormais plus grande confiance en vous. Dame dit Raimondin, j'ay trouvé si bon commencement en vos paroles que vous me sçaurïés commander chose que je ne veuille faire à vôtre plaisir. Raimondin, dit elle, pour moi n'entreprendrez chose de quoi ne veniez à chef. Adonc vint un chevalier qui s'agenoüilla devant elle, & lui dit; Dadame, tout est prêt & lui dit couvrez-vous beau Sire puis se leverent Raimondin & la Dame & s'assirent à table & dans le pavillon avoit plusieurs autres tables dressées où avoit gés honorables assis. Et quand Raimondin vit un si grand appareil, il demanda à la Dame dont tant de peuple lui étoit venu, & la dame ne lui répondit rien, parquoi demanda derechef. Madame d'ouvicent tant de gens. Mon ami, dit-elle, ils sont tous à vôtre commandement pour vous servir. Atant se teut Raimondin, & on apporta les mest en grande abondance, & après dîner & qu'ils eurent lavé leurs mains, la Dame prit Raimondin par la main, & le mena seoir sur sa coucherte & chacun s'en alla ou ils devoient selon leur état. Raimondin mon ami; dit la Dame, demain est le jour que les Barons de Poitiers doivent faire hommage au jeune Cõte Bertrand, & sçachez qu'il vous y faut être & faire ce que je vous dirai s'il vous plaît or entendés & retenés mes paroles vous entendrez que tous les Barons ayent fait leur hommages puis vous irés avant & demanderés au jeune Comte un don pour le laüer que oncques fistes à son pere, & lui dites qu'en lui demande ville ni Château ni autre chose que gueres lui coûte, & je sçai bien qu'il le vous accordera, car les Barons lui conseilleront, & quand il vous aura accordé vôtre requête demandés lui cette roche, & l'environ autant de place qu'un cuir de cerf peut cõtenir, & il vous donnera si franchement qu'on n'y pourra faire empêchement & quand il les vous aura accordé, predés en lettres scellées du scel de la Comté & des scels des Pairs du païs, & ce fait en vous venant vous trouverez un homme portant un cuir de cerf courtoyé en un sac, si l'acheterez tout ce qu'il vous fera puis faites tailler ce courtoye le plus delié qu'on pourra faire, puis faites vous delivrer vôtre place, laquelle trouverés toute taillée là où il me plaira quelle soit assise, & au raporter des bouts ensemble si la courroye croît faites le ramener contre val la vallé, & illec sortira une fontaine & ruisseau assez grande, qui au tems avenir fera grand bruit en ce païs. Allés & faites hardiment mon ami & n'ayés doute car toutes vos besognes seront bonnes & bien faites & vous en revenez icy à moi le lendemain qu'on vous aura delivré vôtre don, & en prenés lettres. Adonc il répondit; Madame je ferai à mon pouvoir tout à vôtre plaisir. Lors s'entrebaisserent & prirent congé l'un de l'autre, & Raimondin monta à cheval & alla vers Poitiers.

Comme après que les Barons eurent fait hommage au jeune Comte Raimondin la demanda un don, lequel il lui accorda.

ALors Raimondin chevaucha tant qu'il arriva à Poitiers où il trouva grand quantité de Comtes & Barons qui là étoient venus pour faire hommage au nouveau Comte Bertrand qui lui firent grand honneur, & le loüerent fort le lendemain vinrent ensemble à Saint Hilaire de Poictiers, & la firent le service riche & honorable, & à celuy service fut le jeune Comte en état de Chanoine comme un Abbé, & y fit son devoir comme il appartenoit & étoit accoutumé. Adonc vinrent les Barons qui lui firent hommage. Quand ce fut fait, Raimondin le tira avant humblement & dit. Entre vous Messeigneurs & nobles Barons de la Comté de Poitiers plaise vous entendre la requête que je veux faire à Monseigneur le Comte, s'il vous semble qu'elle soit bien raisonnable, qu'il vous plaise de luy prier qu'il me vueille accorder, & les Barons lui répondirent, volontiers nous le ferons. Si vinrent tous ensemble devant le Comte, & dirent; Hà très cher Sire, je vous requiers humblement qu'en remuneration de tous les services que je fis oncques à vôtre Pere, dont Dieu ait l'ame, qu'il vous plaise de vôtre grace, me donner un don, lequel ne vous coûtera guere car sçachez Sire, que je ne vous veux pas demander Ville ni Château ni forterresses ni autres chose qui gueres vaille.

Lors répondit le Comte; s'il plaît à mes Barons je vous l'octroyeray, & les Barons luy dirent Sire, puisque c'est chose de petite valeur vous ne lui devez pas refuser, car il a bien deservi. Le Comte leur dit puisqu'il vous plaît je m'y accorde Demanés hardiment, Sire dit Raimondin; grand mercy: je requiers autre don, lors que me donniez audessus de la fontaine de soif és roches, & au bois où il me plaira de prendre tant de place qu'un cuir de cerf pourra s'étendre & après la clôture du long de tous les quartiers. Je ne vous dois pas refuser, dit le Comte, & je le vous donne si franchement que ne devrés à moy ni à mes successeurs foy ni hommages ni rente.

Adonc Raimondin s'agenoüilla & le remerciant luy requit de ce avoir bonnes lettres lesquels luy furent accordées, & furent scellées du grand scel, le Comte par la revélation des douzes Pairs du païs qui y mirent & prirent scels en connoissance de affermer le don être raisonnable avec ledit grand scels du Comte, adonc se partirent de l'Eglise saint Hilaire de Poitiers, & vinrent en la salle, & là fut fête grand & y eut mout de seigneurs qui furent noblement servis en ce jour de plusieurs mets & y eut grande melodie de son de menestriers, & autres son de musique & donna le Comte de riches dons, mais entre les autres qui furent à cette fête Raimondin fut reputé le plus beau & le plus gracieux, de la meilleure contenãce, & ainsi passa la fête jusques à la nuit que chacũ s'en alla reposer puis le lendemain matin se leverent & allerent oüirent la Messe en l'Abbaïe de Monstiers, & là Raimõdin pria Dieu devotement qu'il lui plût aider à son besoin & à l'achever au salut de son ame au profit de son corps, & à l'honneur des deux parties à ce qu'il avoit commencé &

entrepris, & en faisant ainsi sa requête à Dieu il demeura en devotion au monstier jusques à l'heure de Prince.

Comme Raimondin trouva un homme qui portoit un cuir de cerf, lequel l'acheta.

QUand Raimondin eut oüy la Messe & fait sa devotion, il saillit hors du monstier neuf, & à l'issus de l'Abbaye au de là du Château il trouva un homme qui portoit un cuir de cerf de dans un sac, lequel vint à lui, & lui dit; Sire, achetez ce bon cuir de cerf que j'ay dans mon sac pour faire de bonnes cordes chasseresses pour vos veneurs. Quoi dit Raimondin si tu veux, que me coûteta t'il ainsi qu'il est. Sire, dit-il; vous en payerez cens fais si vous l'avez. Amy dit Raimondin; apportez le en mon Hostel & je vous le payerai. Il lui répondit; volontiers. Adonc il suivit Raimondin jusques à son Hostel, puis lui donna le cuir, & il le lui fut payé. Après Raimondin manda un seiller & lui dit; Mon amy il faut que vous me taillez ce cuir le plus menu que vous pourrez en forme d'un courroye qui s'entretienne tant que poutrez faire courir, & ainsi le fit le seiller & puis remit, au sac taillé, or ceux qui étoient commis à lui faire la délivrance de son don se departirent de Poitiers avec lui & tant chevaucherent qu'ils vinrent sur la montagne qui étoit audessus de Colombiers, & ils apperçurent sur la roche de la fontaine de soif que l'on avoit fait grande tranchée, & abbatu arbre d'une part & d'autre, dont ils furent émerveillés, car jamais ils n'avoient veu illec d'arbres trencher ni en nul tems aucunes tranchées. Adonc Raimondin qui bien aperçût que la Dame y avoit ouvré se tu. Et quand ils furent en la prairie, ils descendirent, & jetterent le cuir dehors du sac.

Comme deux qui étoient commis vinrent delivrer le don à Raimondin.

ET quand ils leurs virent le cuir si delié taillier, ils en furent tous ebahi & dirent à Raimondin qu'ils ne sçavoient que faire. Lors vinrent deux hommes qui étoient vestus d'un gros bereau, lesquels dirent; Nous sommes icy envoyés pour vous aider. Adonc deviderent le cuir de la male, & l'avoit enroulé celui qui l'avoit taillé & le porterent au fond de la vallée au plus prés du rocher qu'ils peurent, & là planterent un pal fort & gros, puis y lierent un des bouts du cuir & avoit l'un deux un grand faix de paux qu'ils ficherent de lieu en lieu environnant la roche & ainsi qu'ils trouverent la tranchée faite, & les autres les suivoient en attachant le cuir aux paux, ainsi environnerent la montagne & quand ils revinrent au premier pal il y eut beaucoup de cuir demeurant, & pour l'employer ils le tirerent contre val la vallée: tellement parfournirent le reste du cuir, & de là sortir un ruisseau, dont plusieurs moulins ont moulu depuis. Et que ceux qui livroient la place virent ce, ils furent fort ébahis tant du ruisseau qu'ils virent soudainement soudre devant eux, & courir contre la vallée grand source d'eau, comme la grand enceinte du cuir de cerf, lequel contenoit bien deux lieux de tour, & neanmoins delivrerent à Raimondin la terre à lui donnée selon le texte de la charrette: & aussi-tôt qu'ils l'eurent baillée il ne sçeurent que devinrent les deux hommes vestus de bureau: qui auparavant étoient devant leurs yeux. Lors se partirent ensemble pour aller vers Poitiers, & quand ils furent arrivés ils raconterent au Comte & à sa mere cette aventure. Adonc la Dame dit; Ne me croyés jamais de chose que je die si Raimondin n'a trouvé quelque aventure en la forêt de Colombiers, car cette forêt est aucunes fois pleines de merveilleuses aventures. Madame, dit le Comte je croy que vous dites vrai, & j'ay bien oüy dire que sur la fontaine qui est sous ce rocher on a veu autresfois mainte aventures: mais quand à lui je prie Dieu qu'il lui laisse jouïr à son honneur & profit, ainsi soit il, dit la Dame, lors arriva Raimondin, & s'agenouilla devant le Comte, le remercia de l'honneur qu'il lui avoit faite, par ma foy Raimondin, dit le Comte; c'est peu de chose: mais si Dieu plaît je ferai mieux à l'avenir: mais l'on m'a compté une merveilleuse aventure, qui est maintenant avenuë en la place qu'on vous a delivrée de par moi laquelle je vous ay donnée legerement: si vous parle que vous disiez la verité, Monseigneur, dit Raimondin si ceux qui ont été avec moy ne vous ont compté que ce qu'ils ont veu, ils ont bien fait, toutefois il est vrai que le cuir de cerf à circuit de rond environ deux lieues. Et quand est de ces deux hommes vêtus de bureau qui ont aidé à la mesurer, & aussi du ruisseau qui sourd tant soudainement, c'est verité. Voici grand chose, dit le Comte; mais ainsi qu'il nous est avis, il faut qu'ayés trouvé quelque aventure; si vous prie que nous en disiez ce que vous en sçavez, pour nous ôter de melancolie.

Monseigneur, dit Raimondin; je n'ai encore trouvé que bien & honneur; mais j'ay plus de plaisir de hanter en ce lieu, quand à présent, que je n'ay autre parpource qu'il est commun & renommé estre en lieu aventureux, & j'ay esperance que Dieu m'envoyera quelque aventure, par son plaisir me sera profitable & honorable au corps & à l'ame, & de ce ne me veillés plus enquerre, car pour le present autre chose ne vous en sçaurois dire. Adonc le Comte qui bien l'aimoit se tent pour ce qu'il ne le voulut point courroucer. Et ce fait Raimondin prit congé du Comte & de sa Mere.

Comme Raimondin prit congé du Comte, & retourna auprés de la Dame.

DE Poitiers parit Raimondin tout seul, lequel étoit fort amoureux de la Dame, & tant chevaucha qu'il vint à la haute forests de Colombiers, & descendit de dessus la montagne & vint à la fontaine, où il trouva sa Dame qui trés-joyeusement le reçût; & lui dit,

Mon amy, dit-elle; vous commencés bien à celer nos secrets, si vous perseverés à faire ainsi il vous en viendra bien & tantôt le verrez. Adonc Raimondin répondit; Madame, je suis prêt d'accomplir à mon pouvoir vôtre plaisir. Raimondin, dit la Dame; vous ne pouvez plus voir ni sçavoir de nos secrets jusques à tant que vous m'ayez épousée, Dame, dit Raimondin; je suis tout prêt. Non pas encore, dit le

Dame il faut qu'il ſoit autrement : Car il convient que vous alliez prier le Comte & ſa mere & tous vos autres amis, qui vous viennent faire honneur à vos nopces en cette place au jour de lundy prochainement venant, afin qu'ils voyent les nobleſſes que je penſe faire pour vôtre honneur accroître, par quoi ils ne ſoyent plus en ſuſpection que ſoyés petitement mariés ſelon vous, & leurs pouvez bien dire que vous prenez fille de Roy mais plus avant ne vous en découvrez mais bien vous en gardés, ſi cher que vous avez l'amour de moy. Madame dit Raimondin ne vous en doutés. Amy, dit la Dame ; n'ayez ja ſoin que pour grand gens ne ſçachez amener qu'ils ne ſoient bien reçût & logés, qu'ils n'ayent vivres à grande foiſon pour eux & pour leurs chevaux & allez ſeurement mon amy, de rien ne vous doutez. Et à tant s'entre-accollerent & baiſerent, puis Raimondin ſe partit d'elle & monta à cheval.

Comme Raimondin invita à ſes nôces le Comte de Poitiers.

S'en erra tant Raimondin qu'il atriva à Poitiers, où il trouva le Comte & ſa mere avec quantité de Barons du païs, qui furent joyeux de ſa venuë & lui demanderent d'où il venoit s'ébâtre, & quand ils eurent long tems parlé de choſe & d'autres Raimondin s'agenoüilla devant le Comte & lui dit. Très-cher ſeigneur, je vous ſupplie humblement ſur tous ſervice que je pourray jamais faire, qu'il vous plaiſe me faire tant d'honneur de venir lundy prochain à mes nôces à la fontaine de Soif & qu'il vous plaiſe d'y amener vôtre mere & toute vôtre compagnie, pour nous annoncer. Et quand le Comte l'entendit il fut bien ébahy & lui dit ; Beau couſin, êtes-vous ja ſi étrange de nous quand vous vous mariez ſans que nous en ayons rien ſçeu juſques a preſent nous nous en donnons grand merveille : car nous cuidons que ſi vous euſſiez eu bonne volonté de femme prendre, nous ſommes les à qui vous en deuſſiez pris conſeil. Mon couſin, dit Raimondin ; ne vous en veueillés déplaire, car amours ont tant de puiſſance qu'ils font faire les choſes ainſi qu'il leur plaît je ſuis ſi avant entré en ce mêchef que je ne puis nullement acculer, & je le pouvois êtes faire, je ne le differois pas. Lors le Comte dit, au moins dites qui elle eſt, & de quelle lignée. Raimondin répondit ; Vous me demandez choſes que je ne vous ſçaurois dire car jamais de ce, ne me ſuis enquis. Voicy grande merveille, dit le Comte, Raimoindin ſe marie & ne ſçait qu'elle femme il prend : ni de quelle lignage : Monſeigneur dit Raimondin, puiſqu'il me ſuffit il vous doit ſuffire : car je ne prend pas une femme pour vous envi.r, j'en ſerois bien mari ; mais pour moy ſi en porteray le deüil ou la joie lequel Dieu plaira. Vous dites bien, dit le Comte car je ne veux pas avoir la noiſe ſi elle y eſt : mais puiſqu'il eſt ainſi, je prie à Dieu qu'il vous envoye la paix, & bonne aventure enſemble, & volontiers nous yrons aux nôces & meneront Madame & pluſieurs autres Dames & Demoiſelles, enſemble vôtre baronie, & Raimondin répondit. Monſeigneur grand mercy : car je croy que quand vous viendrez & que la verrez elle vous plaira bien. Si laiſſerent à parler de cette choſe & deviſerent tant de choſes & d'autres que l'heure du ſouper s'approcha & dirent le Comte & ſa mere en eux mêmes, que c'étoit quelque

fortune qu'il avoit trouvé en la fontaine de ſoif.

A Cette matierre le Comte penſa longuement : & tant que le maître d'hôtel lui vint dire ; Monſeigneur le ſouper eſt prêt quand il vous plaira. Il me plaît bien dit le Comte Adonc ils ſe leverent, & furent aſſis & mout bien ſervis. Et après ſouper parlerent de pluſieurs matiers, puis s'en allerent. Le lendemain le Comte manda les Barons pour aller avec lui aux nôces de Raimondin, ils vinrent deliberement, & auſſi manda le Comte de Forêt frere de Raimondin, car ſon pere étoit mort, ce pendant la Dame fit ſon appareil en la prairie ſous la fontaine de ſoif qui fut noble que à dire rien n'y falloit de quelque choſe qui appartient à honneur pour cette beſogne, fut ores pour recevoir un Roy, & tout ſon état. Le Dimanche chacun ſe prepara pour venir aux nôces, la nuit paſſa & le jour vint.

Adonc le Comte ſe mit en chemin, & avec lui ſa mere, ſa ſœur & ſa baronnie en la noble compagnie. Alors le Comte demanda à Raimondin de l'état de ſa femme : mais il ne lui en voulut rien dire, dont le Comte étoit dolent, & tous allerent parlant enſemble qu'ils monterent la montagne & virent les grandes tranchées qui avoient été faites ſoudainement & virent la fontaine qui ſourdoit abondamment. Adonc ils s'émerveillerent tous comme cette choſe pouvoit être faite ſi ſoudainement, puis regarderent contre val la prairie, & virent tant de pavillons ſi grands, & de ſi noble façon que chacun s'en ébahiſſoit & ſpecialement quand il virent tant, de nobles gens allans, & venant pour les affaires de la fête, les uns & les autres conſeillans en la prairie : car là euſſiez veu Dames & Demoiſelles, & auſſi les Chevaliers accoure de nobles atours, là euſſiez veu courir chevaux, par les ruës en grande multitude, & contre val les prez pluſieurs cuiſines fumans, où l'on faiſoit grands appareils, & ſi virent audeſſus de la fontaine la chapelle de nôtre Dame, qui étoit belle gracieuſe & bien ornée, tellement que tous ceux qui la virent diſoient que jamais n'avoient veu ſi belle Chappelle ni ſi noblement ornée, ſi s'émerveilloient entr'eux diſant ; je ne ſçait qu'il y en aviendra après du ſur plus, mais voicy beau commencement, & grand appareil de haute nobleſſe & honneur.

Comme le Comte de Poitiers vint aux nôces de Raimondin & de Melusine, accompagné de ſa Noble Baronie.

LE Comte & tous ſes gens étant deſcendus de la montagne, un Chevaliers ancien qui noblement étoit orné & ceint d'une ceinture de pierres précieuſes, monté ſur un beau palefroy, accompagné de douze hommes donneur, vint vers la cõpagnie du Comte, & tout premierement trouva le Comte de Forêt & Raimõdin ſon frere qui étoit noblement accompagnés ; Quand le Chevalier ancien apperſçeût Raimondin il le connut fort bien, ſi le ſalüa mout honorablement, & après le Comte Forêt ſon frere : & toute leur compagnie, puis dit à Raimondin ; Monſeigneur faites moy mener vers le Comte de Poitiers, ſi c'eſt de vôtre plaiſir : car je deſirerois parler à lui, & ainſi le fit ; Quand le Chevalier vint devant le Comte ſi lui dit ; Vous ſoyez le très bien trouvé. Or me dites pourquoi vous me demandez

Lors le Chevalier lui dit Sire Ma Noble Demoiselle Melusine d'Albanie le recommande à vous tant qu'elle peut & vous remercie du grand honneur que vous faites à Raimondin vôtre cousin, & à elle, quand il vous plaît de voir l'effet de leur lance, & leur venir faire compagnie à leurs épousailles.

Sire Chevalier dit le Comte, en ce cas pouvés dire à vôtre Demoiselle que icy n'a nul besoin de remerciment, pource que je suis tenu de faire honneur à mon cousin. Sire, dit le Chevalier, elle m'a envoyés devers vous & aussi mes compagnons. Sire Chevalier, dit le Comte; il me plaît bien: mais je ne pourtrouver Demoiselle logé si prés de moy & de si haute gens avec le Chevalier, quand il plaira à Mademoiselle, elle en aura bien plus car il ne lui convient que demander, & ainsi parlant ensemble ils arriverent au pavillon, & fut le Comte logé au plus riche logis qu'il eut jamais veu, & après chacun fut logé selon son état & disoient qu'en leurs propres Hôtels n'eussent pas mieux logé, leurs chevaux furent logés és grandes tantes & lices si à leur aise qu'il n'y eut valet qui ne s'en louât, & s'émerveilloient tous dont tant de biens & richesses pouvoit venir.

Comme Raimondin & Melusine furent épousés.

APrès vinrent la Comtesse & blanche sa fille, & Melusine qui fut sage envoya au devant d'elle l'ancien Chevalier, qui avoit tenu compagnie au Comte, & avec lui allerent plusieurs Dames & Demoiselles de nobles états, qui honorablement saluerent la Comtesse, sa fille, & les menerent en un noble pavillon de drap batu en or, perles & pierres precieuses richement, & là furent reçûs à grande harmonies & melodieux sons de divers instrumens moult honorablement, & toute sa compagnie aussi, & furent grandement bien logés.

Quand la Comtesse fut un peu reposée & habillée, & les Seigneurs, Dame & Demoiselles qui étoient en sa compagnie, elles allerent en la chambre de l'épousée, laquelle étoit sur toutes les autres chambres la plus noble en comparaison & elle étoit si belle & si noblement ornée que chacun disoit que oncques si belle femme n'avoit veu, & s'émerveillerent tant de sa beauté & de la grand richesse de son habillement.

Adonc la Comtesse considerant bien l'état en soy-même, dit qu'en tout le monde elle ne cuidoit pas qu'on d'eust trouver Reine Empiriere qui peut finir autant d'avoir que les joyaux qu'elle avoit mis sur elle.

Adonc le Comte de Poitiers & le Comte de Forêt vinrent, lesquels bien honorablement menerent l'épousée à la Chapelle qui étoit tant noblement ornée que nul ne sçavoit penser la richesse, tant de parement qui étoient si richement parés de fin or & de brodures & de perses qu'on n'avoit jamais veu les pareilles, comme d'images & de croix de crucifix d'or & d'argent, si y avoit des livres si nobles qu'on ne pouvoit au monde souhaiter, & y avoit un Evêque qui les espousa.

sa. Après le service fait, ils s'en allerent tous en un riche pavillon auquel étoit le diner apprêté, & étoit parmy la prairie, & furent servis de mets & de si bon vin comme aussi de l'hipocras, que chacun en étoit émerveillé & aussi s'ébahissoient comme les serviteurs étoient si diligens: car on les servoit bien appertement en vaisseaux d'or & d'argent, & quand un mets étoit ôté l'autre étoit tout prêt.

Comme après le diner les Chevaliers, & écuyers joûterent.

QUand ils eurent diné, que les tables furent levées, & qu'on eut servi d'espices plusieurs s'en allerent armez, & lors l'épousée & plusieurs autres Dames furent montées sur leur échafaux. Adonc commencerent les joûtes, & joûta fort bien le Comte de Poitiers; & le Comte de Forêts, & aussi firent les poitevins: mais le Chevalier de l'éponce faisoit merveilles de mettre Chevalier par terre. Lors vint Raimondin sur un d'étrier noblement orné de blanc, que lui envoya sa Dame & de la premier pointe qu'il fit à son cheval il abbatit le Comte de Forêt, son frere & fit tant qu'il n'y eut Chevalier d'un côté, & d'autre qui ne doutât.

Adonc le Comte de Poitiers s'émerveilla qui étoit ce Chevalier, si joignit l'écu au point & vint vers lui la lance baissée: mais Raimondin qui bien le connût, s'en retourna d'autre part, & vint sur un Chevalier de poitou & le ferit si roidement en la partie de l'écu qu'il le jetta par terre lui & son cheval, tant fit Raimondin cette journée que chacun disoit que le Chevalier aux blanche armes avoit fort bien joûté. La nuit approche & la joûte finie, & s'en retournerent les Dames avec l'épousée, & allerent en leur pavillons puis se reposerent un peu & ne demeura guéres qu'il fut tems de souper. Dont s'assemblerent en la grande tente, & se laverent & s'assirent à table, & furent richement servis. Et après souperent les Dames allerent en leur logis, & la firent honneur moult grand, tant que tout ceux qui étoient venus avec le Comte s'émerveilloient des grandes richesses qu'ils virent jean. Et quand il fut tems ils menerent coucher l'épousée en pavillon, & le Comte de Poitiers de Forêt la livrerent aux Dames. Adonc les Comtesses de Poitiers & de Forêt & les autres Dames vinrent qui menerent l'épousée dedans & l'instruirent en tout ce qu'elle devoit faire, combien qu'elle étoit assez pourveuë de ce: mais nonobstant elle les remercia humblement de ce qu'elle lui remontroit pour son bien & garder son honneur. Et quand elle fut couchée les attendirent autour du lit en devisant de plusieurs belles choses tant que Raimondin vint, qui étoit demeuré avec le Comte son frere, le remercioit de ce qu'il avoit le premier combattu.

Adonc dit le Comte de Poitiers, beau cousin vous avez oui dire que l'amour des Dames donne grand peine aux amoureux, & l'amour aux chevaux. Monseigneur dit le Comte de Forêt Raimondin mon frere m'a aujourd'hui montré que c'est verité. Et Raimondin qui fût un peu honteux leur répondit. Beaux serviteurs frappez du plat & ne me donnez ja tant de los: car je ne suis pas celui que vous connoissez pour celui qui a blanches armes, je ne suis pas mais je voudrois bien que Dieu m'eût fait la grace de bien faire, & à ces paroles il vint un Chevelier que les Dames en-

voyerent, lequel leur dit. Beaux Seigneurs ne rigolez pas trop fort, car sçachez qu'il a une autre à penser. Je crois que vous dites vrai, dit le Comte de Poitiers & derechef dit le chevalier Messeigneurs amenez Raimondin, car mes Dames le demandent pource que sa partie est déja toute prête. Lors commencerent tout à rire & dirent, qu'il ne lui falloit point de témoignage, car la chose étoit croyable.

Comme l'Evêque benit le lict où Raimondin & Melusine étoient couchez.

CEs paroles dites, ils menerent Raimondin au pavillon, puis se coucha, si vint l'Evêque qui les avoit épousé, & benit le lict & après chacun prit congé & furent les rideaux tirez. Lors Melusine commença à parler à Raimondin en disant. Monseigneur, je vous remercie du grand honneur qui m'a aujourd'hui été fait de votre lignée, & aussi de ce que vous celez si bien ce que m'avez promis en notre premiere convenance.

Et sçavez que si vous le tenez toujours ainsi vous serez le plus puissant & le plus honnoré que oncques fut en votre lignée, & si vous faites le contraire, vous & vos héritiers decherrez peu à peu de notre état, & de la terre que vous tiendrez quand vous ferez la faute, si ainsi est que le fassiez, ce que Dieu me veuille permettre, ne sera jamais tenuë par nul de vos héritiers ensemble. Adonc Raimondin lui répondit. Ma chere Dame ne doutez, car ce ne m'adviendra si Dieu lui plaît. Mon ami dit Ma chere Dame ne doutez, car ce ne m'adviendra si Dieu lui plaît. Mon ami dit la Dame puis qu'ainsi est que je suis mise si avant, il me convient attendre la volonté de Dieu, & me confier en votre promesse, & vous gardez bien que ne me falliez de ce convenant, car vous serez celui qui plus perderez après moi. Ha chere Dame, dit-il de ce ne vous faut douter: car à ce jour Dieu me faille quand je vous faudrai de moi pouvoir & convenance. Mon ami dit-elle, laissons ces paroles, car de ma part n'y aura faute que ne soyez le plus fortuné que jamais fut en votre lignée, & le plus puissant, s'il ne tient à vous. Lors se leverent, & celle nuit engendrerent Uriam, qui de puis fut Roy de Chipre.

Comme le Comte de Poitiers & le Comte de Forêt & les Barons & Dames prirent congé de Raimondin & de Melusine.

LEs deux amans demeurent tant au lict que le soleil fut haut levé: & adonc se leva Raimondin, & se vêtit & sailli hors du pavillon, & déja étoit le Comte de Poitiers & le Comte de forêt & les quatre Barons qui l'attendoient, & tous ensemble allerent en la Chapelle, & là oüirent messe, puis s'en allerent en la prairie & là derechef fut grande la fête.

Adonc la Comtesse & les autres Dames vinrent vers Melusine, & la tournerent & la menerent en la Chapelle & fut l'offrande grande & riche; après que le service fut fait, elles se retirerent au pavillon. Grande fut cette feste & dura quinze jours & Melusine donna de grands dons & joyaux aux Dames & Demoiselles, aux Chevaliers & escuyers. Après la fête le Comte & la Comtesse & toute la Baronnie prirent

congé pour eux retourner. Et Melusine envoya la Comtesse & sa fille jusques outre la cité du colombiers & au départir elle donna à la Comtesse un si riche fermeil d'or qu'on ne sçauroit nombrer, & à sa fille un chapeau de perles, & saphirs gros Rubits, Diamens & autres pierres précieuses, & tous ceux qui voyoient le fermeil & le chapeau s'émerveilloient de la beauté & valeur d'iceux. Et donna Melusine tant aux grands qu'aux petits que nul ne fût à la Fête qui ne louât les grands dons qu'elle leur donna & s'émerveilloient tous, dont tant de biens pouroient venir & disoient que Raimondin étoit richement marié.

Après ces choses Melusine prit congé du Comte & la Comtesse, & toute la Barõnie & retourna en son pavillon. Et Raimondin envoya toûjours le Comte: lequel en chevauchant lui dit. Cousin dites moi si faire se peut de quel lignage est votre femme; combien que quand le Chevalier vint à nous de par elle pour nous loger il vous remercia de l'honneur que nous venions de faire, par Mademoiselle Melusine d'Albanie, & je vous le demande aussi, pource que nous sçaurions volontiers la verité, car à ce que nous pouvons appercevoir de son état & maintien, il convient quelle soit issue d'un noble & puissant lieu. Et la cause qui nous mene de le vouloir sçavoir: est afin que n'ayons point mépris de lui faire honneur qui lui appartient, monseigneur dit le Comte de forêt, ainsi étoit ma volonté adonc Raimondin fut courroucé en son cœur quand il oüi la requête que le Comte de Poitiers son seigneur fait soit & aussi son frere le Comte de forêt, car il aimoit, prisoit, & doutoit la Dame tant qu'il haïssoit toutes choses qu'il pensoit qui lui deussent déplaire, non pourtant il lui répondit froidement, monsieur & vous mon frere, plaise vous sçavoir que par raison naturelle à qui je celasse mon secret à vous deux je ne le devrois celer, si c'est chose que je sçeusse, à ce que m'avez demandé selon ce que je puis sçavoir Sçachez que je ne m'en enquis jamais tant que vous m'avés demandé; mais tant en sçai bien dire qu'elle est fille d'un Roi puissant & haut terien & par l'état gouvernement & maintien qu'avez veû en elle, vous pouvés bien appercevoir qu'elle n'a nourrie en m'endicité ni en rudesse: mais en superfluité d'honneur & largesse de tous biens que je vous requiers, comme à mes seigneurs & amis, que plus ne m'enquerés car autre chose ne pouvés sçavoir de moi & telle qu'elle est, elle me plaît bien, & en suis content & connois bien que c'est le souverain de tous mes biens & le sauvement de moi. Adonc dit le Comte de Poitiers. Beau cousin de ma partie ne vous pense plus enquêter, car comme vous avés sagement mis en termes les hauts hõneurs richesses & maintien de ma cousine votre femme, nous devons de nous même concevoir qu'elle est de noble extraction, & de puissant lieu, Monseigneur dit le Comte de forêt, vous dites vrai quand est de ma partie ne l'en pense jamais enquêter, combien qu'il soit mon frere: car je le tient bien assuré selon mon avis, las depuis il lui faillit de convenans, dont Raimondin en perdit la Dame & le Comte de forêt en prit depuis pour ce mot par Geoffroi à la grande dent, dont on parlera cy après. Lors Raimondin prit congé de son frere, & des Barons & retourna à la fontaine de soif, & aussi le Comte de forêt prit congé du Comte de Poitiers, de sa mere & de sa sœur, & de tous les Barons moult honorablement, & s'en alla en sa Comtée

le remercia fort de l'honneur qu'ils lui avoient fait aux nôces de Raimondin son frere. Et le Comte de Poitiers, sa mere, & sa sœur; & ceux de son Hôtel retournerent à Poitiers, & chacun des autres Barons retourna en sa Comté: mais il n'y eut celui qui ne pensât aux merveilles, & richesses qu'ils avoient veuës aux nôces aux tranchées & aux ruisseaux qui soudainement leur étoit apparu être fait disoient tous que d'autre plus grandes merveilles y adviendroient.

Comme Melusine raconta a Raimondin toutes les paroles que le Comte de Poitiers, & le Comte de Forêt avoient dites.

ET quand Raimondin fut retourné vers sa Dame il la trouva plus grande que devant & y avoit plus de nobles qu'il n'y eut onc. Lesquels lui dirent, Monseigneur, & vous soyez le bien venu, comme celui qui nous sommes & qui voulons obéir, & lui dirent aussi bien les Dames que les hommes. Adonc Raimondin les remercia humblement de l'honneur qu'ils lui offrirent. Alors est venuë Melusine qui lui dit, vous soyez le bien venu puis le tira à part, & lui accorda toutes les parolles qui avoient été entre le Comte de Poitiers & le Comte de forêt, & lui dit la Dame à Raimondin, mon ami tant que vous tiendrez cette voye tous biens vous abonderont, mais demain je donnerai congé à la plus grande partie de nos gens qui sont venus à notre fête car il nous faudra ordonner autre chose; Raimondin lui dit Dame tout ainsi qu'il vous plaira d'ordonner, faites le.

Et quand vint le lendemain, Melusine departit ses gens & en eu grande quantité qui s'en allerent: & ceux qui lui plûrent demeurerent.

Comme Melusine fit faire le Château de Lusignan, dont elle porta le nom.

QUand la fête fut départie, elle fit venir grande foison d'ouvriers de plusieurs sortes, & de pionniers, & fit trancher & déraciner les grands arbres, & faire la roche toute nette par dessus le profond trancher, comme elle avoit fait ordonner auparavant, ainsi que le cuit de Cerf avoit bien environné, puis fit venir plusieurs massons & tailleurs de pierres, & fit commencer sur la vive roche nette battit le fondement tel & si fort que c'étoit merveilles à voir, & faisoient lesdits ouvriers tant d'ouvrages, & si soudainement que ceux qui passoient par là en étoient ébahis & elle les payoit bien tous les samedis, & trouvoient pain, vin, viandes & autres choses qui leur étoit de besoin en grande abondance: mais personne ne sçavoit d'où ces ouvriers étoient. Et en bref tems fut la forteresse faite, non pas une seule mais deux fortes places avant que d'aller au donjon, & sont les trois places environnées de forte atours machotée, & les voutes, les atours, tournelles & aguettes les murs hautes, & bien crenelés & on va à trois paires de braies bien haute & puissante & y avoit plusieurs tours aux dites braies, & poternes fortes à merveilles, & vers le haut bois au dessus de la prairie est la roche très haute, & si droite qu'en celle nulle créature ne pourroit habiter, & avec ce il y a fortes braies entaillé de même

que la roche, & est celle place forte à merveilles. Et sçachez que le Comte de Poitiers & tous les Barons, & même les gens du pays furent ébahies comment ouvrages si grand pouvoit ainsi être fait en si peu de tems, adonc la Dame se logea dedans la forteresse, & Raimondin fit ouvrir une grande & belle fête. Et y furent le Comte de Poitiers, sa mere, & sa sœur, les Barons du pays le Comte de forêt, & plusieurs autre nobles de son pays, & de plusieurs nations & aussi tant de Dames, Damoiselles qu'il devoit bien suffire pour la journée, la fête fut bien jouté, & bien dancés & menerent joyeuse vie, & amoureusement furent assemblées. Et quand Melusine vit son point elles dit aux deux Comtes & aux Barons, Messeigneurs, nous vous remercions du haut honneur que vous nous avez fait, & la cause pourquoi, nous vous avons priez d'y venir je vous declareray à present.

SEigneur, je vous ay icy assemblés pour avoir votre conseil; comme cette forteresse sera appellée parquoi il soit memoire à jamais comme elle a été fondée aventureusement.

Belle Cousine, dit le Comte de Poitiers nous vous disons tous en general que nous voulons que vous même lui donnies le nom qu'elle aura car il n'y a pas en nous tous autant de sagesse que vous en avez d'avoir fait achever cette belle place, & pource nul de nous ne se mêlera de ce fait devant vous.

Cher Sire dit Melusine, vous avés tout à pensée, gardé cette Réponce pour me rigoler: mais quoi qu'il soit je vous requiers que me veillés dire votre intention.

Ma Cousine, dit le Comte, nul de nous ne se mêlera par dessus vous: car puisque vous avez tant fait d'avoir achevé une si noble place que cy est: & quant à present la plus belle & plus forte que j'aye en nul lieu veuë à vous même lui devez donner le nom à vôtre gré. Ha Monseigneur, dit Melusine, puisqu'il vous plaît que je lui donne son nom, elle aura nom Lusignan.

Lors dit le Comte: ce nom fait bien pour deux causes: car premierement vous êtes nommés Melusine d'Albanie en langage Grégois, qui vaut autant à dire comme chose qui ne faut, & Melusine vaut autant à dire comme chose de merveilles outre merveilles choses. Et aussi cette place est fondée merveilleusement: car je ne croy pas autrement que jamais tant qu'elle sera qu'on y trouve toujours aucunes choses merveilleuses. Adonc répondirent tous Messeigneurs on ne lui pourroit donner nom qui mieux lui advint selon être du lieu: & aussi selon l'interpretation qu'avez fait du nom propre. Et de cette opinion furent d'accord, & fut le nom publié en peu de tems qu'il fut sçeut par tout le pays, & fut ainsi nommé, & a toujours été jusques à maintenant, & jusques au jour du jugement ne perdra son nom. Après ces

choses fait s'ils prirent tous congé, Melusine & Raimondin leur donnerent de riches dons & ainsi se départit la fête.

Cy commença la lignée de Raimondin & de Melusine, laquelle eut 8 enfans l'un après l'autre : dont l'un fut nommé Uriam, qui fut Roi de Chypre. Le 2. fut nommé Guion & fut Roi d'Armenie. Le 3 fut nommé Regnault, & fut Roi de Bretagne. Le 4. fut nommé Antoine, & fut le Duc de Luxembourg. Le 5. fut nommé Raimondin, & fut Comte de Forêt. Le 6. fut nommé Geuffroi à la grant dent & fut Seigneur de Lusignen. Le 7. fut nommé Thiery, & fut Seigneur de Partenay. Le 8. fut nommé Edmon & fut moyne à Maillezais.

APrés que la fête departie, Melusine qui étoit enceinte porta le fruit jusques au terme de l'enfanter & quand vint le tems elle se délivra d'un enfant mâle qui fut en tous état bien formé excepté qu'il eût le visage court & large à travers, & si avoit un œil rouge & l'autre pers il fut baptisé & eut nom Uriam, il avoit les plus grandes oreilles que jamais furent vuës à enfant : car elles étoient aussi grandes que les manittes d'un Van. Peu de tems après Melusine dit à Raimondin, mon ami je ne veux pas que tu laisse perdre l'heritage qui appartient, & qui de fait t'est advenu par la mort de tes predecesseurs, qui sont morts en Bretagne : car grande penitence doit être à faire à votre frere & toutes ces places & marchés du pays allez y & sommés le Roi des Bretons, qu'il vous reçoive en droit, & lui dites que votre pere avoit occis son neveu en gardant sa vie & que pour la doute dudit Roi il n'avoit jamais osé se tenir au pays : mais s'en étoit étrangé : & s'il ne vous veut point recevoir ni tenir en droit, ne vous en ébaissez pas : car après il sera joyeux quand il vous pourra faire plaisir, adonc Raimondin répondit, il n'est chose que vous me commandiez que je ne face à mon pouvoir, car je vois bien que toutes vos œuvres ne viendront qu'à honneur & bien, Ami, dit la Dame, c'est bien raison que puis que vous liés, du tout à moi que je vous tienne en verité.

Il est vrai que votre Pere de par les anteceſſeurs doit avoir grande chose en Bretagne lesquels vous seront déclarée quand vous serés au pays. Or vous en irés d'ici en un Château qu'on appelle Quemegnignant, & y trouverés un ancien Chevalier qui fut pere de votre frere & s'appelle Alain votre, & pere eut nom Henri de Leon, lequel fut en sa jeunesse âpre & de chaude colere, & ne doutoit & craignoit chose que personne entreprit contre lui car il étoit moult plein de cœur de hardiesse, qu'il ne vouloit homme douter en grand honneur. Si advint pource qu'il étoit si habile que le Roi des Bretons l'aima fort, & le fit son Sénechal. Ledit Roi avoit un neveu lequel par l'introduction d'aucuns eut envie sur vôtre pere & grand indignation : car ils lui firent à croire que le Roi son oncle faisoit son heritier de Henry vôtre pere ; & lui dirent. Ha droit heritier de Bretagne debouté est Galaphre or êtes vous bien tué & débauté de la noble contrée de Bretagne : & si vous laissés, ôter par lâcheté de vôtre cœur, tout le monde vous déprisera & dira Voyés là le fol qui par sa fantaisie de cœur c'est laissé

chasser de son pays & region comme le Royaume de Bretagne. Et quand il entendit les mots d'iceux envieux il répondit. Et comment dit-il, qui est celui qui me pourra faire tort, sans ce que Dieu me voulut nuire. Il n'y a homme au monde que je craigne qui m'en puisse mettre dehors : car je sçai bien que le Roi mon Oncle n'a talent de faire ni d'avoir autre héritiers que moi, vous êtes mal informé de cette besogne. Il lui dit, votre Oncle a fait son héritier Henry de Lion, & en sont lettres passées. Quand le Damoiseau qui étoit fils de la sœur du Roi des Bretons ouït ces mots, il fut dolent, & leur répondit, si je sçavois que ces paroles fussent veritables, j'y mettrois remede si hastivement que jamais il ne tiendroit terre ni possessions. Adonc un Chevalier nommé Iosselin du pont lui dit. Certe il est ainsi, & pour ce nous ne viendrons avoir autre Roi que vous en Bretagne après le trépas du Roi votre Oncle : nous vous avons bien voulut avertir secretement du fait, afin que vous y pourvoyez, & sachez que nous qui sommes ici y étions présens avec plusieurs autres. Or demandez à mes compagnons si je dis vrai. Lors dirent tous à haute voix, Monseigneur, il vous dit la pure verité. Or l'on verra ce que vous ferez.

Comme le neveu du Roi de Bretagne par trahison, voulut occire le pere de Raimondin nommé Henri de Lyon, par l'exhortement d'aucuns envieux. & comme Henry l'occis & laissa son pays.

ALors le juvenceau leur dit Messeigneurs, ici a trop grand mépriſon, & plus de la part de mon oncle que de la part de Henry de Lion, combien qu'il en sera bien payé. Allez-vous-en à votre affaire, car j'en ferai telle diligence qu'il ne m'ôtera pas mon héritage. Adonc prirent congé de lui & s'en allerent tous joyeux car ils étoient envieux sur votre pere pour ce le Roi l'aimoit, & le croioit de plusieurs choses de son conseil qu'il ne leur chaloit à qu'elle perte il dût tourner mais qu'il le pussent faire détruire. Et le lendemain le neveu du Roi s'arma, & guetta votre pere dans un petit bois lequel ne pensoit rien de ceci, car ainsi que votre pere s'alloit ébatre dessous Lyon, le neveu du Roi s'écria à mort en disant Faux traître & desloyal, me veux tu tollir mon héritage, & se disant tira son épée & pensa frapper votre pere mais il tressaillit, & au passer que le neveu du Roi fit, votre pere lui ôtât l'épée, si tira un petit couteau pointu, dont derechef il le pensa frapper, & votre pere se départa & lui donna du plombeau de l'épée qui lui avoit ôtée, un grand coup en la temple, pour ce que la coiffe de fer qu'il avoit affublée n'étoit pas si forte qu'on pouvoit bien dire qu'il le tua à terre tout mort, mais quand il le regarda il connût, bien, si en fut dolent, & s'en alla à l'hôtel, prit toute sa finance, & vint en la côte qu'on appelle à présent forêt, trouva aide & confort à une Dame de laquelle je me tais quand à présent & après la départie d'elle qui si bien lui aida à son premier gouvernement à faire les forteresses & fonder les villes & habitations & peupler le pays, il prit en mariage la sœur de celui qui pour lors gouvernoit, la Comté de poitou, & d'elle eut plusieurs enfans desquels vous êtes l'un. Or ami je vous ai divisé comme votre pere se départit de la, dont

il étoit laissant tous ses héritages vaquans qui doivent être votre esquelles choses je ne vous prise pas en les laissant perdre sçachant bien que Josélia du pont de Leon a un fils qui gouverne à présent la terre de Leon qui doit être. Si vous retirez devers votre oncle. Alain de Quemegnignant & vous ferez connoître : lui & il vous croira de ce que lui direz. Aussi il a deux vaillans & gent-ils chevaliers qui sont de vos cousins germains, lesquels le Roi des Bretons aime fort, & par l'un de ces deux vous ferez appeller Josselin du pont de Leon par devant le Roi & lui mettez sus comme il fit trahison, dequoi le neuveu du Roi vint courir sus à votre pere. Et sçachez que son fils du pont de Leon vous combatra mais bien tôt vous le desconfirez & seront le pere, & le fils condamnés à être pendus, & connoîtra le pere toute la trahison, & vous sera jugé la terre serez mis en bonnes possession par le Pere du païs. Or mon ami, allez vous-en hardiment, ne doutez de rien, car Dieu vous aidera en toutes affaires qui seront vrais & justes.

Comme Raimondin prit congé de Melusine, & s'en alla en Bretagne.

MAdame dit Raimondin je ferai mon devoir d'achever votre commandement si prit congé d'elle, & se partit avec noble compagnie de Chevaliers & escuyers jusques au nombre de cinq cens gentils-hommes, & n'y allerent pas si desgarnis que chacun neût la cotte d'acier, le pan la piéce, les harnois des jambes & le sage portoit les lances & les bassinets, & allerent tous ensemble chevauchant qu'ils vinrent en la haute bretagne : tout le peuple du païs s'ébahissoit que ses gens cherchoient en leur païs : mais ils payent fort largement, ce qui les asseuroit qu'ils n'y venoient que pour un bien : car l'ancien Chevalier qui étoit de la compagnie de Melusine, gouvernoit tout le fait de Raimondin, & toutes fois le Roi de Bretagne sçût que ses gens alloient en son païs : ne sçavoit que penser : ni se doutant de nul tel qu'il fût.

Adonc il envoya deux Chevaliers vers Raimondin sçavoir qu'il querroit en allant tout armé parmi son pays, en demandant s'il ne vouloit point de mal à lui ni à son pays. Adonc ils vinrent vers Raimondin lui enquerant qu'il demandoit, & que le Roi de Bretagne s'en émerveilloit : Raimondin leur répondit. Seigneurs vous direz au Roi que je ne viens que pour bien, & pour avoir droit en sa cour de ce que je demanderai selon raison, ce que le Roi & son conseil verront que j'aurai, & qu'il leur semblera bon à faire : car bien-tôt irai vers lui en sa cour, & me complaindrai devant sa majesté selon le droit que j'ai.

Vous soyez le bien venu dirent-ils, puisque vous venez pour cette chose, sçachez que le Roi vous fera bon droit : mais dites-nous où vous voulez aller d'ici. Je voudrois être à Quememignant, dit Raimondin, vous êtes bien en chemin, dit l'un deux, il n'y a pas d'ici plus de cinq lieuës, là vous trouverez Alain de Leon qui vous fera bonne chere. Aussi vous trouverez deux Cavaliers fort honorables gens d'honneur, & ferez tout ce chemin & vous ne pourrés faillir, prendrons congé de vous Seigneur dit Raimondin, allez en la garde de Dieu qui vous conduise seurement, & me veuillez humblement recommander au Roi.

Comme

Comme le Seigneur de Quemignant envoya ses deux Fils au devant de Raimondin.

QUand les deux Chevaliers furent éloignées de Raimondin environ d'une lieuë, ils dirent l'un à l'autre ; voilà d'honorables gens, ils ne viennent pas en ce pais sans grandes affaires : puis dit l'un d'eux Allons à Quemegnignant, & nous raconteront leur venuë à Allain. Ce ne sera que bien fait, dit l'autre. Si prirent leur chemin à Quemegnignant où ils trouverent Alain auquel ils dirent la venuë de Raimondin & de ses gens, lequel s'en donna de grand merveilles. Si appella ses deux fils, dont l'aîné avoit nom Alain, & le plus jeune Henri leur dit ; mes enfans montés à cheval allés audevant de ses étrangers, & les récevés honorablement ; car on m'a dit qu'ils sont bien six à sept cens chevaux : mais pour ntant en parla : car l'ancien Chevalier de Melusine étoit là venu, avoit avisé qu'ils ne pouvoient être tous logés dedans la ville, & avoit fait dresser plusieurs tentes & pavillons, aussi avoit envoyé aux environs le païs querir vivres & payoit si largement qu'on lui menoit plus de vivres qu'il ne lui en falloit. Adonc le dit Alain fut moult ébahi quand on lui raconta le grand avoir & le grand appareille que ses gens faisoient, & ne sçavoit que penser.

Comme Raimondin fut logé chez le frere de son Pere nommé Alain, & lui conterent son affaire.

LEs deux freres chevaucherent ensemble, qu'ils rencontrerent Raimondin & lui dirent ; Biensoyés venu, & le prierent de par Alain leur pere, de venir loger au fort, qu'il feroit bonne cher. Seigneur dit Raimondin ; grand merci à votre pere & à vous de la grande courtoisie qui m'offre, mais à votre requête j'iray devers votre pere pour lui faire reverence, aussi aucuns de mes plus privés avec moi. J'ai volonté de le voir pour le grãd bien que j'en ay oüi dire.

En disant ces paroles ils chevaucherent ensemble, tant qu'ils vinrent près de la ville de Quemegnignant Adonc vint l'ancien chevalier, lequel dit à Raimondin ; Sire j'ai fait tendre votre pavillon, & plusieurs tentes pour vous loger & vos gens si sommes bien pourveu. Vous avez bien fait, dit Raimondin : pensez bien de nos gens, & ne m'attendez pas, car je m'en vais au fort avec ses gentils-hommes, puis se partit de l'an

Chevalier, & vint au fort, & le sire de seans qui sçavoit bien sa venuë s'étoit fait mener à l'entrée de la porte, quand Raimondin le vit il connut bien que c'étoit le Seigneur de seans, si le salüa humblement. Que vous feroi-s ores longues paroles de leur accointement fort que du fait dont je vois parler. Quand ils eurent soupés, le sire de seans prit Raimondin par la main le seoit sur une couche pour deviser tandis que les autres soupetoient, ses deux fils faisoient le plus d'honneur qu'ils pouvoient à ceux qui étoient venus avec Raimondin. Lors le Seigneur de seans qui étoit moult subtil-homme sçavoit moult de bien & d'honneur, dit à Raimõdin plusieurs paroles entre autre lui dit. Sire Chevalier j'ay grande joye de vôtre venuë car vous resemblez bien à un mien frere, qui fut moult vite & après ce partit de ce pays il y a bien quarante ans pour une noise qu'il eut contre le neveu du Roi, qui lors regnoit en ce païs, & voici le quatriéme Roi qui regne depuis celui tems: & pource qu'il me semble que ressemblé à mon frere de semblant je vous en voit plus volontiers. Sire, dit Raimõdin grand merci, car je croi qu'avant que je parte d'avec vous je vous ferai certain, pour quelle cause cet inconvenient advint entre votre frere & le neveu du Roi je ne suis ici que pour mõtrer publiquemẽt la verité. Adonc Alain fut ébahis quand il oüit ces paroles & regarda fort Raimõdin puis lui dit. Et cõment ce pourra faire vous n'avez pas l'âge de trente ans, & vous me ferée accroire de faire ce que nul ne peut onques sçavoir veritablemẽt: car quand le coup du meffait fut advenu à mon frere, il se partit si soudainement, que moi ni autre n'en oüime depuis nulle nouvelle, & y a quarante ans ou plus. Sire dit Raimondin, dite-moi s'y n'y a nul homme en ces marches, qui pour le tems de votre frere regnoit en ce pays, fut à la Cour en autorité. Si y a bien dit Alain, mais il n'y en a qu'un, lequel tient l'heritage de mon frere car le Roi le donna à un fils qu'il a, qui est comme mon fils aîné, est Chevalier. Je sçait bien comme il a nom, dit Raimondin Comment le sçavés vous, dit Alain. Sire, dit-il, il est nommé Joffelain du pont de Leon est son fils est nommé Olivier. Sire Chevalier, dit Alain c'est la verité, mais dite-moi comme vous pouvés le sçavoir, Sire vous ne sçaurez plus de moi; dit Raimondin, quand à present, s'il vous plaît vous me viendrez accompagner vous & vos enfans, à la Cour du Roi, là je vous déclareray laquerelle si clairement que vous en serez joyeux, si vous aimâtes vôtre frere Henri, Quand Alain l'entendit il fut plus ébahi que devant: car je ne cuidois pas que son frere fut mort, dit il; parce qu'il y avoit long tems qu'on en avoit oüi nouvelles.

Comment Alain & ses deux fils accompagnerent Raimondin pour aller à la Cour du Roi.

ALain pensa fort puis répondit: Sire Chevalier, je vous accorde votre requête, puisque ici je ne puis sçavoir vôtre volonté car j'en ay grand desir, je vous accompagneray volontiers pour aller à la Cour du Roy, grand mercy, dit Raimondin je vous garderai bien de dommage, adonc Alain manda beaucoup de ses amis, & se mirent en grand état pour aller à la Cour & partirent un mardy de la Pentecôte. Le Roi qui sçût leur venuë s'en vint à Nantes, car les Chevaliers qu'il avoit envoyé vers Raimõdin s'en étoit retournés, & avoient racontés au Roi la réponce de Raimõdin qui le grand état ou il venoit, & pour ce le Roi s'étoit retiré à Nantes & manda une

partie de sa Baronnie, pour ce qu'il ne vouloit pas que Raimõdin le trouva dépourveu entre les autres, il manda Joffelin du pont de Leon avoit son conseil sur la demande de Raimondin, Lors l'ancien Chevalier vint avec le sommage & fit tendre les tentes & pavillons, & tous ceux de la Ville s'ébahissoient des grandes prévoyances que faisoient ses gens. Adonc vinrent Raimondin, Alain & ses deux fils & descendit au maître pavillon s'habillerent richement pour allet vers le Roi & lui faire la reverence, partirent des tentes avec bien quarante Chevaliers si noblement montez & parez que merveilles, & avec sa baronnie, avec lui. A tant sont venus Raimondin, Alain son oncle & ses deux fils, & leur gens. Et quand ils entrerent en la salle elle étoit pleine de noblesse & vinrent Raimondin Alain & ses enfans faire la réverence au Roi, & puis les autres en suivant les reçût, le Roi joyeusement puis appella Alain & dit.

Comme Raimondin, fût honorablement reçû du Roi, & comme il demanda justice.

JE m'émerveille de ce Chevalier étrange de quoi vous êtes ainsi accointe, ni qu'il quiert en ce pays. Sire dit Alain. Je suis ébahi des paroles qu'il m'a dites que vous êtes de sa venuë, mais assez tôt sera declarées ce que disions sçavoir Raimondin appella l'ainé fils de Alain, & lui dit.

Sire Chevalier, dites-moi si un appellé Josselin du põt de Leon est en la cõpagnie du Roi. Il dit que oüi, & plût à Dieu que le Roi ne s'en courrous ât point & que je l'eusse occis: car il tient l'héritage qui fut à mon oncle que nous deussions avoir, puis dit encore. C'est celui qui est auprés du Roi, lequel est plus plain de malice qui soit en dix Royaumes, & voila aussi son fils Olivier que je ne prise pas moins une once. Sire, dit Raimondin; vous serés bien-tôt vengé Raimondin vint devant le Roi lui dit. Très cher sire & puissant Roi, commune renommez court par le pays que votre Cour & si noble & si raisonnable qu'elle est droit fontaine de justice & de raison & que nul ne vient à vôtre cour à qui vous ne fassiez bõne justice selon le droit qu'ils

Sire Chevalier dit le Roi ce n'est vrai : mais pourquoi dites-vous ce ? car je voudrois bien sçavoir Sire, dit Raimondin ? je suis venu pour vous le faire sçavoir mais s'il vous plaît devant que je dis vous me promettez que me ferez toutes raisons & tiendrez droit, car ce que je dirai est en partie pour votre bien ; car le Roi qui est accompagné de traîtres n'est pas bien assuré. Il est vrai dit le Roi, dites hardiment ; car je vous jure que je vous ferai raison selon le droit que vous aurez & fût ce contre mon frere. Cent mille mercis ; dit Raimondin, car vous dites comme vaillant Roi. Et pour ce fut le Roi établi pour tenir verité, & justice. Noble & puissant Roi, dit il, est vrai que votre prédecesseur Roi, lequel regna puissamment & vaillemment au tems que Josselin du pont étoit jeune, & aussi Alain de Quemegnignant, lesquels sont ici present. Or avoit ledit Roi un beau jouvenceau, lequel étoit son neveu, & pour lors en ce païs y avoit un Baron qui fût frere de Alain qui ici est. C'est verité dit Josselin, & outre plus ledit Henri de Leon occit le neveu du Roi votre prédecesseur en trahison & s'enfuit hors du païs, & oncques puis on en oüit nouvelles, lors le Roi me donna toute la terre qu'il tenoit. Le Roi répondit ; Nous avons assez oüi dire de ces nouvelles ; mais laissons ce Chevalier achever sa raison qu'il avoit commencée.

Comme Raimondin déclara son cas devant le Roi & devant le traître.

Sire Roi, dit Raimondin, il a bien cause d'en parler car plus avant lui conviendra dire mbien qu'il a déja faillit à dire ver te de ce qu'il dit que Henri de Leon occist le neveu du Roi en trahison car il sçait bien toute la querelle, & n'est pas au monde homme vivant qui ne sçache le cas que lui, car ceux de son accord sont tous morts & lui dite qu'il en dit la verité tout haut. Quand Josselin entédit ce mot il en fut ébahit & non pour tant il lui répondit ; Sire Chevalier, êtes vous venu en ce pays pour advenir sur moi Ha ! faux traître ? il ne ment pas qui dit la pure verité. Lors Raimondin dit derechef au Roi ; Sire il est vrai que Henri de Leon fut fort Chevalier courtois & bien moriginé, & l'aimoient le Roi & son neveu usoit moult le Roi par son conseil & étoit celui en qui il se fioit le plus, or advint que plusieurs traîtres, qui pour lors étoient en la cour du Roi : lesquels Josselin du pont qui est ici present en est un, fut le droit chef du meschef qu'ils firent car ils vinrent au neveu du Roi lui dirent ; Damoiseau nous sommes tous courroucés de votre grand dommage & honteuse perte, quand vous serés deshérité de si bon pays comme est le païs de Bretagne, le quel leur répondit. Comment se pourroit faire, car le Roi n'a autre héri-

tier que moi, Ha ! dit Josselin, afin que vous le sçachiés il l'a fait heritier de Henry de Leon, & je croi qu'il ait enchanté le Roi, Thieri & les barons du païs aussi : car les Lettres en sont ja passées & scellées de leurs scels, avec le grand scel du Roi. Tant affirmerent par leur foi & serment ce être vrai. Ici à grand inconvenient dit le Damoiseau est-il vrai ce que vous dite. Et Josselin & les autres qui étoient de son accord, lui jurerent derechef, qu'il étoit vrai, dequoi il commença à être fort dolent. Quand Josselin vit qu'il pensoit en soi-même, il lui dit ; Si vous avés eus tant d'hardiesse de vous oser venger du tort qu'on vous fait nous vous aiderons tous. Lors il leur dit qu'il en avoit bien la volonté. Adonc dit Josselin ; Or vous en allez donc armer, & vous mettez en tel état qu'on ne vous puisse connoître, & nous vous attendrons dehors de la ville, & nous vous menerons en tel lieu où vous pourrez venger à votre aise, il fut ainsi, & retourna vers eux pour ce fait.

O Noble, Roi je ne puis plus me celer puisque je suis en court de droit & de Justice, & quand je vois mon ennemi devant moi. car je suis fils de Henri de Leon : Adonc ils furent tous ébahis de mot, & se leverent. Lors Raimondin reprit la parole, & dit.

Sire, mon pere avoit pris congé du Roi & s'en étoit allé en son païs & avoit accoutumé qu'il alloit au matin s'ébatre au bois qui joint à la forteresse, en disant ses heures tout seul : & ce faux traître que voyez & ses compagnons amenerent le neveu du Roi & se mirent en embuche, mon pere qui ne se donnoit de garde vint à cette heure. Quand Josselin l'apperçût il dit au damoiseau ; Or est tems de vous venger : car il est sans armes ni couteau, il ne peut échaper & aussi si nous voyons qu'il vous soit besoin d'aide. Nous tous vous aiderons. Adonc il se partit d'eux espris de mal talent, vint vers Henri mon pere l'épée nuë tenant en la poignée & de l'autre main par le milieu en lui écriant à mort à mort faux traître. Et en disant ces paroles, il cria derechef Faux traître déloyal ; & cuida ferir mon pere desto parmi le corps de la peur qu'il eut tressaillit, & celui qui venoit de grande volonté ireuse tant échauffé de mal talent, passa comme Dieu voulut car en ce n'avoit pas cuide fallir à assener. Et donc mon pere retourna à celui qui ainsi le voulut meurtrir, lui saillit sus & lui ota l'épée des mains par force & retourna après à course de cheval, & tira un petit coûteau & frappa mon pere en la cuisse, mais il lui cuida avoir donné parmi le corps. Et quand mon pere se sentit frappé & le sang degouter par les playes il le frappa du pommeau de l'épée en la temple un grand coup à ce qu'il étoit fort Chevalier & la coiffe étoit moult pesante, l'aventure fut telle qu'il le tua mort par terre. Quand mon pere le vit à terre, & qu'il ne se remuoit point il lui découvrit le visage, lors connut que c'étoit le neveu du Roi & mena en soi même grand deüil en se déconfortant & pensant qu'il lui avoit faite, si considera que telle affaire ne lui venoit pas seulement du tout Roi mais pourroit venir d'autre pour aucune mauvaise detraction & de trahison, & ainsi après le fait, il n'osa oncques plus arrêter au païs pour doute du Roi, se retira où il avoit toute sa finance & la prit s'en alla en telle lieu où il conquera du pays. Adonc Josselin le faux traître dit ses compagnons. Or sommes nous venus au chef de notre intention car le neveu du Roi, si mort, nous tenons pais[illegible] notre

vouloir & ne nous mouvons point tant qu'il soit esloigné & puis feront une biere de pêches, & le couvriront de ramonceaux de bois, le porterent devers le Roi & lui diront que Henri de Leon occis son neveu en trahison: Ha noble Roi ainsi a fait le faux traître que voyés là & si dit que non, je presente mon gage de lui faire reconnoître sa faute & sa mauvaise gorge de tout ce que j'ai dit; Et pour ce Sire, je veux que chacun connoisse que je ne fais pas ceci par avarice, mais pour garder mon heritage, & pour éclaircir la vilenie & mauvaise trahison que le traître & ses complices firent à mon pere pour le chasser d'auprés du Roi & hors de son païs, je vous prie noble Roi s'il vous plaît, qu'il prenne son fils Olivier & autres de ses plus prochains amis, & je le combatterai, au regard du jugement de votre cour voir l'un aprés l'autre. Et en ce disant il jetta son gage mais il n'y eut nul qui répondit. Quand Alain & ses deux enfans l'eurent ainsi oüi parler, ils le coururent baiser & embrasser de joye & de pitié qu'ils eurent quand ils l'oüirent ainsi pitoyablement, parler du fait de la trahison.

Comme le fils de Josselin donna son gage contre Raimondin.

QUand le Roi des Bretons vit que nul ne répondit mot à cette parole ainsi racontée en presence de tous si dit tout haut Josselin êtes vous sourd. Or vois-je bien que le proverbe qu'on dit communement est vrai. Que viel peché fait nouvelle vergogne. Car ce Chevalier étranger vous a porté par avis de pays une nouvelle fort étrange & merveilleuse medecine de loing. Avisez vous de répondre car il vous en est besoin. Adonc Josselin lui répondit. Sire Roi je ne suis pas desormais celui qui doit répondre à telles choses, & aussi je croi bien qu'il ne se que gabet: Adonc Raimondin répondit, Le gabet faux traître desloyal tournera sur vous. Je vous prie noble Roi que me vueillés tenir droit à votre cour, & que vous me fassiez bonne justice selon droit & raison, soit de moi ou de lui. Lors répondit le Roi: N'en doutés, car si ferai-je, Josselin dit-il, faut que vous répondiés à cette querelle. quand Olivier son fils oüi ce que le Roi disoit à son pere, il lui répondit: Sire ce Chevalier à si grande peur qu'il tremble, je croi qu'il cuide prendre les grues en volant il faudra bien à ce qu'il vous dit car je tient mon pere vrai preud'homme en tout cas; & je prens bataille cõme il vous a ordõné & voilà mon gage. Il sera bien formé s'il me peut déconfire & un autre de mon lignage que j'esliserai. Quand le Roi oüi cette parole, il fut courroucé & dit. Ce ne adviendra pas tant que je vive que un seul Chevalier combatte contre deux pour une même querelle, & est grande honte à vous d'avoir cette pensée en votre cœur, vous ne me montrés pas semblant que votre pere ait bonne requête.

Et pource je vous donne journée de bataille à la requête du Chevalier, au jour qu'il lui plaira. Il me plaît tout maintenant, dit Raimondin: car j'ai mon arnois prêt, & Dieu vous vueille rendre le merite du loyal jugement que en avez fait. Lors eussiez oüi grand murmure des gens qui là étoient: car tous disoient? Voilà le plus vaillant Chevalier que nous vîmes onques, en requerant bon droit, mais quelqu'un en eut douleur, Alain de Quemegnignans eut grande joye, & aussi ses deux fils, lesquels dirent à Raimondin? Beau cousin ne vous ébahissez de rien, prenez hardiment

la bataille pour vous & pour nous deux contre ce faux traître car nous ne viendront briefment à chef au plaisir de Dieu. Seigneur, dit Raimondin; prenne la bataille pour soi qui voudra, car j'aurai celle-là à ma part, & ne doutez pas que je n'en vienne à bon chef à l'aide de Dieu & du bon droit que j'ai, & me loüe du Roi de sa bonne justice.

CEpendant que le murmure étoit entre les gens, le Roi de Bretagne qui étoit fort sage, pource que les parties étoient du haut lignage, d'autant que aucuns grand inconvenient n'advient entre eux envoia fermer les portes afin que nul ne saillit ni entrât, les fit garder par gens d'armes bien armés au découvert: puis tira son conseil à part lui compta la querelle. Adonc ils conseillerent ce qui étoit à faire. Alors le Roi retourna en la salle, & on fit commandement de par lui sur peine de la hart, qu'il n'y eut si hardi de dire mot puis dit. Or entendez Seigneur cette querelle n'est pas petite car c'est pour la vie & deshonneur à toûjours d'une des parties & je ne veux refuser de faire droit à ma cour: puis dit à Olivier voulez-vous defendre vôtre pere de cette trahison, Oüi, Sire, dit il. Adonc le Roi répondit; Les lices sont toutes prêtes. Et pource j'ordonne à demain la bataille & si vous êtes desconfits, vous & vôtre pere n'en échappera pas que tous deux ne soyéz pendus; & aussi votre adversaire partie si le cas y advenoit n'en auroit pas moins, deliberez vous & baillez ôtages, & tout premier votre pere dementa, puis il le fit mener par quatre Chevaliers en une forte tour. Aprés dit à Raimondin, Sire Chevalier baillez ostage. Adonc se mit avant Alain son oncle & ses deux fils, & bien jusques à quinze Chevaliers, qui tous dirent à une voix. Sire nous le plaigeons. Il suffit bien dit le Roy vous ne tiendrés la prison, car je sçai bien que le Chevalier n'eûs pas fait cette entreprise s'il ne l'eût voulut achever; & ainsi départirent les Parties de devant le Roi Raimondin s'en alla avec ses gens son oncle ses cousins & ses pavillons le soir alla veiller à la maitresse Eglise, & y fut long tems en devotion. Olivier vint à son hôtel avec plusieurs de son lignage, & fit mettre à point son harnois & son cheval, le lendemain au matin oüirent la Messe puis s'en alleterent armer Adonc le Roi & les hauts barons furent montés sur les Chevaux en tout les lices, & furent les gardes du camp bien établies & les chaires assises à droite. Environ l'heure de prime Raimondin vint à noble compagnie & richement l'escu au col, la lance sur la cuisse & la cotte d'arme vêtuë bordée d'argent & d'azure, entra és lices monta sur un bon destrier bien armé jusques à l'ongle du pied comme pour gagner bataille & là fit reverence au Roi & à tous les Barons. Il y a grand tems dirent-ils tous, que nous ne vîmes plus bel homme en armes, ni de plus belle, contenance, celui n'a pas œuvres laissée qui à tel homme à deffaire.

Adonc descendit Raimondin de dessus le destrier aussi appertement que s'il n'eût point été armé, & s'assit en la chaire, en attendant son adversaire, lequel vint longtems aprés noblement monté sur un riche estrier bien sembloit homme de grand affaire, & y venoit Josselin son pere devant lui sur un palfroi gris & firent noblement la reverence au Roi comme ils devoient. Josselin sembloit être fort ébahi & pource que chacun disoit qu'il avoit mauvaise cause. Si descendit. Olivier vint

ment, puis furent apportées les sainte Evangiles, & Raimondin jura que Josselin avoit mauvaisse cause & avoit fait la trahison en la maniere qu'il avoit auparavent déclarée, aprés s'agenoüilla & baisa les saintes Reliques puis s'assis en la chaire. Et aprés Josselin jura ; mais pour baiser les Reliques il chancella tellement qu'il n'y pût pas toucher & aussi Olivier que bien sçavoit comme il étoit jura faussement puis s'assit à la chaire, & cria un heraut à haute voix de par le Roi, que personne ne fut si hardi de parler un mot, ni faire signe à aucun des champions, qui peut entendre ni appercevoir sur paine de la hart. lors vuida châcun laplace hors ceux qui étoient commis à garder ce champ & Josselin. Et adonc Raimondin monta legerement à cheval, prit sa lance & aussi Olivier monta vîtement & prit sa lance au fer tranchant si cria un heraut par trois fois, laissez aller vos chevaux, & faite vôtre devoir.

Comme Raimondin batailla contre Olivier fils de Josselin, & le desconfit.

ET quand le cry fut fait Raimondin mit le bout de sa lance à terre & la coucha sur le col de son cheval & fit le signe de la croix par trois fois en ce faisant son ennemi l'apperçût, frappa son cheval des éperons qu'il avoit bien à la main & baissa sa lance, frappa Raimondin parmi le pis avant qu'il s'en donnât garde fort rudement, car à ce faire il mit toute sa force ; mais Raimondin n'employa pas l'echevine, & la lance de Olivier se froissa jusques à son poing. Et de la grande force du coup la lance de Raimondin tomba à terre. Ha ! traître ; dit Raimondin, tu en suit bien la fausse lignée dont tu est partit : mais ce ne te peut valoir. Et adonc prit l'escu qui pendoit à l'arçon de la celle, lequel avoit trois pointes bien assurées chacune de sept pouces de long & au retour aprés son coup que Olivier cuida frapper sur le bassinet qui étoit fortput & crenpé, lors le coup coula aval, coupa le bassinet & toute la visiere ; aussi le coup qui descendit de grand randon, avec la force de bras dont il fut frappé l'un des cloux & la moi elle se rompit. Raimondin tira à lui tellement que la visier demeura pendant d'un côté & qu'il eut le visage tout découvert, & de ce s'ébahissoit moult Olivier, neanmoins il tira l'épée, & fit la contenance de Chevalier, qui peu redoutoit son ennemi & ainsi se combatirent long-tems & donnerent de grands coups. Et enfin Raimondin descendir à pied & prit sa lance qui étoit par terre & s'en vint vers son ennemi, lequel au mieux qu'il pouvoit se détournoit de lui, le faisoit aller aprés lui par mille champ car il avoit cheval si bien à main comme s'il fut à son desir.

Et

Et ainsi cuida tant lasser Raimondin, qu'il s'arrêta, ou que la journée se passat mais Raimondin s'avisa, & vint à son cheval qui étoit parmi le camp & prit le détrier à une main & à l'autre la lance & s'en vint vers son ennemi. Et quand Olivier le vit & apperçût sa maniere il ne sçût comme il vouloit assaillir, si poignit son cheval en sursaut cuidant frapper Raimondin en la poitrine comme il avoit fait auparavant, mais Raimondin lui jetta derechef l'errier à grand hâte, & attaignit le cheval au front de si grande force que le Gouffrein d'acier fut effondré dedans la tête du cheval que par force du corps convint aller par terre des jarrets de derriere, Olivier lui laissa aller le frain, & le poignit des éprons, & andresser que le cheval fit Raimondin le frappa de la lance au côté tellement qu'il le bouta par terre de l'autre côté du detrier & demeura à Olivier bien demi pied de fer dedans & fut la lance dedans le corps, & avant qu'il se peut relever Raimondin le chargea de tât de coups qu'il ne s'en peut mouvoir & lui arracha le bassinet la tête par force, & lui mit le genoüil sur le nombril & la main seneste au col fit telle destresse qu'il ne se pouvoit mouvoir. Et quand il vit qu'il fut au dessus tira le coûteau qui lui pendoit au côté droit & lui dit. Faux traître rend toi ou tu est mort, j'aime mieux mourir dit olivier de la main d'un si vaillant chevalier comme vous êtes que d'autres. Adonc Raimondin eût pitié de lui & lui demanda sur le peril de son ame s'il ne sçavoit rien de la trahison & il répondit que non qu'il n'étoit pas né en ce tems, & que combien qu'il plût à Dieu que fortune lui fût contraire, si tenoit il encore son pere pour prud'homme & loyal, & non coupable de ce fait. Quand Raimondin qui sçavoit bien le contraire, loüit il fut fort dolent & bâtit aux temples du poing, tout le ganteler qu'il ne voyoit & ne sçavoit chose qu'on lui fit. Et adonc se leva Raimondin & le prit par les pieds, le traina jusques aux lices, & puis le mit hors & s'en retourna devant l'échaffaut du Roi la visiere levé & lui dit. Sire j'ay fait mon devoir, car si j'ai plus rien à faire je suis tout prêt de le faire & au regard de votre Cour & ordonnance, Sire Chevalier dit le Roi vous êtes bien acquité. Adonc commanda le Roi que Josselin & son fils Olivier fussent pendus, & ceux ausquels il commanda saillirent incontinent Josselin, lequel crioit merci au Roi, & le Roi lui dit qu'il connût la verité de la querelle & par aventure il lui pourroit faire grace.

Comme Josselin & son fils Olivier furent pendus par l'ordre du Roi.

SIre dit Josselin le celer ne vous vaut rien : prenez pitié de moi s'il vous plaît certainement il fut en la maniere que le Chevalier proposa & Olivier mon fils n'étoit pas encore né Josselin dit le Roi. Ici a grande mauvaisseté & s'il eût plût à Dieu que vous en fussiez puni en ce monde il ne vous eût pas tant laissé vivre & pour ce qui est de ma part, vous en serez puni si rigoureusement que chacun y prendra exemple. Adonc il dit à ceux qui étoient ordonnez que incontinent le pere & le fils fussent pendus & étranglez car ils l'ont bien merité. Adonc Raimondin dit au Roi cher sire je vous remercie humblement tant que je puis de vôtre justice & de droit que vous tenez en vôtre cour, mais je vous prie, Sire Roi qu'il vous plaise me donner la vie de Olivier : car veu sa bonne vaillance, & aussi consideré qu'il n'a couple de la trahison, ce seroit grand dommage car encore pourat-il assez de bien faire, & quand est du pere pource que je vois viel & foible de ma part, Sire Roi qu'il vous plaise

lui faire grace, je vous en requiers de bon cœur. Et pourtant que j'aime mon heritage & les profits & fruits qu'il a levés selon la mise de l'argent qu'il pourra avoir eu, & qu'il soit distribué pour fonder un Prioré, & tous les moines d'icelui selon la quantité de l'argent & pour chanter perpetuellement pour l'ame du neveu du Roi. Adonc le Roi dit à ses Barons; Messeigneurs, voici grande franchise de ce Chevalier qui prie que je rachepte ses ennemis de mors: mais par la foi que je dois à l'ame de mon pere; Josselin ni son fils ne me feront jamais trahison & ne me chasseront nul homme de mon pays. Lors il les fit tous deux pendre, & rendit à Raimondin sa terre, lui donna avec ce toute la terre de Josselin, dont Raimondin l'en remercia grandement, & lui fit hommage. Aprés commença la fête à être bien grande & noble cour à toute homme, & étoit joyeux de ce qu'il avoit recouvert un si vaillant homme en son pays: mais pour néant s'en réjoüissoit, car bien-tôt verra que Raimondin n'avoit gueres volonté de demeurer en bretagne, car lui tardoit de revoir Melusine.

Comme Raimondin donna sa terre à son cousin Henry, & la terre de Josselin à son frere Alain.

RAimondin fut très bien festoyé du Roi de Bretagne qui tint pour l'amour de lui honorable Cour & firent les Barons du pays grande joye de sa venuë, & par special Alain son oncle ses enfans & ceux de son lignage. Adonc vint Raimondin au Roi & lui dit: Sire, je vous suplie qu'il vous plaise d'accorder que je donne la Barronnie de Leon qui fut à Henri mon pere à qui Dieu face merci, à Henri mon cousin si aura la terre, & le nom de son droiturier Seigneur, & vous le nom de votre homme, car c'est de la lignée.

Sire, dit le Roi, puisqu'il vous plaît il nous plaît aussi. Adonc le Roi appella Henry & lui dit; Henry recevez ce don de la Barronnie de Leon que votre cousin vous donne, faites m'en hommage, ce qu'il fit remercia le Roi & Raimondin, aprés Raimondin appella Alain son cousin, & lui dit; Beau cousin, je vous donne la terre que le Roi m'a donnée qui fut à Josselin du pont de Leon; & en faites hommage au Roi ce qu'il fit & le Roi le reçût joyeusement: mais les Barons du pays commencerent fort à murmurer.

Ce Chevalier n'est pas venu en ce pays par convoitise & avarice: mais seulement il a mis sa vie en grand avanture pour conquerir son heritage, quand si-tôt s'en est

désfait il convient bien qu'il ait grandes richesses aillieurs.

ADonc vint l'ancien Chevalier à Raimondin, quand Raimondin le vit, il lui dit qu'il se délivrât de ce que sa Dame lui avoit commandé. Il lui répondit: Monseigneur pource je suis venu devers vous.

Adonc présenta au Roi de la par de sa Dame une très-riche coupe d'or où il y avoit de riches pierres précieuses, donna aprés à tous les Barons de riches & beaux joyaux, dont chacun s'émervelloit d'où elles venoient & disoient tous les Barons qu'il convenoit que Raimondin fût fort puissant & riche homme, alors se renforça la fête, & avoit Alain de Quemegnignant & ses deux fils si grande joye que nul ne sçavoit bonnement exposer: mais encore durant leur joye fut de l'autre part deüil, du lignage du Pont de Leon qui n'oublierent pas la mort de leur cousin, ainsi que vous oüirez ci-aprés.

Atant se taît l'histoire de cette fête, & commence à parler de Melusine, & comme elle se gouverna pendant que Raimondin fut en ce voyage.

TAndis que Raimondin fut en Bretagne, Melusine fit bâtir la Ville de Lusignen & fonder le mur sur une roche, fit édifier de fortes tours & drus marchicotée tant par dehors que par dedans de profondes tranchées, & bonnes brayes & autour le Château est une grosse tour de tuille Sarazinêmes, faites de ciment & étoient les murs de la tour bien de seize ou de vingt pieds d'épais, & la fit faire si haute que les guettes de dedans voyoient bien de tous côtez ceux qui venoient vers la Ville: & là elle établit des trompettes qui trompoient quand ils voyoient des gens, & sçachez que toutes les tranchées d'enlentour le bourg furent curés là où il étoit besoin, comme il est encore à présent. Et fit la Dame nommer cette Four trompées.

Or retourne à parler de l'histoire du Roi & de Raimondin, & de la fête que chacun lui faisoit.

Des joûtes qui furent faites à Nantes, & de la fête qu'on fit à Raimondin.

LA fête fut grande à Nantes, & le Roi honora fort Raimondin & fit onques joûter auſquelles Raimondin ſe porta vaillament & y furent toutes les plus gentilles Dames du pays qui priſoient fort la contenance de Raimondin & bien diſoient qu'il étoit digne de tenir grand pays & s'ébahiſſoient de la grande richeſſe qui étoit au tour de Raimondin : mais il fit la fête avec Raimondin le Châtelain de Orvale qui fut neveu de Joſſelin du pont de Leon faiſoit au contraire car il envoya ſoudainement à tous les parens de Joſſelin leur faiſant ſçavoir comme la choſe étoit allée, qu'il fuſſent à un certain jour qu'il leur manda à un recep qu'il avoit en la forêt de Guerende qui étoit à lui & quand ils oüirent les nouvelles ils furent dolent, & ſe mirent environ deux cens hommes & vinrent ſecretement au lieu où le Châtelain avoit mandé. Adonc le Châtelain partit de la Cour ſans prendre congé du Roi ni des Barons: mais il laiſſa à la Cour trois eſcuiers pour voir quel chemin Raimondin tiendroit, & qu'ils lui annonçaſſent audit recept, ils lui répondirent qu'auſſi feroient-ils & à tant ſe partit que le Châtelain, & chevaucha tant qu'il vint au recept où il trouva ceux de ſon lignage qu'il avoit mandé & compta toute la maniere de l'aventure, & comme Joſſelin & ſon fils avoient été pendus & qu'ils avoient en penſée de faire ou de ſe venger de Raimondin, que lui avoit fait pour cet ennuy & a eux fait ſi grand honte ou le laiſſer en ce parti. Adonc pour tout le lignage répondit un ſien étourdi Chevalier qui fut fils du couſin germain de Joſſelin. Châtelin ſçachés que ainſi ne demeura pas car nous tous d'un accord voulons mettre à mort celui qui nous a fait déshonneur. Lors dit le Châtelain : Je vous metterai tantôt en lieu où nous pourrons bien accomplir notre volonté de celui qui telle honte nous a faite, car quelque côté qu'il ſorte de pays de Bretagne il ne nous peut pas nul voir échaper car nous y avons mis de bons eſpions qui nous le viendront annoncer quand tems en ſera, tous bénis ſoyés vous & quoiqu'il en doive avenir cette entrepriſe ſera achevée & occiront le faux Chevalier qui le dommage & cette honte nous a fait.

L'Hiſtoire nous dit que la fête dura bien quinze jours, & le Roi des Bretons & toute ſa baronie firent tant d'honneur à Raimondin que je ne le pourrois raconter : puis il prit congé du Roi & de ſes nobles Barons & remercia humblement le Roi de la bonne juſtice qu'il lui avoit faite en ſa Cour ; le Roi & pluſieurs des Bretons furent dolens de ſa départie. Et ainſi Raimondin ſe partit du Roi & avec lui Alain ſon oncle & ſes deux enfans qui étoient Chevalier, & tous ceux de ſon lignage qui allerent chevauchant vers Leon : mais l'ancien Chevalier étoit parti devant & alloit tendre tentes & pavillons & toute autre choſe ordonner comme beſoin étoit. Et adonc Raimondin ſon oncle & ſes deux enfans, & les plus prochains de ſon lignage ſe logerent au château les autres au bourg, & fut la fête moult grande, & Raimondin donna des riches dons à tous les Barons qui y étoient : mais quand le peuple du païs ſçût que celui qui étoit fils de leur propre ſeigneur étoit venu ils en furent joyeux & lui firent de beaux preſens ſelon l'uſage du païs comme du vin de bétail de poiſſon de foing & d'avoine & autre choſe neceſſaire à lui & à ſes gens & étoient bien joyeux puiſqu'il ne plaiſoit à Raimondin de demeurer ni de tenir la terre de ſon pere & qu'ils étoient échéé en la lignée de leur ſeigneur, & grandement aiſes d'être ſortis de la lignée de Joſſelin. Adonc Raimondin les remercia grandement de leurs preſens, & les pria & commanda qu'ils fuſſent toûjours bons & loyaux ſujets à Henri ſon couſin à qui il l'avoit donné & ils lui dirent qu'auſſi feroient-ils.

Comme Raimondin retourna à Quemegnignan où il fut bien fêtoyé.

SI ſe partit Raimondin de ceux de ſon lignage de Leon, & s'en vint à Quemegnignan & renfonça la fête & puis après Raimondin alla prendre congé de tout ſon lignage mais ils mirent le plus grand remede qu'ils purent, afin qu'il demeurât encore huit jours outre ſa volonté mais nonobſtant il faiſoit à leur plaiſir le plus qu'il pouvoit. Cependant il vint un homme, d'armes & avoit entendu par aucun des valets du Chaſtelin qu'ils attendoient gens à qui ils ne vouloient gueres de bien, mais il ne lui avoit pas découvert qu'ils étoient.

QUand Henri l'entendit il envoya un eſcuier vers le lieu pour ſçavoir que c'étoit celui qui moult diligent fit tant qu'il en connût la plus grande partie & qu'elle quantité ils étoient, & incontinent retourna vers Henri & lui compta qu'il avoit trouvé cinq ou ſix cens combatans, & ces nouvelles oüies par Henri il deffendit au meſſager qu'il n'en parlât à perſonne, & incontinent appella ſon frere Alain & aucuns autres notables perſonnes de ſon lignage & leur compta cette affaire. Nous ne ſçavons que penſer dirent-ils, ni qu'ils tendent à faire ſinon qu'ils ſe vouluſſent venger de Raimondin notre couſin ſur la querelle paſſée & toutes fois il eſt bon de pourvoir de remede & mandons tous nos amis & nous tenons ſecrettement enſemble & verrons qu'elle fins ils feront afin que s'ils venoient vers nous ou ſur nous qu'ils ne nous trouvent à découvert & auſſi ſi Raimondin ſe depart qu'il ſoit ſurpris d'eux & s'ils ont intention de lui mal faire nous le ſecourerons de toute notre puiſſance

C'eſt la verité dirent les autres : Or nous délivrerons de notre mandement ſi bien & ſi ſurement qu'on ne ſçache que le moins que nous pourrons, ce qu'ils firent &

furent dedans le second jour jusques à quatre cens hommes d'armes, que de leurs alliez avec eux, & les firent loger en un bois où peu de gens le sçurent.

Or advint que Raimondin ne voulut plus demeurer en ce lieu, prit congé de Alain son oncle qui demeura à Quemegnignant dolent de sa partie, & ses deux enfans le conduisirent à grand foison de leur lignage, & comment qu'il fût, ils ne le voulurent onc laisser seul, & faisoient toûjours leurs gens aller arriere leur côté & chevaucherent tant qu'ils approcherent à une lieuë près de la forêt où le recept du châtelin étoit qui par ses épies sçeut la venuë de Raimondin & dit à ses parens; Or verra t'on qui oncques aimât Josselin & Olivier son fils, il leur devra bien montrer ici pour venger sa mort, car ici pouvons à ce coup tout mettre à mort le lignage d'icelui & lui avec qui nous a fait telle honte & aux nôtres; ils lui répondirent, nul d'eux n'échappera qu'ils ne soient tous morts mais comme le proverbe dit. Tel cuide venger sa honte qui la croit, car ainsi il fut du Châtelin de ses parens. Adonc le Chevalier ancien vint à Raimondin & lui dit; Sire, il vous est bien métier que chevauchiez par cette forêt tout armé, vous & vos gens par belle ordonnance, car lignage de Josselin que vous avez détruit ne vous aime pas, si pourroient à vous & à vôtre compagnie porter dommage s'ils vous trouvoient dégarnis, & le cœur me dit que nous les trouverons bien-tôt, & si déja étoient armez Alain, Henri & tout son lignage, avoient leurs gens devant en embûche, ou à demie lieuë du recept. Adonc Raimondin fit armer ses gens, mit le canon au vent, quand il vit ceux de son lignage qui étoient tous armez il ne sçût que penser, & aussi les autres ne sçavoient pas pourquoi Raimondin & ses gens étoient armez: mais ils lui dirent la verité, & comme ils avoient envoyé devant quatre cens hommes d'armes pour le garder de ses ennemis. Vôtre courtoisie dit Raimondin ne devoit pas être mise en oubli, & sera mis dore snavant si vous avez besoin de moi. En cet état chevaucherent tant qu'ils vinrent en la forrêt, & faisoit beau voir Raimondin chevauchant tenant le bâton au poing en mettant ses gens en belle ordonnance.

Comme Raimondin fut guetté des parties de Josselin dedans le bois où il eut fort à souffrir.

LE Châtelin étoit en son recept & attendoit l'épie qu'il avoit envoyé pour sçavoir l'heure que Raimondin entreroit en la forrêt, tant exploita l'épie qu'il vit Raimondin, lors retourna au recept & dit au Châtelain; Sire, le voici venir avec ses gens. Quand le Châtelain l'entendit, il s'écria disant; Qui aima onque Josselin du pont de Leon & son fils Olivier qui me suive.

Adonc monta à cheval & furent environ huit cens combattans tous armés qui le suivirent, se mirent à chevaucher par la forêt à l'encontre de Raimondin & se passerent devant l'embûchée que Henri & ses parens avoient envoyée, lesquels la laisserent passer sans eux découvrir, puis se mirent en chemin aprés eux & chevaucherent tant qu'ils rencontrerent Raimondin & sa troupe: mais quand ils le virent chevauchant tout armé en si bonne ordonnance ils en furent ébahis, & toutesfois n'y avoient en cette premier route que les valets & environ cent hommes

d'armes! lui écrierent à mort: mal accointâte celui qui nous a fait la honte & dommage à Josselin notre parent.

Quand les gens de Raimondin les entendirent, ils se mirent à part & firent sonner leurs trompette, que les autres les coururent sus, & leur firent dommage avant que Raimondin pût arriver lequel chevauchoit tant que le cheval pouvoit courir, si se frappa en ses ennemis lance baissée, le premier qu'il rencontra il le fit tomber mort par terre, puis tira son épée & frappa à tort & à travers à dextre & seneſtre, porta à ses ennemis grand dommage: mais quand le Châtelain le vit, il fut fort dolent, & le montra à trois de ses cousins germains Voyez vous le Chevalier qui a fait la honte de notre lignage; si nous étions délivrez de celui, le demeurant ne pourroit guerres durer contre nous & nos gens.

Adonc joignent à lui tous quatre leurs chevaux, les lances baissées dont les deux frapperent sur le comble de l'écu, les deux autres sur la couppe du bassinet, si roidement le firent tomber par terre lui & son cheval, puis passé en outre: mais quand il vit qu'il étoit ainsi abattu lui & son cheval il poignit son cheval des épérons le cheval qui fut fort & vîte se remit sur ses genoux, après se mit sur ses pieds si legerement que oncques il n'en perdit les étriers ni l'épée de la main. Et adonc se trouva vers le Châtelin, le frappa de l'épée, pensant qu'il fût si étourdi qu'il perdit les étriers; lui vola l'épée de la main, lors la presse des gens commença à venir si grande qu'il fut deffoulé des pieds des gens & des chevaux.

Adonc vint l'ancien Chevalier Henry & Alain par la mêlée qui fut fier & âpre, la fit Raimondin grands faits d'armes à ses ennemis mais le Châtelain fut hors de la presse & lui rendirent ses gens un fort cheval, il monta dessus, puis renforça la bataille. Quand ses gens le virent remonté ils prirent courage, & se combattirent âprement & y en eut beaucoup de morts de part & d'autre; mais sçachez que Raimondin & ses gens soûtenoient grands faits: car l'adversaire partie étoit bien forte, mais l'embûche de Henri vint par derriere, les assaillirent de tous côtez, tellement qu'ils ne sçavoient que faire ni ils ne se pouvoient desfendre ni s'enfuir.

Adonc fut pris le Châtelain & rendu à Raimondin lequel le donna à garder à l'ancien Chevalier & à quarante de ses hommes, furent les autres pris & morts en peu

heure, & se fait vinrent au recept & Raimondin dit; à ses parens Seigneurs, je vous dois bien aimer & regracier du secours que m'ayés fait en cette journée & je sçavois bien si ne'ût été l'aide de Dieu & de vous, que ce traître m'eut mis à mort par trahison. Or gardons qu'il est bon de faire : dit Henri faite à votre volonté.

Je vous dirai que nous ferons; dit Raimondin, faisons pendre tous ceux qui sont du lignage de Josselin environ ce recept & le Châtelin & les autres envoyeront au Roi des Bretons pour témoigner la trahison qu'il nous a faite si en prendra telle punition qu'il lui plaira. Sire, dirent-ils tous; vous dites bien.

Adonc furent pris tous les prisonniers & pendus aux fenêtres tous à l'entour du recept & tous ceux qui étoient du lignage de Josselin & le Châtelain les envoya liez par Alain accompagné de trois cens hommes d'armes à vanne vers le Roi qui là s'étoit retiré, & Alain lui presenta le Châtelain d'Orma le premier & les autres après puis il lui raconta toute l'aventure & lui dit comme Raimondin se recommandoit à sa bonne grace, & qu'il ne lui voulut déplaire s'il avoit pris vangeance de ses ennemis qui avoit voulut detruire & meurtrir en trahison, & qu'il lui envoyoit le Châtelain & les autres pour sçavoir la verité du fait, & qu'il en prit la punition à sa volonté. Comment; dit le Roi, Châtelain fûtes vous si hardi de faire telle ouvrage ni telle dérision pour la raisonnable justice qu'avons fait faire en notre Royaume, considerés la grande trahison que Josselin votre oncle a reconnut qu'il avoit fait vous fûtes fort outre cuidé. Et c'est bien à droit s'il vous est mal avenu : Ha! noble Roi dit le Châtelain; prenés de moi pitié, car la grande douleur que j'avois du deshonneur que Raimondin avoit fait notre lignée, m'a ainsi fait faire : C'est mauvaise compagnies de traîtres, dit le Roi il fait bon fermer l'étable avant que les chevaux soient perdus, & sçachez que je ne voudrois jamais occire Gentil-homme en trahison, car jamais ne mangerai que soyés pendus avec votre oncle car vous lui tiendrés compagnie, tous ceux qui sont avec vous.

Et adonc fit prendre tous ceux de la Cour & furent pendus, envoya le Châtelain à Nantes & là fut pendu auprès de Josselin son oncle & Olivier son cousin. Et ainsi le Roi des Bretons garda bien justice en son tems.

Comme Raimondin prit congé de ses parens & amis.

QUand Alain fut rétourné à Raimondin au recept & il eût conté aux autres ce que le Roi avoit fait. Adonc Raimondin appella Henri & Alain leur dit? Mes cousins, je vous enjoint que faciés fonder un prioré de la Trinité de huit moines, & de les tenter pour chanter à tout jamais pour l'ame de mon pere & du neveu du Roi, & aussi pour tous ceux qui sont trépassés pour cette folle entreprise. Ils dirent qu'aussi feroient-ils, & pria Raimondin qu'il le recommandasse au Roi de Bretagne, aux Barons & à Alain leur pere, adonc ils prirent congé de lui, & furent dolens de son departement & aussi de ce qu'il ne laissa aller plus avant & à tant retournerent vers Quemegnignant & Raimondin vint à Guerende où il fut bien festoyé.

Comme

Comme les deux fils de Alain retournerent vers lui, & lui conterent l'aventure qu'ils avoient trouvée.

HEnry & Alain prirent congé de leur lignage, & vinrent à leur pere & lui conterent toute l'aventure du Châtelin, & qu'il avoit été déconfit lui & ses gens; & comme ils avoient pris congé de leur cousin Raimondin, & qu'il leur avoit enjoint de fonder un Prioré pour prier Dieu pour l'ame du neveu du Roy & de son pere, & pour tous ceux qui sont morts, le pays est bien délivré du lignage, dit le bon prud'homme, Dieu en ait les ames, combien qu'il ne nous aimassent oncques. Or mes enfans, je vous dirai que vous direz; allez devers le Roy, & lui requierez qu'il vous donne la place pour édifier un Prioré, lui dites la maniere comme votre cousin le vous enjoint, & je croit qu'il vous en dira bonne réponse. Et ils y accorderent puis se partirent de leur pere & tant chevaucherent à Vannes, & trouverent que le Roy étoit parti, & étoit parti pour aller à Suissinom pour s'ébatre & deduire à la chasse. Adonc ils monterent à cheval, vinrent au Château, trouverent que le Roy étoit allé au port chasser, & les deux freres allerent, après trouverent le Roy sous un grand arbre sur étang, où il attendoit le cerf que les chiens chassoient. Si se tirerent à part pour ce qu'ils ne vouloient pas detourner le Roy d'avoir son déduit apperçût bien, leur en sçût bon gré, & ne demeura guéres que le cerf qui se jetta en l'étang, la fut pris par force de chiens, & tiré hors de l'eau, & fut faite la curée, & donné le droit aux chiens, lors Alain & Henry vinrent vers le Roy le salüerent honorablement, & firent le message que Raimondin leur avoit enchargé.

Adonc le Roy leur dit, bien soyez venus, les enquit de l'état de Raimondin; ils lui dirent ce qu'ils en avoient vû, puis lui conterent comme il leur avoient enjoint de fonder un Prioré de huit Moines, & de les renter pour chanter pour l'ame du neveu du Roy, & pour tous les autres qui avoient reçû mort pour cette guerre là, & aussi qu'ils le priassent de par lui qu'il leur voulut donner place pour fonder ledit Prioré. La requête est raisonnable, dit le Roy, & maintenant je vous meneray au lieu où je veux qu'il soit fondé.

Adonc ils saillierent de la garenne, & vinrent selon le mur au bout du clos, puis le Roy dit, Seigneurs faites ici fonder un Prioré, prenez tant de place que vous voudrez, & vous abandonne la Forêt pour y prendre le bois à charpenter, quand les Moines y seront établis, je leur donne pour en user, & à tous les habitans, leur abandonne la pêche en la mer, qui est un quart de lieuë près d'ici, & prendre en la forêt oyseaux & sauvagines pour leur vivre en leur hôtel, & si leur donne les terres & arbres qui sont à demi lieuë à l'entour, de tout ce leur en passa bonne lettre. Adonc les deux freres remercierent humblement le Roy, & firent venir des massons, & charpentiers en peu de tems firent le Prioré, & y mirent des moines blancs jusqu'à huit Religieux qui portent en leurs habits une croix azurée, & les renterent bien pour eux vivre aisément, & encore y est-il.

Comme Raimondin sortit de Gueronde, & arriva à l'abbaye de Mailleures.

RAimondin demeura tant en la terre de Gueronde, qu'il mit d'accord aucuns barons qui étoient en dissention, fit qu'ils furent amis, & le pays en paix; puis prit congé des Barons qui furent dolens de sa partie, puis vint en la terre de Poitou, où il trouva quantité de forêts non habitées en aucuns lieux, avoit grande foison de sauvagines, comme Cerf, Biches, Porcs, Dains autres bêtes sauvages, en aucuns lieux plusieurs plaines & moult belle prairie. C'est grand dommage, dit Raimondin, qu'en ce pays n'y habite du peuple, car fort grande est la contrée, en plusieurs lieux avoit de moult belles places non habitées, lesquelles à son avis eussent été fort profitables, si elles fussent entretenues, tant chevaucha Raimondin qu'il vint en une Abbaye appellée Mailleures, & avoit à compter l'Abbé cent Moines sans les couverts, & là se loge Raimondin pour la plaisance qu'il y prit par trois jours, y donna de beaux dons, puis se partit, & tant chevaucha, qu'il approcha de Lusignan. Premierement apperçut la Tour trompée & le Bourg, lors il ne cuidoit pas être, où il étoit, car il méconnoissoit le lieu pour la Tour & pour le Bourg qui y avoient été faits depuis qu'il en étoit parti, moult s'émerveilla quand il oüit les Trompettes de l'entour trompetter.

Comme Raimondin trouva Lugnan fermé de hauts murs, quand il fut retourné.

ET quand Raimondin vint audessus de Lusignan, il apperçût le Bourg qui étoit clos de murs de grosses Tours dures, les fossez tout bien profonds taillez de bonnes pierres de taille, vit la Tour qui étoit grosse entre le Fort & le Bourg qui le surmonte de la hauteur de plus d'une lance, oüit les Trompettes de plus en plus quand ils appercevoient les gens qui venoient avec lui; Comment, dit Raimondin à l'acien Chevalier? Il me sembloit orés que j'avois failli de venir à Lusignan, & encore me le semble-t'il. Adonc l'acien Chevalier commença à rire, Raimondin lui dit: Comment noble Chevalier, vous mocquez vous de moi, je vous dis que si ce ne fut la Tour & le Bourg que je cuiderois bien être à Lusignan. Sire, dit l'ancien Chevalier, ô vous y pourrez trouver en grande joye si Dieu plaît. Or vous dirai-je des gueux, des valets, des sommiers qui étoient allez devant, & avoient annoncé la venuë de Raimondin à Melusine, combien qu'elle le sçût bien n'en fit point de semblant; mais fit assembler tout le peuple, les fit aller au devant de Raimondin, & elle même y alla bien équippée avec plusieurs Dames & Damoiselles, Chevaliers & Ecuyers honorablement atournez. Adonc Raimondin regarda devant soi, vit des gens du profond de la vallée venans, saillans deux à deux, si s'émerveilla grandement. Et quand ils approcherent, ils crierent tous d'une même voix. Très-bien venus soyez Monseigneur, adonc connut Raimondin plusieurs de ceux qui étoient venus au devant de lui, leur demanda, Seigneur, d'où venez-vous. Monseigneur, dirent-ils nous venons de Lusignan.

Lors dit Raimondin, n'y a-t'il gueres d'ici. Et ceux qui bien apperçûrent qu'il méconnoissoit le lieu, lui dirent, Monseigneur, vous connoissez le lieu, pour ce que Madame a ici fait faire ce Bourg & celle Tour depuis que vous en partites. Et la voici

qui vient à l'encontre de vous.

Adonc il fut fort ébahy ne dit pas ce qu'il pensoit: mais en pensant il lui souvint qu'il avoit fait faire le fort de Lusignan & le Château en si peu de tems, & ne donna plus de merveilles, alors plus de merveilles. Alors vint Melusine qui doucement lui dit, Bien soyez venu, le reçût honnorablement en disant: Monseigneur, je suis bien joyeuse de ce que vous avez si bien travaillé en votre voyage: car on m'a ja tout conté. Et Raimondin lui répondit, Madame c'est Dieu mercy à vous. Et en parlant de cette chose, ils arriverent à Lusignan, & descendirent, fut la fête moult grand & dura huit jours & y étoit le Comte de Forêt, qui dit à Raimondin. Vous soyez le bien venu, après la fête se partirent de Lusignan vinrent à Poitiers vers le Comte Bertrand qui les reçût benignement, puis demanda à Raimondin où il avoit longuement été lequel lui raconta toute son aventure, dont le Comte fut joyeux. Après ces deux freres prirent congé de lui, l'un s'en alla au pays de forêt & Raimondin à Lusignan où Melusine les reçût joyeusement, laquelle étoit pour lors enceinte, & porta son terme, accoucha à son tems du second enfant, qui fut un fils, eut nom Odon. Et avoit une oreille plus grande que l'autre: mais de tous autres membres il étoit fort beau & bien formé. Et depuis épousa la fille du Comte de la marche, & en fut Comte.

QUand la Dame eut veu son terme, & qu'elle fut relevée, la fête fut fort grande & y eut moult de nobles gens se partit de la fête honorablement. Et cette année la Dame fit faire le Château & bourg de Melle & Voüant aussi le bourg & la Tour de saint Maixant, & commença l'Abbaye faisoit moult de bien aux pauvres. Et au second an après elle eut fils qui eut nom Guion & fut bel enfant: mais il eut un œil plus haut que l'autre. Et Melusine avoit roûjours si bonnes nourrices, étoit si soigneusement de ses enfans, qu'il croissoient & amandoient si fort que chacun qui les voyoit s'en donnoient grande merveille.

En ce tems Melusine fit fonder nobles lieux par le pays qu'ils avoient és mêtres de la Comté de Poitou, la Duchesse de Guionne, elle fit faire le Château & le bourg de Parthenay si fort & si beau que c'est sans comparaison puis fonda les Tours de la rochelle, & le Château, commença la Ville une partie, & y avoit une Tour que Julius Cesar fit faire l'appelloit on la Tour aux Anglois pour ce qu'il portoit l'aigle en sa banniere comme Empereur, la quelle Tour elle fit environner de grosses Tours & fortes murailles, la fit nommer le Château Aigon, puis édifia pons en Poitou & Xaintes qui pour lors étoit nommé Linge, puis Caimond, Tamondois, & moult d'autres Villes & forteresses. Tant acquit Raimondin en Bretagne en Guienne & en Gascongne, qu'il n'y avoit nul Prince qui ne marchât à lui & qui ne doutât à le courroucer.

Aprés Melusine porta le quatriéme enfant, & s'en délivra à terme, eût nom Antoine; nul plus bel enfant ne fut veu, mais au naître il apporta en sa jouë une griffe de lion dont furent ébays ceux qui le virent. Le septiéme an après Melusine porta le cinquiéme enfant & s'en délivra à terme, eût nom Regnault nul un plus bel enfant pouvoit-on voir: mais au naître il n'apporta qu'un œil sur terre; mais il envoioit si chair, qu'apperçevoit venir sur met un nerf ou par terre autre chose de trois veuës

qui montent bien vingt une lieuë. Il fut doux comme vous verrez cy après. Le huitiéme an après Melusine enfanta le sixiéme enfant qui fut un fils, & eut nom Geofroy, & au naître raporta sur terre une grand dent, qu'il lui saillit hors de la bouche plus d'un poulce & pource il fut nommé Geoffroy à la grand dent. Quand il fut en âge chacun le doutoit qui en oyoit parler, & fit en son tems moult de merveilles. Le neuviéme an après Melusine enfanta le sepriéme enfant qui fut un fils & eut nom Froimond lequel fut assez beau; mais il eut au naître sur le nez une petite tache veluë comme la peau d'une taupe ou d'un taon & fut devôt, le commun accord de son pere & de sa mere, fut fait Moine de Maillere donc vous aurez cy après. Adonc Melusine demeura environ deux ans sans porter nul enfant, mais la troisiéme année porta un fils qui fut le huitiéme & fut grand à merveilles; il apporta au naître trois yeux dessus terre l'un desquels il eut au front, & fut si cruel & mauvais qu'il occit avant qu'il eût quatre ans deux nourrices. Et de cestui met l'histoire, & comme il mourut & fut en terre au monstier neuf à Poriers.

MElusine nourrit tant ses enfans que Uriam qui fut premier né eut dix huit ans & fut grand & fort à merveilles & faisoit moult de force & de jeunesse & chacun se plaignoit de ce qu'il avoit le visage si étrange, car il l'avoit court & large & l'un des yeux rouges & l'autre pers & les oreilles grandes comme les manilles d'un van. Et Og don son frere avoit 17. ans; Gueon étoient si vîtes & si expers que tous ceux qui le voyent s'en donnoient grandes merveilles, & toûjours s'entretenoient Uriam & Guion tous les nobles pays & les aimoient, & aussi les enfans l'un l'autre; faisoient souvent faits d'armes & tournois.

Or advint qu'en ce tems deux Chevaliers poitevins vinrent en Gerusalem, & conterent les nouvelles par le pays, que le Soudan de Dames avoient assiége le Roi de Chypre en la Cité de Famagosse, qu'il tenoit en grande angoisse, & n'avoit le dit Roi nul héritier que une fille laquelle étoit fort belle, & tant furent portées ces nouvelles au pays que Uriam le sçût.

Adonc dit à son frere Guion frere ce seroit belle aumône de sécourir le Roi encontre le Sarrazins, nous sommes déja huit enfans mâlles la terre de nôtre pere ne demeura pas sans héritiers posé que de nous ne fut rien, dont pour cette cause tous le dictent: car me voici prêt à faire ce qu'il vous plaira. Vous dites bien dit Uriam nous devons penet pour acquerir honneur. Vous dites vrai dit Guion mais pourquoi mandons les deux Chevaliers qui sont venus du saint voyage d'outremer enquerans plus avant la verité de cette affaire. Adonc manderent les deux enfans les enquirent de la maniere de leur voyage des usage & maniers du pays où il avoient été & il leur en dirent la verité nous avons entendu dit Uriam que vous avez passé par une isle où il y a un Roi Chrétien qui est fort opressé du Soudan des Sarrazins si nous émerveillons que vous ne demeurâtes en la guerre avec le Roi Chrétien pour lui aider & reconforter, vous qui êtes renommez si vaillans à ce qu'il nous semble que tous bons Chrétiens sont tenus d'aider l'un à l'autre contre les Sarrazins, & aussi le nous semble grand aumône de les conforter en leurs necessitez.

Alors répondirent les deux Chevaliers aux deux Seigneurs Sçachez que si nous eussions veu la joye comme nous eussions peu entrer en la Ville sans être morts ou pris nous eussions volontiers demeurez & eussions attendu l'aventure avec le Roi de Chipre telle que Dieu nous l'eût voulut donner, & sçachez que deux Chevaliers ne pourroient porter le faix contre soixante ou quatre vingt mille Sarazins & ce fut la cause qui nous détourna d'y aller: car celui est plein de grande folie qui souffle le vent pour le faire retirer. Votre excuse est bonne & juste dit Uriam mais si gens qui auroient pouvoir de mener vingt cinq mille hommes d'armes y pourroient-ils rien faire & venir assez à tems pour secourir cestui Roi, adonc répondit l'un deux oüi sire, considerez que la Cité est forte & le Roi vaillant de sa personne, & a assez competamment de vivres & de vituailles, & de gens d'armes pour garder la ville encores y a t'il plusieurs forteresses ou ceux de Rhodes se viennent rafraîchir, dont le Roi de Chipre & ceux de la Cité ont grand reconfort, & sçachez qu'ils y viendront bien & je voudrois que mon compagnon voulut aller en cette compagnie que vous dites & nous y deussions aller entreprendre le voyage avec eux. Mon frere & moi nous vous reçevrons dit Uriam, & vous y menerons D.eu aidant dedans un peu de tems. Et quand ils l'entendirent en furent joyeux & dirent que s'ils y vont, cela leur provient de vaillance & noblesse.

Comme Uriam & Guyon prirent congé de leur Pere & Mere, & de l'ayde qu'ils leur firent

URiam & Guyon vinrent à leur mere & lui commencerent à dire. Madame & très honorée mere, s'il vous plaît il seroit tems que nous allassions voyager, pour connoître les contrés & les pays étranges, afin d'acquerir honneur & bonne Renommée, comme ont fait les anciens Chevaliers & être introduis à sçavoir parler toutes sortes de langues, afin de communiquer avec toute sorte de gens qui ne sont cõmuns par deça Et si la fortune ou bonne aventure nous vouloit être amie nous aurions bonne volonté de conquerir terre & seigneurie car nous regardons que nous sommes ja huit freres, Dieu nous croisse, & sommes faillez si Dieu plaît, d'en avoir autant ou plus, & c'est à dire que le vôtre sut parti en tant de Seigneurie pour notre gouvernement pour moi & mon frere nous n'y consentillons jamais, car nous sommes bien aise qu'il n'en ait qu'un qui tienne tout le haut éclat que Monseigneur mon pere & vous tenez car des maintenant mon frere Guion & moi quittons notre part de tout ce qui nous pourroit échoir de par nous excepté votre bonne grace, avec l'aide que nous ferez presentement s'il vous plaît pour notre voyage accomplir. Enfans dit Melusine vôtre requête vient de grande vaillance de cœur, & pourtant elle ne doit être refusée & sur cette maniere je parlerai à votre pere car sans conseil je ne dois pas accorder votre requête, adonc ses deux enfans & Raimondin lui dit. Dame s'il vous semble que ce soit chose bonne à faire faite à votre volonté. Sire, dit Melusine vous dites bien, sçachez qu'ils ne feront chose en ce voyage qui ne leur tourne à grand honneur & profit au plaisir de Dieu: adonc elle revint à ses enfans pensez d'orenavant de bien faire car votre pere vous accorde votre Requête, & moi aussi, ne vous souciez de rien, car en brief tems je vous aurai donné de votre fait à l'aide de Dieu, tellement que me sçaurez bongrez; mais dites moi qu'elle part vê tes voulez aller, afin de vous pourvoir de

ce qu'il faut. Adonc répondit Uriam, Madame, nous avons eu nouvelle que le Roi de Chipre est assiegé du Soudain en la Cité de Famagosse & là s'il plaît à Dieu nous avons mention d'aller pour le secourir contre les Sarrazins. Or donc, dit Melusine, icy faut pourvoir, tant du fait de la mer comme de la terre, & l'aide de Dieu j'en ordonnerai tellement qu'il vous souviendra de moi & ce ferai-je en bref, Lors les deux enfans s'agenouillerent devant elle en remerciant honnorablement, la Dame les redressa sus & les baisa en pleurant car avoit grand douleur au cœur, quelque chose qu'elle fit de leur departement, car elle les aimoit d'amour de mere non pas de nourrisse.

MElusine fut moult curieuse d'apprêter l'affaire de ses enfans, fit arriver à la Rochelle grandes & riches Navires tant Galleres que rapins & grosses Nels, la moindre d'iceux étoit couverte, fût le Navire si grand comme pour mettre quatre mille hommes d'armes.

Cependant les enfans manderent les deux Chevaliers qui les avoient accointé au voyage, leurs dirent qu'ils s'appareillassent pour partir en brief; comme ils avoient promis; les Chevaliers leurs repondirent; Seigneur, nous sommes tous prêts, si avons accointé plusieurs gentils-hommes qui sont apareillés pour venir en votre compagnie, tous désirons de vous servir & de vous faire plaisir. Grand mercy dit Uriam, nous les menerons si plaît à Dieu & vous aussi.

Or donc à brief parler, tant fit Melusine que tout fut prêt & eut quatre Barons tant en Poitou, que Guyenne à qui elle donna ses deux enfans en gouvernement & grand foison de Chevaliers d'escuyers & de gent-ils-hommes jusqu'au nombre de deux mille cinq cens hommes, & cinq cens arbalêtiers.

Adonc les vivres, l'artilleries, les harnois & les chevaux furent chargés és vaisseaux aprés monterent les gens és Navires, là eussiés veu canons, bannieres & étendards au vent, sonner trompettes aussi autres instrumens, les chevaux hannir bondoyer que c'étoit grand beauté à les voir, puis prirent les deux enfans congé de leurs freres & des gens du païs qui pleuroient de leur départie. Quand ils furent là venus

Melusine les tira à part en disant. Mes enfans entendez que je vous veux dire & comander. Voici deux anneaux que je vous donne, dont les pierres sont d'une même vertu & sçachez que tout penserez à loyauté, sans penser à mal ni tricherie, & vous les ayez sur vous, ja ne serez déconfis en nul faits d'armes, mais qu'ayez bonne & juste querelle ni par enchantement d'art magique, ni poisons de quelque maniere ne vous pouront nuir ni grever que si-tôt que vous les regarderez, ils n'ayent perdu vertu & force. Et lors en donna à chacun un, & ils la remercierent moult les genoux à terre après Melusine reprit la parole, & dit mes enfans je vous en charge qu'en tous les lieux où vous serez, que tous les jours vous oyez le service divin avant que fassiez autre chose, aussi en toutes vos affaires que réclamiez devotement aide de notre Créateur, & le servez craignez & aimez comme votre Dieu & votre Créateur honorez toujours à votre pouvoir notre mere sainte Eglise & la soutenez, soyez ses vrais champions contre tous malveillans aidez & conseillez les femmes veuves & nourrissez ou faites nourir les orphelins, honorez toutes Dames, reconfortez toutes pauvres pucelles qu'on voudra deshériter déraisonnablement aimez les gentils hommes & leur tenez compagnie. Soyez humbles, doux, courtois humains & humilians aux grands & aux petits & si vous oyez un homme d'armes qui soit pauvre, ou en petit état de vêture en mesure donnez-lui du vôtre selon votre aisement, & selon qu'il sera de valuë. Soyez larges aux bons, & quand vous donnerez quelque chose ne le faites pas longuement attendre: mais regardez quand combien, & pourquoi si la personne le vaut, où s'il est maître de sa maîtrise, ou si vous donnez par plaisance garde bien que folle largesse ne vous surprene, afin qu'après on ne se mocque de vous: car ceux qui auroient de servi que vous leur fissiez aucun bien se tiendroient pour mal content, & les étrangers se mocquerent de vous endérriere & gardez de ne promettre chose que ne puissiez tenir, & si vous prometez aucune chose ne faites pas trop attendre après la promesse, & par trop longuemeet attendre étraint en la vertu du don. Gardez vous bien de convoiter la femme de celui de qui voulez être aimés. Ne croyez pas conseil de garçon, & ne l'attruyez près de vous si vous n'avez bien essayé mœurs & conditions & aussi ne croyez point le conseil des avaricieux ni tel homme ne mettez en Office, car il pourroit faire peu de profit en son vivant, gardez bien que n'accroyez chose que ne puissiez bonnement payer, & si nécessité vous contraint d'accroître incontinent que vous avez l'aisément, faites en restitution, & ainsi pourrez être sans danger, & vivre honnorablement & Dieu vous donne aventure, vous conquerez pays, gouvernez bien vos gens selon la nature & édition qu'ils ont & ils se sont rebellés, surmontez les sans rien laisser passer des droits de votre Seigneur, & que soyez toujours sur vos gardes tant que la puissauce soit votre, car si vous laissé submerger, il vous faudra gouverner à leur volonté: mais toutes fois gardez bien, quoiqu'ils soient doux & débonaires, que n'établissiez point nouvelles coutumes qui soient déraisonnables & prenez sur eux votre droit seulement sans le tailler outre raison: car si le peuple est pauvre, le Seigneur sera maudit & si besoin lui survenoit de guerre ou d'autres nécessitez il ne sçauroit de quoi s'aider, dont il pouroit choir en grand danger & servitude, & n'en seroit à plaint des étrangers ni des privez, car une toison d'une année est plus profitable que celle qui a été tonduë deux ou trois fois encore je vous

défens que ne croyez ni ayez fiance, aucun flateur, ni autre homme qui d'autrui mé-
dit en derriere, ni croyez aucun conseil de nul homme exilé fugitif de son pays, où
il peut toucher au désir de nuire à ceux qui l'ont exilé, il y en a une bonne raison,
vous avez aussi bonne cause de lui aider, car ce ne vous pourroit empêcher de venir au
dégré d'honneur. Et aussi sur toutes choses je vous défens de s'orgueiller, & vous com-
mande à tenir justice aussi bien au petit qu'au grand, & ne desirez de vous venger
de tous vos forfaits; mais prenez amande honorable qui la vous offrira de chose
de quoi on doit prendre amende & dommage, ne deprisez vos ennemis tant soient
petits; mais soyez en votre garde à toute heure, gardez bien que tant que vous aurez été conquêrant qu'entre vos compagnons ne vous montrez comme sire, mais
aux petits comme aux grands devez parler & tenir à chacun compagnie selon la
qualité, puis à l'un & à l'autre, car tout ce fait les cœurs des creatures amiable-
ment attraire l'amour de ceux à qui ils sont humains, doux, courtois, humbles en
Seigneuries, ayez cœur de fierté de lion envers vos ennemis, & devez montrer en-
tr'eux votre Seigneurie si Dieu vous donne des biens, départez-en vos compagnons
selon ce que chacun est digne; quand à la guerre, ferez, croirez le conseil des vaillans
hommes, qui ont hanté le métier & usage d'armes honorablement.

Et aussi je vous défens que vous ne fassiez grand traité à vos ennemis, car en long trai-
té gist aucune grande déception & grande perte & puissance de la partie: car toûjours
les sages reculent pour mieux faillir. Et le sage quand il voit qu'il n'a pas la puissance
de resister à la force de ces ennemis, il pourchasse de tout tems un traité pour dissimu-
ler tant qu'il se voye en puissance, & qu'il puisse nuire à ses ennemis.

Et adonc en peu d'heure ils se trouveront en voye, pourquoi les traité sont nuis,
pour ant vous châtiez que ne pourrez vorre ennemi, ou le pouvez mettre en subjec-
tion par honneur, lors si ne lui faites point courtoisie, il vous sera trouvé à grand
honneur, vous lui faites moins par traité, & pour ce qu'il se trouve que d'un côté &
d'autre sans déception se pourroient les uns dire ou penser que vous eussiez aucun
douce combien que je ne dis pas qu'on doive refuser un bien traité, qui se peut
avoir, mais qu'il soit brief, ou si long que ce soit à toujours, & sans plus en faire son
mémoire aux vivans, profit & honneur de celui qui pense avoir le plus bon droit &
qu'il y a selon la commune renommée. Et ainsi Melusine enseigna ses enfans, lesquels
l'en remercierent humblement, puis elle leur dit; Mes enfans, je vous ay envoyé
en votre Navire assez or & argent pour tenir votre état, aussi pour bien payer vos
gens jusques à quatre ans, n'ayez doute que vous n'ayez assez de pain & de biscuit,
eau douce, vinaigre, chair sallée, poissons & bons vins jusques à long-tems, & allez
en la garde de Dieu qui vous veüille garder, conduire & ramener à joye, je vous dis
que pensez de bien faire & tenir à votre pouvoir ce que je vous ai enjoint.

Comme Uriam & Guion prirent congé de leur Pere & Mere, & entrerent dedans le Navire.

Adonc c

ADonc ils prirent congé de leur pere & mere, & entrerent en leurs vaisseaux, puis les ancres furent tirées & les voiles levées, les patrons firent leurs recommandations à Dieu selon leur coûtume, que Dieu par sa grace leur laissât accomplir leur voyage, puis vinrent en la mer, le vent se mit és voiles, & s'en allerent si roidement qu'en peu d'heures on en perdit la vûë. Adonc Raimondin & Melusine s'en partirent de leurs gens & vinrent au Château Ayglon. Et quand les deux enfans furent partis, ils furent long-tems sur la mer, passer par maintes Isles pour eux rafraîchir, & tant nagerent qu'ils virent par mer plusieurs vaisseaux qui chassoient deux galeres. Adonc dit le patron au deux freres. Il est bon d'envoyer une galere pour sçavoir quelles gens ils sont, cela me plaît dit Uriam, ainsi le firent. Adonc la galere vint à l'encontre des autres deux en écriant, qui êtes-vous-là, ils répondirent nous sommes deux Galeres de Rhodes qui avons été trouvées des Sarrazins qui nous chassent. Et voyons bien que vous êtes Chrétiens, oüi dirent-ils, adonc dit l'un des Rhodes, là sont les gens du Soudan de Dames qui vont au siége de Famagosse & qui les pourroit tuer feroit un grand secours au Roy de Chyptes, grand dommage au Soudan, puis ceux de sa galere l'annoncerent aux freres. Lors monterent sur les Châteaux des mas bien garnis de tous instrumens. Et quand les Sarrazins virent qu'ils ne pouvoient fuir, ils prirent un vaisseau qu'ils avoient pris sur ceux de Rhodes, & avoient jetté ceux dedans la mer, & l'emplirent de busche d'huile, de graisse & de souffre. Et quand ils virent venir nos gens ils mirent le feu dedans, & l'envoyerent vers nos gens; mais ils s'en donnerent garde, car assaillirent par l'autre côté & entrerent entr'eux. Et là commença le trait des arbalestiers & des canons: mais nos gens vinrent sur eux par force d'ondes & la nef puis ardoit le mit entr'eux, & embrassa trois de leurs Nefs & furent péris ceux qui étoient dedans: finablement les Payens furent déconfis, gagnerent nos gens grand avoir, que les deux freres donnerent aux compagnons & à ceux des deux galeres de Rhodes, & se vinrent rafraîchir en l'Isle de Rhodes, & donnerent aux freres de la Religion les festes qu'ils avoient conquises.

Et le Maître leur enquit leur voyage, & ils lui dirent qu'il falloit qu'ils allassent secourir le Roy de Chypre, & il leur demanda qu'ils étoient & les deux freres lui dirent la verité. Lors le Maître en fut joyeux, & dit qu'il y voit avec eux secourir le Roy de Chypre, dont ils remercierent.

Adonc il fit assemblet six Galleres ou il y avoit de vaillans gens d'armes, & voguerent tant qu'ils approcherent de l'Isle de Colcos, & là apperçutent grande armée. Si dit le maître des Rhodes à Uriam. Sire il seroit bon qu'on envoyât à cette Isle un Rapin ou deux pour sçavoir s'il y a gens. il me plaît dit Uriam. Lors ils envoyerent le Rapin, & s'en va grand erre nageant tant qu'ils vinrent en l'Isle, & descendirent, y trouverent grand nombre des feux & des logis, adonc à l'experience qu'ils virent & il leur sembla qu'il y pouvoit avoir logé trente mille hommes d'armes, & y avoient sejournez quatre ou cinq jours. Adonc se retirerent aux vaisseaux & vinrent à l'encontre de nos gens & leur dirent ce qu'ils avoient trouvé, je croi que ce sont Sarrazins qui vont voir le Soudan au siége, & ceux que vous avez déconfis dont vous avez donné le reste de leur vaisseaux étoient de leur compagnie, & les attendoient en cette Isle. Lors s'en vont grand erre par la mer, & vinrent à une Abbaye sur la mer qui étoit sur la montagne fondée de saint Adrien, & on dit que là est la potence où Dymas le bon larron fut mis en la Croix. Sire dit le maître il seroit bon d'entrer en ce petit port tant que nous eussions envoyé à Limassons pour en sçavoir des nouvelles & pour sçavoir s'il nous voudroient reçevoir pour mettre notre Navire à sauveté dedans leurs clos. Maître dit Uriam, votre plaisir soit fait. Lors arriverent au port, & manderent à l'Abbaye qu'ils ne doutassent, car ils étoient leurs amis, & le Maître de Rhodes étoit avec ceux lesquels quand ils oüirent les nouvelles ils furent joyeux. Et firent grand joye à nos gens, & envoyerent à Limasson de leurs freres annoncer la venuë du secours qui venoit pour sécourir le Roi en son pays, quand le Capitaine du lieu qui étoit Chevalier oüit les nouvelles il fut joyeux, & fit armer une galiote le qui étoient en un Pavillon qu'ils avoient fait tendre sur la rive du port, on lui monta Uriam qui étoit sur une couche avec son frere & le Maître de Rodes. Quand le Chevalier l'apperçût il fut ébahi de sa grandeur & de sa fierté, néanmoins il le salüa honorablement, & Uriam les reçût doucement, sire dit le Chevalier vous soyez le bien venu en ce pays, grand merci dit Uriam, sire dit le Chevalier, on m'a fait entendre que vous êtes parti de votre pays en intention de venir aider au Roi de Chipre il est vrai, dit Uriam: adonc sire dit le Chevalier, c'est raison qu'on vous ouvre par tout ou vous voudrez aller parmi le Royaume de Chipre mais quand est celui qui est à rédouté Seigneur le Roi de Chipre, elle vous sera ouverte quand il vous plaira. Et aussi le port pour mettre vos vaisseaux à sauveté, sire dit Uriam vous dites bien, grand merci. Or il est tems de partir, car mon frere & moi avons désir d'approcher de ses Sarrazins non pas pour leur profit: mais pour leur dommage s'il plaît à Dieu que le puissions faire, sire dit le Chevalier il est bon que fassiez tirer dehors de vos chevaux tant qu'il vous plaira, & prenez de vos gens si il y vont par terre.

Vous dites bien dit Uriam & fit Armer quatre cent gent-ils-hommes des plus hauts Barons & Ecuyers monterent à cheval, & allerent à banniere desployé bordé d'argent & d'azur à l'ombre d'un lion de gueule en bel ordonnance. Et le Maître de Rhodes & les autres s'équiperent en la mer, & allerent vers le part, & Uriam chevaucha tant avec le Chevalier qui les regardoient, qu'ils vintent en la Ville & furent bien logez. Adonc virent le Navire arriver au port, & on fit tirer les chevaux hors de la nef. & tout ce qu'il leur plaît se logerent, au dehors de la Ville en tentes & pavillons, & ceux qui n'en avoient point, se logerent au mieux qu'ils pûrent, & faisoit beau voir l'ost, quand il fut logé, les plus hauts Barons se logerent en la Ville, & le Navire fut tiré, le firent mettre au clos, y communiquerent bons arbaletriers pour défendre & garder és clos si, les Sarrazins y venoient pour mal faire, adonc le Capitaine regarda bien l'ost, & le maintien de ses gens, les prisa moult, & dit qu'ils étoient gens de grosse entrepriſe, qu'un si petit nombre entreprenoit d'avoir la victoire contre le Soudan qui avoit plus de cent mille Sarrazins, & Uriam n'avoit pas à conter les gens du Maître de Rhodes plus de quatre mille combattans, si le tient à grande audace de cœur grande vaillance, quand il considera la grandeur & la façon d'Uriam la fierté de son visage, & aussi Guion son frere, il dit à ses gens ceux qui sont dignes de conquerir tout le monde, il dit en soi-même que Dieu les avoit envoyés pour secourir le Roy; & pour exaucer la foi Chrétienne, qu'il le demandera au Roi. Adonc le Chevalier fit faire une lettre, & y fit mettre en écrit la maniere d'Uriam & de son frere, de leurs gens de leur venuë, & comme il avoit nom, & de quel pays ils étoient, si appella un sien neveu, lui dit, il faut que portiez cette lettre à Famagosse, & la bailliez au Roi quoi qu'il advienne dont si Dieu plaît ne vous adviendra que bien, force est que le fassiez, sire dit il, vous mettez moi & les lettres en grand aventure: car si par aucun mêchef, comme il advient souvent, donc Dieu me vueille garder si j'étois pris des Sarrazins, il n'est rien de ma vie, vous le sçavez bien; mais que pour l'amour de vous & du Roi je leur donnerai confort & espérance d'être mis au plaisir de Dieu à délivrer du peril de mort où il est je me mettrai à laventure, & je prie à Dieu qu'il lui plaise me conduire à seureté; car ainsi doit-on servir son Seigneur, adonc il prit la lettre & monta sur un petit courcier de Barbarie, & se mit en chemin.

L'Histoire dit qu'Uriam appella le Maître de Rhodes & le Capitaine du lieu, il leur dit. Seigneurs le Soudan est-il guere jeune homme né de grande entrepriſe, ils répondirent que oüy, Comment dit Uriam, fut-il jamais en ce lieu pour faire guerre que cette fois, ils répondirent que non, & qui donc dit Uriam, la meu de passer la Mer maintenant, puis qu'il est homme d'entrepriſe je m'émerveille qu'il s'en est tant tenu à ce que vous lui êtes près voisins, & à grande puissance comme on m'a dit sire, dit le Capitaine, notre Roi à une belle fille de l'age de quinze à seize ans, laquelle le Soudan a voulu avoir par force, notre Roi ne lui a voulu accorder s'il ne se fait baptiser, & sçachez que toûjours avons eu tréves ensemble, & par cy-devant les nôtres de si long-tems qu'il n'est mémoire du contraire. Et quand le Soudan a veu que le Roi ne lui a voulu accorder sa fille, il lui a renvoyé les lettres avec une défiance, & étoit déja sur la Mer avec cinquante mille Sarrazins, & fit son harnois mettre à terre, & mit le siege devant Famagosse, où il trouva le Roy tout dépourveu de sa Baronnie, lequel ne sçavoit rien de sa venuë: mais depuis y sont entrez plusieurs gens malgré lui, & a eu belle escarmouche où il y a eu grand dommage d'un côté & d'autre.

Et puis les Sarrazins sont rafraîchis deux fois de gens nouveaux, tant qu'ils sont bien maintenant cent mille; mais à ce dernier voyage ils ont perdu grande partie de

leurs navires & de leurs gens qu'ils ont entendu en l'Isle de Cotes, car une grande gallere de la noire Montagne qui les poursuivoit, nous a dit qu'ils mitent en chasse deux Galleres de l'Hôpital & ne sçurent qu'ils sont devenus: car depuis ils attendirent bien six jours en l'Isle; mais quand ils vinrent au siége, lire dit le Maître de Rhodes, cecy pourroit bien être vrai: mais voyez si Monsieur Uriam & son frere qui en sçauroient bien répondre, car ils les ont tous tuez & déconfis; nous ont donné de leurs fûtes & leurs Navires. Loüé soit Dieu dit le Chevalier, or vous ay-je conté comme la guerre est venuë, & pourquoy le Soudan à passé la mer.

Amours, dit Uriam, ont bien tant & plus de puissance que telle entreprise faire, puisque le Soudan est entrepris par la force d'amours tant plus est à douter: car amours ont tant de puissance qu'ils font de corps hardis & defaite grande entreprise, ce qu'au devant il étoit à ce que le Soudan est hardy entretenant de tant, est-il plus à douter, toutes fois soit faite la volonté de Dieu, car nous partirons d'icy demain au matin après le service divin pour les aller visiter.

Adonc fit crier par la tromperte que chacun apportât son harnois, & partit au tiers son de la trompette en bonne ordonnance chacun sous la banniere & qu'ils suivissent la bataille de l'avant-garde, ce qu'ils firent.

Là eussiés veu grand marte is à recouvrer petites p'attes, gantelets harnois de jambes ferrot lances & chevaux tourner corps d'acier & jasserans, habiller & meure à point toutes choses necessaires, en cette nuit Uriam commanda à un vaillant Chevalier de son ost de faire guet & à cinq cens hommes d'armes & cinq cens arbalêtiers. Or je retourneray au neveu du Capitaine qui chevaucha vers Famagosse. Et tant exploita qu'il vint environ minuit au coing du bois sur une petite montagne & regarda en la vallée & vit l'ost des Sarrazins où il y avoit grande clarté des feux qu'ils faisoient par les logis & apperçût la Cité si environnée de Sarrazins qu'il ne sçût quelle part tirer pour y entrer, & là fut long-tems en cette pensée. Or advint que environ le point du jour quatre étrangers de plusieurs nations saillirent par une porterne de la Cité & vinrent tout mouvoir l'ost par maniere de bataille, & à celle heure le guet se partoit & étoit ja retourné au logis: & ceux entrerent en l'ost avec aucuns de ceux du guet qui oncques ne s'en donnerent garde cuidans qu'ils fussent de leur gens vinrent à la tente du Soudan.

Et adonc commencerent à fraper des lances & des épées sur tous les Sarrazins qu'ils rencontroient, & coupérent cordes de pavillons & tentes, & firent grande occision de payens selon la quantité des chrétiens qu'ils étoient. Adonc l'ost s'écria à l'arme & incontinent ils s'armerent & quand les Chrétiens virent ce ils s'en allerent vers la Cité, occisant & jettant par terre tout ce qu'ils rencontroient en leur chemin, & quand le Messager vit si grand effroi il picqua son cheval des éperons, vint passer au dehors des logis, & passa tout l'ost des Sarrazins, & incontinent il se trouva entre la Ville & ceux qui avoient émeu l'ost. Et adonc il connut bien que c'étoient de ceux de la Cité si leur écria: Seigneur pensez de bien faire, je vous apporte bonnes nouvelles, car la fleur de Cavallerie de la noble Chrétienté vous vient secourir, c'est à sçavoir ces deux Damoiseaux de Lusignan, qui ont déja déconfit une grande partie des gens du Soudan sur mer & amenerent avec eux quatre mille combatans. Et quand ils l'entendirent ils lui firent grande joye, & entrerent en la Ville sans

aucune perte, dont le Soudan fut dolent. Adonc commença l'escarmouche jusques devant des barrieres; mais les Chypriens firent reculer les Sarrazins, & y en eut plusieurs morts & navrez, si fut le Soudan sonner la retraite, quand il vit qu'il ne pouvoit faire autre chose dont le messager vint au Roy & lui présenta la lettre, lequel le Roy reçût benignement, & rompit la cire & vit le grand secours qui lui venoit ainsi que le Capitaine lui écrivoit.

Lors tendit les mains vers le Ciel en disant. Ha glorieux pere Jesus Christ, je te remercie de ce que tu ne m'as point oublié, qui suis ta pauvre créature & ton pauvre ervant qui ai long-tems vécu ici dedans en grand doute & misere de ma pauvre vie moi & les miens.

Adonc fit annoncer par toutes les Eglises qu'on sonnât les cloches, & qu'on fit procession à croix & bannieres & à torches ardentes en loüant Dieu le Créateur, & en le priant qu'il les voulut par sa grace preserver du danger des mécréans Sarrazins, si commença forte sonnerie & fut la joye moult grande, quand ces nouvelles furent répanduë parmi la Ville. Et quand les Sarrazins ouyrent la joye qu'on faisoit par la Cité, ils furent ébays pourquoi on faisoit si grande fête, ils ont oüi quelque nouvelle, que nous ne sçavons pas, dit le Soudan, où ils sonnent pour donner à connoître qu'ils ont des gens assez pour se defendre.

Comme Hermine fille du Roy de Chypre envoya querir le Messager pour sçavoir quel secours il venoit & quels gens.

QUand la Damoiselle oüit nouvelles du secours elle envoya querir celui qui les avoit apportées, lequel vint à elle en sa chambre, lui fit la reverence. Ami, dit Hermine, vous soyez le bien venu; or me dites de vos nouvelles, & il dit ce qui en étoit; ami, dit-elle, vous avez vû ces gens qui nous viennent secourir. Madamoiselle, dit le Messager ce sont les plus experts gens-d'armes, & les plus beaux hommes les mieux habillez que jamais vinrent en ce-pays, or nous dites, dit-elle, de quels pays il sont, & qui est leur chef. Madamoiselle, dit-il, ce sont Poitevins, il menent deux enfans Damoiseaux, se nomment Lusignan, & l'aîné à nom Uriam, l'autre Guion, & n'ont nulle barbe, ami dit la Damoiselle, sont-ils si beaux Damoiseaux que vous dites. l'aîné dit le messager, est fort grand & avenant à mesure: mais il a le visage court & large à travers, un œil rouge & l'autre pers les oreilles grandes à merveilles, & de membres & de corps, est un des beaux Chevaliers que je vis, or le plus aîné n'est pas si grand, mais il est fort beau de membres & de visage, excepté qu'il a un œil plus haut que

l'autre : mais pourtant il ne méſied pas , & dit chacun qui les voit qu'ils ſont dignes de conquêter tout le monde , ami dit Hermine , irez vous vers eux. Il répondit ; Madame auſſi tôt que je pourrai avoir tems & lieu propice pour ſortir de la cité. Ami , dit-elle ; vous ſaluërez de par moi les Damoiſeaux , & donnerez à l'aîné ce vermeil , lui direz qu'il le porte pour l'amour de moi , l'anneau d'or & ce diamant donnez au moindre ; & le ſaluez beaucoup de fois. Il répondit ; Madame , je le ferez volontiers. A tant il partit d'elle vint au Roy qui avoit fait ému , & le ſerirent en l'oſt , ſi qu'avant que l'oſt fut armé , ils firent grand dommage , puis allerent Sarrazins hors de leurs lentes à de arroy , les chaſſerent juſques aux barrieres , là y eut grande eſcarmouche & maint hommes morts tant d'un côté que d'autre , tout l'oſt arriva où l'eſcarmouche étoit. Adonc fut mis de hors le meſſager par une autre porte par devers l'oſt ou trait d'un arc , onc il ne fut apperçû ; adonc chevaucha en grand erre vers ſon oncle , car il lui tardoit d'être arrivé vers lui pour aller dire les nouvelles , pource qu'il vit qu'il pouvoit plus perdre que gagner.

Comme le Roy de Chypre manda par tout ſon pays qu'on reçût honnêtement Uriam & ſon frere.

ADonc Uriam fit ſonner la trompette au point du jour , & ſe lever , puis il fit trompeter & trouſſer les chevaux & les deux freres oüyrent la Meſſe , & auſſi les autres Princes & Barons ; après la meſſe ouie il fit crier que qui voudroit boire une fois qu'il bût , qu'on donnât de l'avaine aux chevaux , & qu'à l'autre coup de la trompette chacun ſe mit en ordre qui ſeroit de l'avant garde ; ce fait , ils délogerent , dependant ariva le neuveu du Capitaine , lequel donna la lettre du Roi à ſon Oncle & il la baiſa en la recevant après rompit la cire , puis vit comme le Roy lui mandoit qu'il mit la ville au commandement des deux freres. Et auſſi qu'il commandât à toutes bonnes Villes , Châteaux , Fortereſſes , portes & paſſages qu'ils les laiſſaſſent entrer , & qu'il obéiſſent à eux. Quand le Capitaine eut vû ceci , il montra la lettre à Uriam & à Guyon. Et quand il l'eurent luë tout hautement , ils appellerent le Capitaine & le maître de Rhodes auſſi les deux Chevalier qui leur avoient annoncé l'aventure du ſiége & leur lurent la lettre tout haut. Lors dit Uriam au Capitaine : Nous remercions le Roi de l'honneur qu'il nous a fait , mais quand à nous notre intention n'eſt

pas d'entrer en ſes Villes & Châteaux tant que nous pourrons aller aillieurs , mais penſons au plaiſir de dieu de faire faire bonne guerre au Soudan , & dites nous quel nombre pourra ſortir de vos garniſons car il eſt beſoin de le ſçavoir , s'ils ſont gens dont on puiſſe être ſure car nous avons bonne intention de combattre le Soudan , & mettre fin à cette guerre , & pour cette cauſe nous ſommes venus par de ça. Ce ſera fort à faire dit le Capitaine : car les Sarrazins ſont bien cent mille. Ne nous en chaille dit Uriam nous avons bon droit en tout cas , ils ſont venus tous courre ſus ſans cauſe. Et poſé que nous leur fuſſions allez cout ſus en leur pays nous le devons faire car ils ſont tant de gens nous peu car ils ſont ennemis de Dieu , & pourtant plus point un grain de poivre qu'un ſac de froment & la victoire ne git pas à la grand multitude de peuple : mais en bon gouvernement & bien vrai qu'Alexandre qui conquit tout le pays , ne voulut on avoir plus de dix mille hommes d'armes contre tout le monde par une journée. Quand le Capitaine l'ouit parler ſi vaillamment , il tint à grand bien diſoit qu'il conquerroit encore moult de pays & puis lui dit je vous trouverai quatre mille hommes combatans dix mille brigandiniers , qu'Albalêtiers qu'autres. C'eſt aſſez dit Uriam. Or faites que nous les ayons à demie journée prés de nos ennemis & il lui répondit qu'ils n'y auroit faute , donc le neuveu du Capitaine s'agenoüilla devant Uriam , & Guion en diſant. Nobles damoiſeaux la plus belle pucelle & la plus noble que je ſçache vous ſaluë moult fois & vous envoie de ces joyaux , ſi prit le vermeil d'or ou il avoit maintes pierres très riches & dit à Uriam , ſire tenez ce beau vermeil de par Hermine fille de notre Roi laquelle vous prie humblement que le portiez pour l'amour d'elle. Et Uriam le prit joyeuſement , & le fit attacher à ſa cotte d'armes & lui dit mon ami cent mille mercis à la noble damoiſelle , qui tant d'honneur m'a fait ſçachez que je le tiendrai moult cher pour l'amour d'elle , & grand merci au Meſſager. Après il preſenta à Guion l'anneau de par ſa damoiſelle & lui dit qu'il lui porta pour l'amour d'elle , & il lui dit que ſi feroit il , ſi le mit en ſon doigt & en remercia fort la damoiſelle & le Meſſager & donnerent les freres de riches dons , tantôt la trompette ſonna , & chacun ſe mit en chemin , & la voioit on belle compagnie le Capitaine envoia par tout les ports , & fit aſſembler tous les Dames , & en eut cinq cent plus qu'il n'avoit dit aux deux freres lors Uriam ſe logea ſur une petite rivier & le lendemain au matin ſe délogerent & cheminerent tant qu'ils vinrent un peu devant midi en une belle prairie ſur une riviere & y avoit beaucoup d'arbres auſſi il y avoit comme à demi quart de lieuë un grand Pont , où il convenoit paſſer de là n'y avoit que les ſept lieuës juſques à Famagoſte , déja Uriam fit loger ſes gens dit qu'il attendoient le Capitaine & les gens qu'il devoit amener.

La demeurerent la nuit & le lendemain juſqu'à l'heure de tierce , toutesfois aucuns Chevaliers & pluſieurs eſcuyers s'étoient allez enſemble ébattre vers le pont & virent qu'il avoit environ quinze hommes d'armes deſcendus avoient les lances en leur poings & les baſſinet miſe en guiſe qu'ils s'armoient en la contrée : d'autre part ils envoient fondre environ 400. hommes d'armes qui ſe mettoient fort en peine de paſſer outre pour crever ceux de ça. Adonc vint à eux un de nos Chevaliers & leur cria qui êtes vous , & l'un répondit , Chrétiens ſommes au Roi de Chipre & ceux de la ſont Sarrazins & les ſuivent ſix milles payens qui viennent au fourrage ceux nous ont occis cent de nos compagnons , ſeigneur dit le Chevalier ſi vous pouvez tenir

vous aurez tantôt secours. Nous en avons grand besoin, dit l'un d'eux, allez & nous attendrons tant que nous pourrons resister. Adonc le Chevalier frappa des éperons & vint à ses compagnons leur compta le fait. Et quand ils oüirent ce ils se hâterent de venir en l'ost, rencontrerent vingt arbalêtiers si leur dirent qu'ils allassent aider à garder le pont où il y avoit quinze hommes d'armes contre les parens.

Quand iceux les entendirent; ils allerent hativement vers le pont, & à la proche ils virent qu'ils y avoit sur le pont trois Chrétiens qui étoient abbatus de coups de lances. Avancez, dit l'un nous demeurons trop, voyez comme ces mâtins oppressent les Chrétiens, lors ils benditent leurs arbalêtes & mirent en couche, & laisserent tous aller en une fois, en tuërent vingt deux morts sur le pont à cette fois.

Quand les Sarrazins virent ce ils furent ébahis, & s'en allerent reculant au bas du pont, adonc les Chrétiens allerent redresser leurs compegnons qui auroient été abbatus sur le pont, lesquels reprirent bon courage. Lors les arbalêtiers commencerent à tirer si fort qu'il n'y eut si hardy Sarrazin qui osât mettre le pied sur le pont, là firent venir les archers & là commença l'escarmouche à renforcer: mais mieux voulut aux Sarrazins qu'ils se fussent tirez arrier, car les Chevaliers vinrent en lost. Adonc Uriam s'arma, & aussi fit armer mille hommes d'armes, & cent arbalêtiers pour le suivre si besoin en avoit, afin qu'ils fussent près de les secourir, & pour les conduire, ordonna un Baron de poitevin, & commanda que tout l'ost fut armé en bataille, les laissa en garde à son frere Guion & au maître de Rhodes.

Adonc il fit partir avant l'étendart, chevauchant en bataille bien ordonnée, & fut Uriam devant le bâton au poing, & le tint ensemble si bien serré que l'un ne passoit l'autre d'un pouce; mais avant qu'ils furent au pont, arriverent sept milles Sarrazins qui fort oppressoient nos gens, & les avoient ja boutez presque sus du pont, & tant vint Uriam qu'il mit pied à terre la lance au poing, aussi firent ses gens, & fit déployer la bannier, & furent les arbalêtiers, d'un côté & d'autre du pont, & commencerent fort à opposer Sarrazins, & les firent reculer; adonc Uriam Lusignan à haute voix, & monta sur le pont sa bannierre devant, & les Sarrazins d'autre part ça commencerent fort à bouter les lances. Uriam frappa un Sarrazin de sa lance parmi la poitrine, tellement qu'il lui perça le foye & le poulmon, & la fut fiere la meslée; mais enfin les Sarrazins perdirent le pont & tomberent plusieurs en la riviere, lors les Chrétiens passerent le pont legerement, & à tant commencerent la bataille fiére, y eut des morts & des navrez, & reculerent les Sarrazins & perdirent la place. Uriam fit passer le pont aux chevaux; car il apperçût bien que les Sarrazins se retiroient, adonc vint l'arriere garde qui âprement passa le pont. Et quand les Sarrazins l'appetçûrent ils monterent tous qui peut à cheval, s'en retournerent leurs gens qui emmenoient leurs proyes de Vaches, Bœufs, Moutons, Porcs.

Lors Uriam monta à Cheval & fit monter ses gens commanda l'arriere garde qui passoit le pont qu'ils suivissent en bataille, ce qu'ils firent.

Et donc Uriam & eux suivirent les Payens à desaroi qui s'en alloient gronder, & tous ceux qui étoient atteints étoient mis a mort, & dura l'occision bien cinq heures si se retirerent les Sarrazins, & laisserent leur proye & vinrent à une haute montagne vers Famagosse, & là se mitent en grand ordonnance, & à tant vint Uriam &

ses gens les lances baissées, la eut l'assemblée mainte hommes morts d'un côté & d'autre & se tinrent forts les Sarrazins: car ils étoient grand nombre, & Uriam les assaillit âprement. Alors vint l'arriere garde, où il y avoit cent arbalestriers, & lors dirent les Sarrazins la place & se mirent en fuite, y eut bien quatre mille occis, sans ceux qui moururent au poit, & dura la déconfiture jusques près l'ost des Sarrazins, adone Uriam fit retirer ses gens, & commencerent avec eux la proye que les payens avoient laissé, ainsi si s'éloignerent les uns des autres en peu de tems & s'en retournerent Uriam & ses gens au port, & les Sarrazins allerent à leur ost criant à l'arme, & la vissiez les Sarrazins courir aux armes, & aussi hors de leurs tentes, adonc un Sarrazin conta au Soudan l'aventure qui leur étoit avenuë, lequel quand il oüit ce, il s'émerveilla moult qui pourroit avoir amené ces gens qui lui avoient tant porté de dommage.

Lors il yeut grand éfroi de trompette en l'ost des Sarrazins dont ceux de la Ville s'émerveilloient fort qu'elle chose pourroit être advenuë en l'ost, & s'armerent & chacun se tint sur ses gardes, à la porte de la Ville vint un des Chevaliers qui avoit été au point lequel avoit passées entre tous les Sarrazins: & sçavoit les nouvelles d'une part & d'autre, & aussi les grands faits d'armes que Uriam avoit fait, si s'écria à haute voix. Ouvre la porte: car je vous aporte bonnes nouvelles, & lors il lui dirent qui êtes-vous, il répondit, je suis un Chevalier de la noire monlage, adonc il lui ouvrirent la porte & le menerent au Roy, lequel le connut bien: car autrefois l'avoit vû, & le Chevalier s'inclina devant lui, & lui fit la reverence, & le Roi le reçût bénignement, & lui demanda des nouvelles, & il lui conta tout le fait, & comme Uriam avoit recours la proie à l'aventure du pont & toutes les autres choses, comme avoit intention de venir combattre le Soudan bien-tôt. C'est homme cy me devoit Dieu dit le Roi, pour recouvrer mon pays des felons Sarrazins, pour la sainte Foi Chrétienne exaucer, & je ferai demain sentir au Soudan que le secours m'est prêt que je ne le doute gueres. Mon ami, dit-il au Chevalier allez dire ces nouvelles à ma fille sire, dit le Chevalier très volontiers, adonc vint à la chambre de la pucelle, & la salüa doucement, lui conta toute l'aventure, comment sire Chevalier dit la Demoiselle fûtes vous en bataille. Oüi dit-il & ce Chevalier dit-elle qui a si étrange visage est il batailleur comme on dit, Mademoiselle dit il mais plus de cent fois: car il ne craint homme tant soit grand ou puissant & quoi qu'on vous en dit, c'est un des plus preux & vaillans Chevaliers que je vis oncques. S'il vous avoit pris pour le loüer, dit-elle il a bien employé sa mise Mademoiselle, dit le Chevalier, je ne parlerai jamais à lui mais il vaut mieux que je ne dis.

Adonc elle lui répondit, ami bonté vaut mieux que beauté, & tant me tairai d'eux & dirai de Uriam qui demeu e au pont, & trouva son ost logé par de ça le pont & aussi le Capitaine qui avoit mené les gens d'armes qu'il avoit levé des garnisons, lesquels étoient bien de quatre à cinq cens hommes & deux mille arbalestiers, & y avoit moult de gens de pied, & furent tous logez en la prairie prés la riviere ou Uriam trouva son pavillon levé, & les autres qui avoient été à la poursuite des Sarrazins se logerent au mieux qu'ils pûrent, cette nuit firent bon guet.

Et ici me tairai de cette chose, & du Roy de Chypre qui étoit fort joyeux du secours qui lui étoit arrivé, & remercia notre Seigneur Jesus-Christ, ainsi passa

la nuit: mais quiconques fut aises ce ne fut pas Hermine: car elle ne pouvoit saillir de la pensée de Uriam & désiroit l'avoir pour le bien qu'on lui en disoit en elle même, que s'il avoit ores le visage plus étrange & contrefait qu'il n'étoit si est il bien taillé pour sa proüesse & bonte d'avoir fille du plus haut Roi du monde à amie, ainsi elle pensa toute la nuit à Uriam, car amour lui fit penser par son grand pouvoir & le lendemain, au point du jour le Roi son pere eût ses gens prêts, & saillit de la Cité avec mille hommes d'armes & bien mille que brigandiers qu'arbalêtiers qui l'attendoient en embûche aux deux côtez de la barriere pour le recueillir s'il étoit o pressé des Sarrazins, donc le Roi le ferit en l'ost porta grand dommage aux Sarrazins car il avoit commandé sur peine de la haut que nul ne prit prisonnier mais qu'ils missent tout à mort, & ce fit-il afin qu'ils n'aimassent la dépoüille & la proye par avarice, & en la fin qu'ils les peut tenir ensemble pour se retirer sans perte. Adonc commença l'ost à s'émouvoir & venoient qui mieux pouvoit Sarrazins à la meslée.

Quand le Roi apperçût qu'ils venoient a puissance il remît ses gens ensemble & le fit retirer le petit pas & se mit derriere l'épée au point & quand il voyoit un Chevalier approcher il se retournois & le faisoit reculer, & quand il l'attaignoit il le châtioit tellement qu'il n'avoit talent de le suivre & se porta vaillamment que chacun disoit qu'il étoit vaillant & preux & n'y avoit si hardi Sarrazin qui osât attendre un coup de sa main. Lors vint le Soudan avec grande route de Sarrazins armez sur un grand d'étrier qui tenoit un dard envenimé, & quand il vit le Roi qui ainsi mal menoit ses gens il lui jetta le dard par grand, ire & le frappa au côté seneſtre tellement qu'il perça tout outre, & le jasseran qu'il avoit vêtu ne le peut garrantir & incontinent après il sentit grand engoisse & tira le dard de son côté & le cuida rejetter au Soudan, mais il trouva le détrier si appertement que le dard passa outre & ferit un Sarrazin parmi le corps, tellement qu'il ruat mort par terre parce qu'il n'étoit pas bien armé & avant que le Soudan, qui s'étoit trop avancé pour retourner, le Roi le ferit qu'il l'abbarit tout étandu sur la terre. Lors vinrent, les payens si fort qu'il convint au Roi de se reculer entre ses gens & fut le Soudan redressé & remonté sur un courssier. Adonc fut grande la presse, & les payens furent si fort qu'ils rebouterent le Roy & ses gens dedans leurs barrieres. Lors commençerent les Chypriens qui gardoient le passage, à tirer flêches & vite tous de grand maniere, & là furent occis beaucoup de Sarrazins. Et aussi le Roi avoit perdu moult de Sang & affoibliſſoit, doue ses gens commençerent à leur ébayr & combien que le Roy souffroit grande douleur néanmoins réjoüissoit il fort ses gens & leur donnoit, tant fort que les Sarrazins ne purent rien conquêter qu'ils ne perdissent & fut l'escarmouche moult fiére & perilleuse & ainsi le Roi reconfortant ses gens en endurant grand douleur le remit dedans la Ville, & étoit merveilles comme un tel Seigneur navré à mort se pouvoit tenir sur son cheval, & étoit le coup mortel sinon que le venin, car le dard étoit fort envenimé & en peu de tems il apparut bien, car il mourut de ce coup mais il avoit le cœur plein de si grand vaille; comme le fait le monstre qu'il ne se dégnoit plaindre à ses gens du mal qu'il souffroit jusques à tant que l'un des Barons s'en apperçût: par ce qu'il étoit du côté seneſtre depuis la jambe jusques au bascon tint rouge du sang qui dégoutoit de sa playe, & quand il s'arrêtoit la place étoit toute merveille de son sang dont cetui Baron lui dit, Monseigneur, vous avez ici beaucoup trop demeuré venez-vous-en & faites retirer vos gens en la Ville avant qu'il soit plus tard afin que les payens se mettant par la mêle avec nous. Lors le Roi qui sentoit grand douleur lui répondit, faites - en à votre volonté, adonc le Chevalier fit mettre cent hommes d'armes qui étoient rafraîchis au devant de la bariere de la Cité & fit recommancer l'escarmouche avec cent arbalêtiers, ainsi furent les Sarrazins repoussez dont le Soudan fut courroucé, & s'écria à ses gens. Avant Seigneurs & Barons aprenés à bien faire, car la Ville sera notre aujourd'huy, elle ne vous peut échapper, renforça le meslée; là eussiés veu assallir & défendre d'un côté & d'autre: mais quand le Roi de Chipre vit que les Sarrazins se renforçoient il reprit cœur en lui, leur fit une moult fort pointe, & la souffrir tant de peine qu'il y eut plusieurs veines de son corps ouvertes & toute rouges, dequoi aucuns disent que sa vie fut abregée. Et lors fut Sarrazins moult reculez, & y en eut plusieurs morts & navrez si approcha la nuit y eut grand perte d'un côté & d'autre: toutes fois les Sarrazins se départirent car le Roi rebigotoit tellement ses gens qu'ils ne doutoient les coups, non plus que s'ils fussent été de fer ou d'acier. Et quand les Sarrazins furent partis le Roi & ses gens se retirerent en la Ville, mais quand ils sçûrent l'aventure du Roi ils commencerent grand deüil. Et le Roi voyant ce, leur dit mes bonnes gens ne faites telle douleur, mais pensez de bien vous défendre du Soudan & Dieu vous aidera s'il lui plaît lequel en tout rems nous vueille secourir & être en aide, car je serai tantôt guéri, adonc rapaisé le peuple en peu d'heures & toutes fois le Roi disoit ces paroles pour rejoüir son peuple & échaper sans mort si commanda qu'on fit bon guet, & leur donna congé, & vint en sa chambre. Et incontinent sa fille laquelle avoit oüi dire qu'il étoit venu, le vint desarmer, & quand elle apperçût que son harnois étoit dlein de sang, puis la playe elle tomba pamée le Roi se voyant commanda qu'elle fut portée en sa chambre. Après les Chirurgiens vinrent voir le Roi qui étoit couché en son lit, lui dirent qu'il ne s'ébaissoit point & que ce n'étoit rien, je sçai bien comme il me va dit le Roi la volonté de Dieu soit faite. Cela fut sçû par la Cité, parquoi la douleur des habitans commença plus sans comparaison qu'elle n'étoit au paravant. Ici se tint l'histoire du siége du Roi, & commence à parler Uriam, de son frere, & comme il exploiterent, depuis il vint en son logis qu'il trouva deça le point & son pavillon tendu.

Comme Uriam & son frere Guion, & le grand Maître de Rhode marcherent au secours du Roy de Chipre qui étoit assiegé dans la Ville de Famagosse.

LE lendemain au matin Uriam après la Messe oüye fit venir devant sa tente les Capitaines, Canons, Etendarts & les gens avec eux tous armez pour eux faire visiter il les regardoit moult, les étrangers comme les siens & leur contenance & si retint bien en son cœur ceux qui lui sembloient en leurs conditions les plus hatifs, puis fit faire le nombre des gens d'armes qui là étoient assemblez en la prairie, & aussi tant les siens comme ceux du Maître de Rhodes & du Capitaine, trouva qu'en tout il étoit de neuf à dix mille combatans, si leur dit écoutez tous beaux Seigneurs nous sommes cy assemblez pour soûtenir la foi de Jesus-Christ de la quelle il nous a tout regenerez & sauvez comme chacun de nous sçait bien, qui a premierement sou-

fert mort & Paſſion pour l'amour de nous racheter des peines d'Enfer ; pour ce Seigneur veu & conſiderez en vos cœurs qu'il nous a fait cette grace, nous ne devons point refuſer la mort, qu'il lui plaira nous ordonner & pour ſoutenir les Saints Sacremens qu'il nous a adminiſtré pour notre ſalut, combien que nous avons affaire à forte partie, car ils ſont bien dix contre un de nous, mais quoi nous avons bon droit, car ils nous ſont venus aſſaillir ſans en avoir bonne cauſe ſur notre droit heritage, car & auſſi nous le devons pour raiſon car Jeſus-Chriſt prit tout ſeul la guerre pour notre ſalutation, & par ſa mort ſeront tous les bons ſauvez qui ſes commandemens tiendront, donc ſçachez que tous ceux qui y mourront ſeront ſauvez & auront la gloire du Paradis, & pource Seigneurs je vous dis que j'ai intention au plaiſir de Dieu de preſentement moi pour voir pour approche de nos ennemis & de les combattre le plus que je pourrai ſi vous prie que s'il y a homme en cette place qui ne ſente ſon cœur ferme pour l'aventure qu'il plaît à Dieu nous envoyer qu'il ſe tire à part car un ſeul coüart failli eſt aucunes fois perduë une béſogne & tous ceux qui voudront venir en bonne volonté, tant de mes gens comme des autres je leurs donnerai aſſez d'argent pour leur neceſſitez, je leurs donnerai Navires pour paſſer la mer. Aprés ces paroles il fit lever ſa bannierre au trait d'arc deſſus la montagne, & la fit tenir à Guion ſon frere ſur un haut d'étrier, leur dit, tous ceux qui ont volonté de venger ſa mort & de notre Seigneur, d'exaucer la Foi Chretienne, & de aider au Roy de Chypre ſe tinrent ſous ſa banniere en pleurant de joye & de pitié qu'ils eurent de ce que Uriam fut réjoüi, fit ſonner ſes trompettes & ſe mirent en chemin.

Adonc le Maître de Rhodes & le Capitaine de Lymaſſon ſe mirent en battaille, dirent bien que envers Uriam & ſes gens nuls hommes n'auront durée, ainſi chevaucherent tant qu'ils vinrent prés de la montagne où de la bataille avoit été faite le jour de devant. Meſſeigneurs dit Uriam la deſſus cette riviere il ſeroit bon que nous allaſſions loger juſques à tant que nous fuſſions rafraîchis, & tandis regarderons comme nous pourrons pour la plus ſeur grever nos ennemis, ils répondirent que c'étoit bien, adonc s'en allerent loger tout enſemble afin qu'on ne les peu prendre à découverr.

LE Soudan avoit envoyé ſecrette épie, parquoi il ſçût que le ſecours venoit au Roi, & comme il étoit navré dont la Cité étoit troublée, ſi délibera de faire aſſaillir la Ville fit ſonner les Trompettes quand le Soleil fut levé, & fit ordonner ſes batailles, ſes painziere vinrent aux barrierres, & la commença la pillerie, arbalêtiers tiroient moult vîtes par dehors & pardedans, les eut mainte Sarrazins morts car ceux de dedans tiroient de gros canons dépingales, adonc vint le Soudan qui s'écria à haute voix avant ſeigneurs & Chevaliers mettons peine de prendre cette Cité avant que le ſecours leur vienne, par Mahom, celui qui pourra entrer dedans le premier, je lui donnerai ſon peſant d'argent en l'état qu'il y entrera. lors on les eût veu ſaillir au foſſez portant pics, hoyaux, pieux des Navires & autres inſtrumens & eux efforcer à toute puiſſance d'entrer & d'aſſaillir tant que c'étoit merveilles à voir, mais ceux qui étoient deſſus les murs leurs jettoient

pierres, pieux aigus l'huile chaude, plombs fondu poiſons pleins de chaux vive, tonneaux pleins d'étoupes engreſsées en ſouffrées tout ardent tellement que malgré eux il leur font leur laiſſer la place & remonter d'autre part & y demeura des Sarazins ards & aſſolez, & un grand nombre de bleſſez, adonc le Soudan fit renforcir l'aſſaut des nouvelles gens ; mais ceux de dedans ſe défendoient vaillamment comme preux & hardis, auſſi ils avoient les cœurs plus vigoureux pour la fiance du ſecours qui leur étoit bien prés Or l'aiſſerai d'en parler, & dirai de Uriam qui avoit envoyé ſes épies ſecrettement, leſquelles quand ils virent que le Soudan faiſoit aſſaillir la Ville, ils retournerent incontinent vers Uriam, lui dirent comme le Roi étoit fort. bleſſé.

Comme le Soudan fut tué devant la Ville de Famagoſſe.

QUand Uriam & Guyon oüyrent les nouvelles ils furent dolent, Uriam fit ſonner la Trompette, fit armer l'oſt en quatre batailles dont il eut la premiere ſon frere la ſeconde, le Maître de Rhodes la tierce. Et aprés fit demeurer en la vallée le ſommage, le fit garder de cent hommes arbaleſtiers, commencerent à monter la montagne, adonc virent l'oſt des Sarrazins qui aſſailloient la Cité, lors Uriam dit à ſes gens, Seigneurs ſes gens ſont grand nombre, mais Dieu aidant ils ſeront tous nôtres, & bien brief, puis dit derechef allons tous contre l'oſt ſans eux rien meffaire, allons aſſaillir premierement ceux qui aſſaillent la Cité, je croi à l'aide de Dieu qu'il ne nous pourront endurer, ils répondirent qu'il étoit bon de faire ainſi pour le mieux.

Adonc il voulut devancer la Montagne & paſſer par derriere, mais quand ils cuiderent paſſer les Sarrazins les adviſerent & virent qu'ils n'étoient pas de leurs gens, ſi commencer à s'éfforcerent & crier à l'arme, adonc Uriam dit au Capitaine qu'il tournât ſa banniere vers ceux de l'oſt, & qu'il les combatît là eut grande partie aſſemblées, les autres batailles mirent entre le guet & ceux qui aſſailloient la Ville, tant attenditent ceux qui gardoient les logis où ils furent morts, adonc ils laiſerent gens pour les garder & s'en allerent vers l'aſſaut, mais on vint dire au meſſager que les Pavillons étoient pris & les gardes morts, & nous accoururent ſur les plus mauvaiſes gens que je vis oncques. Lors le Soudan ſe retourna, & vit venir bannieres & pavillons, les gens ſi ſerrez enſemble qu'il ne ſembloit pas qu'ils fuſſent la moitié du nombre qu'ils étoient, adonc le Soudan fut courroucé, fit ſonner les Trompettes pour retraite ; mais avant qu'il les eut aſſemblez à moitié, Uriam vint en bataille qui leur courut ſus, là commença l'occiſion & la perte moult grande, mais la plus grande perte tourna ſur les Sarrazins ; car ils n'eurent pas loiſir deux ordonner ils etoient foullez de l'aſſaut, & ſi n'étoient pas chacun ſous ſa banniere quand on leur courut ſus comme gens qui étoient âpres & fort du métier des armes, en peu d'heures pluſieurs le mirent en fuitte, adonc le Soudan qui fut plein de grand courage rangea les gens au tour de lui, & là eut maint hommes morts & bleſſez, car il tenoit une furieuſe Hache à deux mains & frappoit à dextre & à ſeneſtre faiſoit grande occiſion de nos gens, & mal advint à celui qui ne ſe détournoit en ſon chemin.

Quand Uriam le vit ainsi besogner, il fut dolent, dit en soi-même ; c'est grand dom magique, ce Turc ne croit en Dieu, car il est preux & habile de sa main, mais pour le dommage que je vois qu'il fait à mes gens ; je n'ai cause de ne le plus épargner aussi nous ne sommes pas en place de tenir longues paroles.

ADonc il mit la main à l'épée & picqua son cheval des éperons & vint au Soudan à grand erre ; quand le Soudan le vit venir il ne refusa pas la hache, & cuida ferir Uriam se détourna du coup de la hache qui fut pesante, & au baisser qu'il fit par la force du coup, la hache lui vola hors du point. Lors Uriam le frappa de l'épée sur le heaume toute sa force, & fut le Soudan si chargé du coup qu'il ne voyoit ni entendoit & le frein & les étriers le porta là où il voulut Adonc Uriam le frappa de son épée entre le chef & les épaules : car le Soudan étoit tout embroché, & le heaume étoit tendre par le derriere, l'épée trouva le col nud excepté un peu de la garniture de gorgerette, trencha la garniture tout outre, & les deux maîtresses veines, les tendans & gorgerons, tomba le Soudan à terre tous étendu, eut si grande foule de Chevaliers d'une part & d'autre que la bataille y fut si forte que nul de ses gens ne lui peut aider, & saigna tant qu'il mourut par la force du sang qu'il jetta.

Comme après que le Soudan fut mort, tous ses gens furent tuez & déconfit.

QUand les Sarrazins apperçurent que le Soudan étoit mort, ils furent tous ébais ; doncques puis ne se combattirent de bon cœur. Adonc Uriam & Guyon faisoient tant d'armes que nul ne les vit qui ne les priât, disoient les Barons les uns aux autres, que Dieu par sa grande bonté & misericorde les avoit envoyés pour secourir le Roy de Chypre. Et sçachez pour que les Chevaliers Poitevins & les autres bar-

rons s'éprouverent si vaillamment qu'en peu d'heures les Sarrazins furent déconfis, si quel mal soit de celui qui ne fut mort ou pris. Adonc Uriam & tous ses gens és logis des Sarrazins & fait le sommage des Chrétiens mandé & les gardes qui furent fort joyeux de la victoire, s'en tinrent joyeusement en l'ost, & se logerent fort aisément, firent les deux freres partir la conquête tant que chacun s'en tint bien content. Après la déconfitures de la bataille le Capitaine se partit des deux freres & avec lui trente Chevaliers de noble affaire, & vint en la Cité, aprés on lui ouvrit la porte privement & puis il entra dedans & trouva les gens par les ruës dont les uns faisoient grande fête pource qu'ils se voyoient délivrés des mains des Sarrazins & béniſoient l'heure que onc cette enfant de Lusignan avoit été née, & qu'ils entrerent en leurs pays, les autres gens faisoient grand deüil, menoient grandes pleurs & douleurs pour la blessure du Roy, qu'on disoit qu'il n'y avoit remede qu'il ne perdit la vie, si ne sçût que penser car il ne sçavoit pas encore que le Roy fut blessé.

Adonc tant exploita qu'il vint au Palais, & là descendit où il trouva le peuple bien marri. Il leur demanda qu'il leur faisoit. Assez dit l'un car nous perdons le plus preu d'homme & le meilleur qui oncque furent le Royaume. Comment dit le Capitaine, le Roy est-il malade. Ha sire n'en sçavez-vous rien, dit le Chevalier, nous saillismes hier sur nos ennemis & au retourner, le Roy fut feru d'un dard envenimé tellement qu'on n'y trouve point de reméde, car nous pensons toûjours que ces deux nobles damoiseaux & leurs gens dussent venir passer à trois jours, & la fille du Roy méne telle douleur que c'est grande pitié à voir, car il y a deux jours qu'elle ne voulut boire ni manger, il nous sera mal devenu si nous perdons notre Roy & notre Damoiselle, car si ce advenoit, le pays seroit en grande orphanté de Seigneurs.

MEsseigneurs, dit le Capitaine, il n'est pas encore perdu tout ce qui est en péril, & ayez bonne confiance en notre Seigneur Jesus-Christ, & il nous aimera, je vous prie menez-moi vers le Roy. C'est leger à faire, dirent-ils, car il est en cette chambre, où chacun peut aller comme s'il n'avoit nul mal, il a fait son testament, & a ordonné du sien à ses serviteurs si bien que chacun s'en tient content. Lors le Capitaine entra dans la chambre, s'inclina devant le lit du Roy & fit la reverence. Capitaine, dit le Roy, vous soyez le bien venu, je vous remercie de la diligence que vous avez faite d'accompagner ces deux nobles hommes, parquoi ma terre est hors de subjection des Sarrazins, car je n'avois plus puissance de gouverner mes gens, ni mon pays, je vous prie que vous alliez leur dire qu'ils me viennent voir devant que je meure, car j'ai grande volonté de les voir & de parler à eux pour la grande courtoisie qu'ils m'ont faite, & aussi j'ai grand désir de les voir & de parler à eux pour certain cas que je veux déclarer.

Monseigneur, dit le Capitaine, je les vais querir par votre permission. Or allez dit le Roy, & qu'ils viennent demain devant Prime. Lors se partit le Capitaine & s'en vint vers l'ost. Et le Roy commanda qu'on encortinât toute la ruë par où les deux freres devoient passer de puis la grotte de la vieille jusqu'au Palais & fit apareiller le plus richement qu'il pût. Adonc le Capitaine vint en l'ost des deux nobles fre-

tes qui humblement les reçurent, lors il leur conta comme le Roi étoit bleſsé, & qu'il leur prioit humblement qu'il leur plût de venir vers lui pour le remercier du sécours qu'ils lui avoient fait & eux satisfaire de leur peine & dépense à son pourvoir. Nous ne sommes pas ici venus dit Uriam, pour soudoyer pour argent, mais seulement pour soûtenir la foy Catholique, & nous voulons bien que chacun sçache que nous avons assez fiance pour paser nos gens : mais toutefois nous yrons volontiers vers lui sçachez que quand à moi je pense aller devers le Roi en tel état que je partis de la bataille, car si lui plaît, je veüeil reçevoir l'ordre de Chevalerie de sa main pour la vaillance & honneur que chacun dit de lui, & vous Capitaine ne lui pourrez aller dire que demain à l'heure qu'il a mandé que moi & mon frere; Dieu aidant nous yrons devers lui & cent de nos plus noble Barons. Adonc prit congé le Capitaine & vint à la Cité où on le reçût moult honnorablement, puis vint au Palais où il trouva le Roi en aussi bon peint comme il l'avoit laisé, & y étoit sa fille Hermine qui étoit doulente du mal de son pere : mais nonobstant en elle se reconfortoit fort de ce qu'on lui disoit que les deux freres devoient venir le lendemain, car elle désiroit fort à voir Uriam.

Et adonc le Capitaine salüa le Roi vous soyez le bien venu, dit le Roi qu'elles nouvelles de notre message & ne verra-on point deux jeunes Damoiseaux. Oüi sire, dit le Capitaine & si plaise vous sçavoir qu'ils ne veulent rien du vôtre car comme ils disent ils ne son pas soudroriers pour argent, mais ils se disent soudroiers de Jesus-Christ, & Uriam m'a dit que demain devant qu'il soit Prime il viendra vers vous en tel point qu'il saillit de la bataille, car il veut reçevoir l'ordre de Chevallerie de votre main Je loüe notre Seigneur, dit le Roi que devant ma mort il lui plaît que je fasse Chevalier un si haut Prince & vaillant. Sçachez que j'en mourai plus aise & quand hermine oüit cette nouvelle, elle en eut grande joye au cœur qu'elle ne sçavoit qu'elle contenance faire : mais pourtant elle n'en montra nul semblant; mais montra qu'elle sentoit grande douleur au cœur puis prit congé de son Pere & le brisa en sa chambre, & la commença fort à se plaindre de la douleur qu'elle avoit de Uriam donc la demeure lui tandoit moult, & fut long tems en pensée tellement que de toute la nuit elle ne dormoit & ainsi se passa la nuit jusque au lendemain à l'heure de Prime.

Aprés le Roi fit commandement que tous nobles fissent parer les ruës pour faire fête & honneur à la venuë des deux freres & de leurs gens & chacun carrefour eût menetriers & trompettes, & que l'on joüât de tous autres instrumens qui pourroient être trouvez en la Ville & d'autres mélodies dont on se pourroit à lui faire pour fêtoyer & honorer les Damoiseaux, Pour certain le peuple en fit bien son devoir. Et environ Prime les deux freres vinrent montez sur deux détriers, & étoit Uriam tout armé, ainsi qu'il partit de la bataille l'épée nuë au poing & son frere Guyon étoit vêtu d'un riche drap de Damas bien fourré & alloient devant eux treize Barons en noble arroy & puis alloient le grand Maître de Rhodes & le Capitaine de Limasson, aprés les deux freres venoient en noble arroy avec soixante & dix Chevaliers, leurs écuyers en leurs compagnies & leurs pages, en cet état entrerent en la Cité. Là eussiez veuë commencer la fête grande, les trompettes, aussi menétriers sonner, aussi eussiés veuë gens de grand honneur qui étoient richement habillés

billez, lesquels crioient à haute voix bien venu soyez Prince de bonne victoire, par qui nous tenons & sommes ressuscitez du Cruel servage des ennemis de notre Seigneur Jesus-Christ. La eussiez veu Dames & Damoiselle & les antiens Gentils-hommes qui s'émerveilloient de la grande fierté de Uriam qui étoit tout armé, le visage descouvert, un chappeau vert sur le chef & l'épée nuë au poing, le Capitaine portoit son heaume devant lui sur le troncon d'une lance. Et quand ils apperçurent la fierté de son visage, ils dirent entr'eux. C'est un homme pour soumettre tout le monde à son obéissance il le montre bien disoit l'un, car il est entré en cette Cité comme s'il l'eût conquise; & l'autre disoit il la recource du danger dont il nous a ôtez vaut autant & est assez conquêté, Puis disoient encore, combien que son frere n'ait pas la fiere Phisionomie si semble il homme de bien, & de haute entrepriſe, & ces paroles disent ils les envoyerent jusques au Palais où ils descendirent.

Comme Uriam & Guyon vinrent devant le Roy lui étant au lit, & étoit Uriam tout armé.

Adonc les deux freres vinrent honorablement faire la revetence au Roi, lequel les reçût de bon cœur, & les remercia de leur secours leur dit que aprés Dieu étoit ceux par qui lui & tout son Royaume étoient échappez un plus cruel pas que n'est la mort car ils eussent venus les Sarrazins les eussent tous détruits puis contraints à eux convertir en leur Loi qui eut pis valu que la mort temporelle, car ceux qui eussent à se consenti de cœur ils eussent eu à toûjours damnations perpetuelle. Et pourtant c'est raison que je vous contente à mon pouvoir, car je n'ai autre volonté que de faire mon pouvoir combien que je ne pouvois accomplir à la valeur du grand honneur que m'avez fait mais je vous suplie de prendre en gré ma petite puissance : de ce ne vous en faut douter dit Uriam : car nous ne sommes pas ici venus pour avoir de votre or ni de votre argent ni de vos Villes ni Châteaux ni terre, mais pour acquerir honneur & pour détruire les ennemis de Dieu, & exaucer la foi Catholique, sçavoir que nous tiendrons notre peine fort bien employée s'ils vous plaît nous faire tant d'honneur que nous vouliez faire mon frere & moi Chevalier de votre main. Noble Damoiseau dit le Roi & combien que je ne suis pas digne d'accomplir tout votre requête je l'ay accordé mais avant sera la Messe dite. Sire dit Uriam, ce me plaît bien, & le Chapelain fut tantôt aprêté, lors Uriam & son frere & tous les autres oüirent la Messe, & aprés Uriam vint devant le Roi puis tira son épée du fourreau & s'agenoüilla, devant le lit où le Roi étoit & lui dit, sire je vous requiers pour tout le salaire du service que je vous

puis avoir ce & que vous pourrois faire en toute ma vie, qu'il vous plaise me faire chevalier de cette épée, vous n'aurez bien remunerez de ce que mon frere & moi avons fait pour vous & pour votre Royaume, car de la main d'un plus vaillant Chevalier, je ne puis recevoir l'ordre de Chevallerie que de la votre propre. Sire Damoiseau vous me portez plus grand honneur que ne devez, & m'en dites cent fois plus que je ne veux car ce donc je vous accorde, & il n'est pas à refuser d'un si noble Damoiseau d'en faire un Chevalier; mais aprés que je vous aurai accompli ce que m'avez requis du convenant, s'il vous plaît vous me donnez un don lequel ne tournera à préjudice de dommage du vôtre, mais tournera à grand profit & honneur, je suis tout prêt, dit Uriam d'accomplir votre volonté, adonc le Roi eut grande joye, se dressa à son séant, & prit l'épée par le plombeau que Uriam lui tandoit lui donna l'accolée en disant au nom de Dieu Chevalier soyez qu'il vous octroye amandement, & puis lui rebaille l'épée, en ce faisant les playes s'ouvrirent & en saillit le sang à grand randon parquoi Uriam fut dolent & aussi furent tous ceux qui le virent; mais lors se remit le Roi dans son lit, dit qu'il ne sentoit pas nul mal, aprés il commanda à deux Chevaliers qu'on allât querir sa fille ce qu'ils firent, & quand le Roi la vit il lui dit ma fille remerciez les nobles hommes du secours qu'ils m'ont fait & à vous, car si n'eût été la grace de Dieu & leur puissance nous étions tous détruits ou exilez de notre pays ou bien il eût fallut nous convertir à leur loi, qui nous eût pis vallu que de mourir. Adonc elle s'agenoüilla devant eux, les remercia humblement, & sçachez qu'elle étoit telle maniere émeuë comme si elle fut ravie, & ne sçavoit qu'elle contenance faire, tant de la douleur qu'elle avoit au cœur de l'angoisse que son pere sentoit que des pensées qu'elle avoit de Uriam, & tant qu'elle étoit comme une personne qui est issuë nouvellement de son dormir; mais Uriam qui apperçût qu'elle étoit troublée, la saisit doucement, la dressa en soy enclinant contre elle en ce faisant s'entrefirent moult d'honneur, la disoient ceux du pays si ce nombre d'homme avoit pris notre Damoiselle à femme, bien nous yroit nous n'aurions doute du pays ni d'homme qui nous voulut faire mal. Adonc le Roi appella sa fille, & lui dit ma fille serez vous d'ici anprés de moi, car je croi que ne me rendrez plus gueres grand compagnie, elle s'assit anprés de lui en pleurant. Lors tous ceux qui étoient là commencerent à pleurer de la pitié qu'ils avoient du Roy, aussi de la douleur qu'ils voyoient que sa fille menoit.

Adonc le Roi fut dolent quand il vit sa fille mener telle douleur, lui dit ma fille laissez ce deüil que vous menez je vous en prie; car en chose qu'on ne peut amender c'est folie de s'en donner trop grand courroux, combien que c'est raison naturelle que chacune créature soit dolent de son poëme quand on le pert: mais si Dieu plaît je vous pourvoierai si bien que vous en tiendrez contente avant que je parte de cette mortelle vie, aussi seront les Barons de son Royaume. Lors commença la pucelle à pleurer plus fort que devant, aussi les Barons menoient telle douleur que c'étoit pitié à voir: mais Uriam & Guion furent moult courroucez, & le Roi voyant leur douleur, il lui dit ma fille, & vous tous autres cette douleur ne vous est pas necessaire à mener, car je n'en amandrois ni vous aussi en quelque maniere; mais m'accroissez ma douleur, parquoi je vous commande à tous que cessiez cette douleur si aimez que je demeure encore envie un peu de tems avec vous. Et aprés ils se

tinrent le mieux qu'ils pûrent pour la parole que leur avoit dit le Roi, & de rechef le Roy reprit la parole adressant à Uriam, lui dit, Sire Chevalier la votre merci, vous m'avez donné un don voir pour tel convenant que du votre ni de votre chevance, je ne vous demanderai rien, demandez tout ce qu'il vous plaira dit Uriam, car si c'est chose que je puisse faire, je l'accomplirai volontiers, sçachez que ce que je vous demande c'est que je vous veux donner noble chose. Or sire Chevalier, je vous prie qu'il vous plaise prendre ma fille à femme, tout mon Royaume dès maintenant je le mets entre vos mains, m'en demets à votre profit. Et est vrai qu'il avoit fait apporter la Couronne laquelle il prit, & dit tenez Uriam, ne refusez pas la requête que je vous faits. Lors furent les Barons du pays si joyeux qu'ils larmoient de joye & de pitié qu'ils en avoient. Quand Uriam entendit ces paroles, il pensa un peu, en fut dolent, car il avoit volonté d'aller par le monde pour voir le pays & les contrées & à querir honneur; mais toutesfois qu'il avoit accordé le don au Roy il ne s'en voulut pas dédire, quand les Barons du pays le virent ainsi priser, ils s'écrierent à haute voix. Ha noble homme! ne veuille refuser cette requête, Seigneurs Barons dit Uriam, non ferai-je.

Adonc il s'inclina devant le lit du Roy, & prit la courronne, la mit sur le giron de Hermine en disant, Damoiselle elle est votre, & puisque la chose est ainsi venuë je vous aiderai à la garder de tout mon vivant, adonc le Roi eut grande joye aussi tous les Barons; & fit venir l'Archevêque de la Cité qui les fiança; mais Hermine dit qu'elle verroit quelle fin son pere prendroit de sa maladie avant qu'elle en fit plus & Uriam repondit. Damoiselle, puisqu'il vous plaît, il me plaît bien. Lors fut le Roi dolent, & lui dit Hermine vous me montrez bien que ne m'aimez guéres, quand la chose que je desire plus en ce monde voir devant ma fin, vous ne le voulez accomplir: or je vois bien que desirez ma mort. Quand la pucelle l'entendit, elle se mit à genoux & dit; Mon très-redouté Seigneur & pere, si c'est chose au monde que je vous refusasse jusques au mourir, commandez-moi à votre bon plaisir, & je ferai ce qu'il vous plaira. Adonc le Roi dit; je vous recommande à tous que laissiez ce deüil, tendez & parez bien ces sales & tout le Palais, menez grande joye, & faites apareiller les victailles, puis allez querir l'Archevêque, faites faire le service honorablement, aprés le service accomplit faites dresser les tables: après dîner ici devant moi, & faites la fête comme si je fusse maintenant sur pieds: car ce allegera ma douleur; lors ils firent ce qu'il leur commanda, quand la Messe fut dite & les tables dressées, Hermine fut assise en une table devant le lit du Roy son pere, & Uriam étoit assis du côté d'elle, & Guyon servit honorablement devant Hermine & son frere Uriam, lors le Roy eut grande joye. Mais il faisoit meilleur semblant que son cœur ne pouvoit supporter, car le venin qui étoit la playe lui vernissoit tout le corps après dîner, le Roy appella Uriam, lui dit. Beau fils je veux que vous épousiez demain ma fille, & vous veux courronner Roi de ce Royaume: car je ne puis plus vivre, & pour ce je veux que les Barons de ce Royaume vous fassent hommage devant ma mort, sire dit Uriam, puis qu'il vous plaît, il me plaît bien; là étoit présente Hermine qui ne refusa pas à faire la volonté de son pere.

Comme Uriam de Luſignan épouſa la belle Hermine, fille du Roy de Chypre

LE lendemain à l'heure de Tierce l'epousée fut noblement parée, & la Chapelle dreſsée & les épouſa l'Evêque de Famagoſſe, aprés Uriam vint vers le Roy, s'agenoüilla devant ſon lit, & le Roy prit ſa couronne lui mit ſur la tête, & Uriam le remercia. Adonc le Roy appella les Barons du pays, & leur commanda à faire hommage au Roy Uriam ſon fils, ce qu'ils firent volontiers, puis la Meſſe fut chantée, & quand ce fut fait, ils s'aſſirent à dîner, puis commença la fête qui dura juſques au ſoir, & aprés le ſouper recommença la fête.

L'épousée fut couchée, aprés Uriam ſe coucha, & l'Evêque benit le lit, puis chacun ſe départit & allerent les uns coucher, & les autres danſer, & Uriam fut avec ſa femme, qui doucement s'entracointerent, le lendemain à l'heure de tierce vint Uriam accompagné de la Baronerie de Poitou & du Pays de Chipre devant le Roy, & s'inclina & le ſalüa humblement. Beau fils, dit le Roy, vous ſoyez le bien venu, je ſuis joyeux de votre venuë, faites venir ma fille, puis nous oüyrons le ſervice divin, adonc vint Hermine la fille, laquelle fut amenée par Guyon ſon beau frere, & par l'un des plus hauts Barons du pays, & étoit noblement accompagné de grandes Dames, & Damoiſelles, & elle eſt venuë devant ſon pere, s'inclina & le ſalüa. Et il lui dit, ma fille vous ſoyez la bien venus, & ſuis joyeux quand Dieu m'a fait cette grace en mon vivant que je vous ai ſi bien aſſenée, & ſçachez que j'en mourrai plus légerement, pource que je ſuis aſſuré que vous & mon pays êtes hors de doute de Sarrazins, car vous avez bon garant, & avez bonne garde de bon Prince, & battaillant que bien vous gardera contre tous vos mal-veillans, & par auſpicial contre les ennemis de Jeſus-Chriſt.

Après ce, le Chapelain commença la Meſſe, puis le Roy fit appeller Uriam, Hermine ſa fille, & leur dit, mes enfans je vous prie que penſez de bien & tenir bonne foi l'un à l'autre, car je ne puis plus tenir compagnie, je vous recommande au Roy de gloire qui vous octroye paix, & mout enſemble & vous veüille donner en bonne vie longue en tout tems par amandement, & vous octroye puiſſance & victoire contre le ennemis de Dieu, en diſant ce mot, il ferma les yeux & alla à Dieu; mais quand ils apperçûrent qu'il fut mort; la douleur commença moult grande, lors Hermine fut menée en ſa chambre, car elle faiſoit tel dueil que c'étoit pitié avoir. Qui vous vaudroit de tenir ſi long diſcours, le Roy fut enſeveli le plus honorablement qu'on peut

& furent les obſeques faites, & le corps enterré richement ſelon l'uſage du pays, & étoit moult dolent le peuple du pays; mais il ſe reconfortoient fort de ce qu'ils avoient trouvé, & recouvert Seigneur plein de ſi grande proüeſſe, & étoient avec tous ſoulagez, & auſſi peu à peu ceſſa la douleur. Et tantoſt aprés Uriam alla parmi le pays viſiter les lieux forts, & donna une partie de ſes biens à Guyon ſon frere & au Maître de Rhodes, & les fit entrer en mer pour ſçavoir, s'ils portoient nouvelles que les Sarrazins ne revinſſent point armez pour venir ſur ſon pays: car ſçachez, dit le Roi, que nous ne penſons pas d'attendre tant qu'ils viennent nous requerir, ainſi les yrons viſiter brievement; mais que nous ayons avant ſç l'ordonnance de nôtre pays, & à tant ſe part Guyon & le Maître de Rhodes, & le Capitaine de Lymaſſon entrerent en mer à tous trois mille combattans.

LE Roi Uriam & la Reine Hermine allerent viſiter parmi leurs Royaumes, leurs Villes & Bourgs là où on leurs fit dons & riches préſens, & y furent reçûs honorablement, & vinrent ceux de bonnes Villes à l'encontre du Roy & de la Reine avec ſons d'inſtrumens dont le Roy Uriam ſe tint bien content, & pourvû bien à tous ſes ſujets de toutes choſes néceſſaires pour la guerre, & ſi aucune choſe avenoit au tems avenir; & chacun étoit émerveillé de la grande fierté & puiſſance de corps, & diſoient qu'il ſe faiſoit douter plus qu'homme qu'ils euſſent jamais vûe, & ainſi Uriam alla de lieu en lieu par ſon Royaume. Et tout ce qui étoit en bonnes mains par raiſon & juſtice faite, il aimoit & ne changeoit point les Officiers, & où il voyoit qu'il étoit beſoin, il pourvoyoit de remede par bons conſeils de ſes Barons, & leur commanda à tous qu'ils fiſſent raiſon & juſtice en tout tems, tant au petit comme au grand ſans avoir aucune faveur à nul; mais leur commanda expreſſement d'aller parmi juſques à la verité ou autrement, s'ils faiſoient le contraire, il les puniroit ſi cruellement que les autres y prendroient exemple. Lors lui, ſa femme & leurs gens retournerent à Famagoſſe, & fut la Reine enceinte. Ici ſe tait l'hiſtoire d'eux, & parle de Guyon & du Maître de Rhodes.

TANT voguerent les Chrétiens par la mer qu'ils vinrent à approcher de certaine quantité de Vaiſſeaux, mais par ſemblance ils n'étoient pas grand nombre, adonc ils envoyerent une grande galere vers nos gens qui s'étoient mis en ordonnance & leurs dirent des nouvelles. Et tant eſt-ils tirerent tous les voiles à mont, & & allerent à force de vent ſans que le Navire des Sarrazins les apperçurent quand il les connut ils furent ébahis, ſe cuiderent retirer au port de beruth: mais nos galleres les devancerent & leur coururent ſus, là fut grande occiſion d'un côté &

d'autre, & à fait parler les Sarrazins furent tous déconfits, & leurs Navires pris & les gens jettés en la mer, les Navires étoient pleins de biens, après nos Barons se mirent en la mer pour retourner en Chypre, mais par fortune du vent de la mer qui tourmenta un peu ils arriverent à Crury. quand le Roi d'Armenie frere du Roi de Chypre le sçût il envoya sçavoir quels gens ils étoient. Adonc le Maître de Rhodes leur dit; Seigneurs dites au Roi que c'est le frere de Uriam, Roi de Chypre qui vient visiter la mer, afin que les Sarrazins ne fissent point d'armes pour courir sur eux Chypriens, pour le Soudan qui a été déconfis & mis à mort aussi tous ses hommes à la bataille de Famagosse, comment dirent ceux d'Armenie, y a-t-il autre Roi en Chypre que le Roy qui étoit frere de notre Roi, oüi dit le Maître de Rhodes: car le Roi fut frappé d'un dard envenimé par le Soudan tellement qu'il est mort, en son vivant il a marié sa fille à Uriam qui occis le Soudan en sa bataille, & déconsis tous ses gens, quand ceux l'entendirent il le vinrent annoncer à leur Roy qui fut dolent de la mort de son frere: mais nonobstant il vint à la mer en grande compagnie d'armes, & entra au Vaisseau, où Guyon & le Maître de Rhodes étoient; Quand Guyon sçût sa venuë, il alla à l'encontre, & s'entrefirent grande reverence. Le Roi dit au grand Prieur de Rhodes: Maître puisque ce jeune Damoiseau est frere du Mary de ma Niece, je serois mal courtois, quand il arrivera en ma terre, si je ne lui faisois bon recueïl, si lui dites, je vous pris qu'il lui plaise de venir en notre pays, nous lui ferons la meilleur chere que nous pourrons. Sire, dit le grand Prieur de Rhodes, je le ferai, adonc parla à Guyon & lui conta tout. Guyon lui répondit que volontiers le feroit pour l'amour du Roi plus si faire ce peu ce pouvoit, car bonne foi & raison le veulent.

Lors se partirent ensemble & Guyon mena belle Cavallerie de Poitevins avec celui & toutes fois avoit chacun d'eux, vêta la cotte d'acier & étoient en bon arroi comme gens faits au métier d'armes, & compterent en petits vaisseaux, & arriverent à terre & aprés allerent à Cheval à Crury.

ADonc le Roy d'Armenie avoit lors une belle fille qu'il avoit euë de sa femme laquelle étoit allée de vie à trépas, n'avoit encore la fille que environ douze ans & n'avoit le Roi plus d'enfans, sçachez que lui & son frere le Roi de Chypre avoient épousé les deux sœurs qui furent filles du Roi de Maleger, & eurent chacun une fille de leur femme, dont celle qu'Uriam avoit épousée qui avoit nom Hermine, en fut l'une & l'autre fut Florie, dont je vous ai commencé à traiter, la pucelle se tenoit pour lors à Cruri, adonc fut la pucelle bien joyeuse: car fort desiroit avoir les étrangers, lors se vêtit & para richement, & fit bien orner les Dames & la Damoiselle, & à tant entra le Roi à Cruri, & vint au Château, là descendit & la compagnie qui venoit avec lui, monterent en la grande salle, adonc Florie qui desiroit leur venuë vint à l'encontre & s'humilia vers son pere; lui dit faites fête à ces nobles gens & les recevez honorablement, & spécialement ni le frere du mary demi Niece de Chypre votre cousine, quand la pucelle entendit ce, elle fut joyeuse.

Adonc celle vint à Guyon & le prit par la main disant; sire vous soyez le bien venu au Royaume de mon pere, Mademoiselle grand merci dit Guyon. Adonc commença la fête à être grandement servie de beaux & riches mets, & Guyon & la Damoiselle s'entredisoient de moult gracieuses paroles, sçavoir si Guion n'eût eu loisir il lui eut dit toute sa pensée: mais cependant qu'ils étoient en grands soulas, vint une galliotte au port qui venoit de Rhodes & furent ceux dedans joyeusement reçû de la Ville, ils furent joyeux quand il trouverent leurs gens & tantôt demanderent où étoit le Maître. Il leur fut dit qu'il étoit au Palais vers le Roi avec son frere au Roy de Chypre, lesquelles le Roi d'armenie festinoit fort. Or tantôt dit l'un, allez leur dire qu'il y a passé pardevant notre Isle moult grosse Navire de Sarrazins, & ne sçavons où ils sont tournés: mais toutefois ils ont pris le vent pour venir en Chipre & dit on que c'est le caliphe de bandas & toute sa puissance, adonc un frere Chevalier vint au fort, dit au maître de Rhodes telle nouvelle nous sont venus, pourvoyés le remede. Quand le Maître l'entendit il vint à Guyon & lui dit; Sire, il est tems de nous en aller pour certaine nouvelles qui sont venuës, il est donc bon de retourner en Chypre pourquoi dit Guion, sçavez-vous chose de nouveau qu'il soit besoin de nous retirer si hardiment. Oüi dit le Maître: car le caliphe de Bandas est passé devant l'Isle de Rhodes à grande multitude de grosses Navires, il y avoit dedans grand nombre de Sarrazins & tournerent le chemin de Chypre. Quand Guion oüit cette nouvelle il dit à la pucelle qu'il tenoit par la main; Damoiselle, je vous prie qu'ayez souvenance de moi: car je ne puis plus demeurer avec vous & toutefois voyés si en tout tems votre vassal à fait tout ce qu'il vous plaira de me commander. Sire, dit la Damoiselle grand merci, puis Guyon vint au Roi & prit congé de lui: mais quand le Roy sçût pourquoi il se partoit si hativement il fut dolent & les conduisa jusques au port si montrerent leurs voiles allerent singlants à force de vent, plusieurs voiles tirant devers Chypre. Adonc florie étoit monté aux fenêtres d'une haute tour & tant qu'elle peut oncques voir sa veuë elle ne bougea des fenêtres.

ALors Caliphe & Brandimont de Tarce qui étoit oncle du grand Soudan le Damas avoient oüit nouvelles comme le grand Soudan avoit été occis & déconfis en l'Isle de Chipre avec tous ses gens dont ils furent dolens, si se mirent en mer & assemblerent environ soixante mille payens pour venir détruire l'Isle de Chypre & tous les habitans & ce cuidoient-ils de bien faire en peu d'heures: car ils cuidoient qu'il n'y eut point de Roi, pour ce que le Roi avoit été occis en la bataille de Soudan & pourtant ils s'avancerent le plus qu'ils purent d'arriver au pays sans ce qu'ils fussent apperçût & ce faisoient-ils pour mieux venir à leurs intentions: mais ceux de Rhodes l'avoient fait sçavoir au Roi qui avoit fait assembler ses gens & mettre en ordonnance pour recevoir la bataille & avoit ordonné garde sur les ponts que si-tôt qu'ils les verroient venir qu'ils feroient signe par feu, parquoi en moins d'une nuit on sçauroit par le pays, & châcun qui pourroit porter armes tireroit celle part ainsi l'avoit fait crier le Roi sur peine de hard, & lui il tenoit les champs au milieu des ports de son Royaume pour être plutôt là où les Sarrazins arriveroient pour prendre terre & faisoit le Roi si grand semblant qu'il donnoit à ses gens si grand cœur que lui & son armée eut bien osé combattre la caliphe de Bandas, & toute sa puissance. Or avint par la garce de Dieu que le tonnerre se leva en la mer si horrible que les Sarrazins furent bien ébahis, & les départit tellement la tempête qu'ils ne se reçûrent en peu de tems de sept de leurs Navires devinrent, le lendemain environ l'heur

de prime fut bien claire & le vent attrempé, & adonc la grosse Navire des payens ce tint ensemble, & s'en alla vers le port de Limassón. Et sept cens vaisseaux qui furent égarez étoit toute l'artillerie des Sarrazins, & s'en venoient arriver au port de l'ost au champ, & tout ce chemin venoit Guion & le Maître de Rhodes & leurs gens qui étoient bien quatre mille, adonc apperçûrent les navires, & quand ils approcherent près nos gens connurent que c'étoient des Sarrazins, & les Sarrazins connurent que les autres étoient Chrétiens, lors commença l'effroi à être grand, d'un côté & d'autre & commençerent à tirer canons, arbalêtres, & s'approcherent ls lancevent de dards si fort si dru qu'il sembloit que ce fut la grêles des traits qui voloient & fut grande la bataille; mais Guion & le Maître de Rhodes leurs gens assailloient âprement les Sarrazins qu'ils ne sçavoient qu'elle part tourner pour eux défendre; car nos gens qui étoient és Galleres tournoient si âprement entre eux qu'ils en furent tous ébahis là leur eût-on oüi fort reclamer, leurs Dieux, néanmoins ils furent tous déconfis.

Et quand l'Amiral des cordes qui étoit le Maître de l'artillerie vit la déconfiture tourner sur siens, il fit lors jetter hors de la grande nef une petite Galiotte qui étoit de cette nef entra dedans avec huit de ses plus privez, & prierent l'aventure du vent, & allerent si roidement que nos gens s'en émerveilloient; mais oncques ne firent semblant de les suivre, ainsi s'aborderent és Vaisseaux & entrerent dedans commencerent à jetter tout à bord, toutefois ils prirent les Sarrazins jusques au nombre de deux cens, dont Guion en donna cent au Maître de Rhodes pour faire rendre aucuns Chrétiens freres de leur Religion qui avoit été pris des Turcs en la bataille qu'ils avoient euë sur la mer contre le grand Carnen, lui donna aussi deux des Nef conquises que le Maître envoya à Rhodes & remercia Guion lequel prit les autres cent Sarrazins & les deux plus riches Nefs de ceux qui avoient été conquises & les bailla à un Chevalier de Rhodes, lui dit Menez ces deux Nefs & sept cent Sarrazins a Cruti, me recommandez au Roi & à sa fille & par moi presentez à la pucelle & les deux Nefs comme elle sont garnie, & au Roi les cent Sarrazins, & de ce fait les chargea le frere Chevalier & vint à Gruti fit son message duëment & bien sagement, leur conta la déconfiture & le vaillant gouvernement de Guion. Vous soyez le bien venu, dit le Roi, grand merci au Damoiseau, la pucelle fut fort joyeuse de ces nouvelles, car elle aimoit moult Guion, adonc le Roi & sa fille donnerent au Chevalier de riches joyaux, dont il les remercia prit congé deux & retourna à Rhodes, après son département le Roi enquêta aux Payens où l'armée du caliphe de Bandas étoit & le Roi Brandimont, ils lui dirent qu'ils étoient en Chypre pour vanger la mort du Soudan que les Chypriens avoient occis tous ces gens. Quand à vous dit le Roi vous avez bien failli à gâter le Roi de Chypre mon neveu, adonc ils les fit tous mettre au fers & en la fosse, fit vuider les deux Vaisseaux & l'avoine qui étoit dedans fut porté au fort. Or je retourne ai à Guyon & au maître de Rhodes qui avoient enquis au Sarrazins où la grosse flote alloit prendre terre, & ils leurs repondirent en Chypre, adonc nos gens eurent conseil pour ce qu'ils avoient trop de vaisseaux & peu de gens qu'ils mettroient en leurs Nefs toute l'artillerie qu'ils avoient conquises, & aussi des autres choses necessaires, ce qui fut fait, & le demeurant fut donné au Maître de Rhodes qui

qui l'envoya à Rodes, fort seulement ce qu'il avoit départi la gemient à ses compagnons qu'il ne voulut qu'aucun demeurât pour lui, quand ce fut fait, ils tendirent voiles, & allerent grand erre vers Chypre.

L'Amiral de Damas de Caliphe de bandas firent dolens de leur perte, & tant terre l'Amiral qu'il apperçû le port de Lymassón, virent de grosses Navires devant la Ville, quand il fut auprès, il oüit sonner, trompettes, tirer Canons fort horriblement, & à l'approcher il connut bien que c'étoit Caliphe de bandas, & le Roi Brandimont de Tharse, qui assailloit ceux qui gardoient le port, pour le prendre: mais le Capitaine du lieu y étoit avec de bons pavelas, arbalestiers & ses gens qui défendirent le port que les Sarrazins ne sçurent que faire, & le Caliphe de bandas & le Roy Brandimont regrettoient leurs Vaisseaux qui étoient égarez par la mer pour la tempête qu'ils avoient euë, lesquels étoient l'artillerie. Lors vint l'Amiral qui leur écria Caliphe, mal vous va; car vous avez perdu votre Navire & votre trait que nous conduisons en la mer; car les Chrétiens nous ont rencontré sur la mer nous ont déconfit, & n'en est nul échapé, hors que nous qui sommes ici. Adonc le Caliphe fut dolent, & dit, mes chers Seigneurs, ici y a dures nouvelles, je vois bien que fortune dort pour nous quand à present, & y a déja long tems; mais elle est maintenant pour les Chrétiens, car il apprend bien à nous & aussi il a fait au Soudan notre Cousin, lequel lui & tous ses gens sont morts & déconfit en cette Isle que de mal elle arse & brulée. Lors de l'Amiral Sire, si vous montrez à vos gens que soyez aucunement ébahi, ils cuideront que vous soyez du tout en tout déconfit, & d'autre part à ce que j'apperçoi de ses gens qui sont au pont ils n'ont talent de vous laisser arriver sans riotte, car il vous montront bien qu'ils ne se doutent point de vous; si voudroient bien que nous retirassions dedans la mer, laissons rafroidir, & devant le point du jour seront à un petit port qui n'est pas loin d'ici, qu'on appelle le chef de saint André, & n'aurons la nuit qui nous deffend de passer, ainsi le firent. Et quand nos gens les virent partir, ils mirent un Rampin armé hors du port & les suivir tant qu'il vint sur le soir, ils s'approcherent environ une lieuë du bord au dessous dudit saint André. Adonc le Rampin retourna au port de Lymassón, & dit ces paroles à nos gens. Lors le Capitaine fit faire du feu sur garde du sollée, & puis cliner devers la. Et quand la plus prochaine garde vit le signe du feu ils se dirent de garde en garde, tant qu'il fut incontinent sçû par tout le Royaume. Et adonc chacun se mit en chemin tant à pied qu'à cheval, & se tirerent en la place où le Roy Uriam étoit qui avoit la envoyé les espies pour sçavoir où ils prendroient terre, & manda qu'il seroit bon que chacun se tint en la forteresse de peur de surprise, & qu'on laissât prendre terre paisiblement excepté qu'on ne se laissât surprendre, afin que les Sarrazins ne prissent nulle de leurs forte haches, car avec l'aide de Dieu n'en repassera pas la mer.

QUand les Sarrazins qui étoient entrés en la mer apperçurent le jour, ils desancrerent, puis vinrent tous d'une flotte arriver, & prirent terre. Et ceux de l'Ahbaye les apperçurent bien, & manderent à Lymassón. Adonc le Capitaine le manda par un Chevalier au Roi Uriam, lequel en eut grande joye, & l'appel-

lac comme ne fut pour batailler, & le Caliphe fit pour tirer la terre, & fit faire les loges là auprés comme à demie lieuë du port sur un gros ruisseau d'eau douce, lequel tomboit en la mer, en la cornie d'un bois, pour se rafraîchir, & laissa quatre mille payens pour garder les Navires & cependant vint Guyon & le Maître de Rhodes & leur gens qui arriverent à Limasson, & leurs enseigna là comme les Sarrazins avoient pris terres & que leurs Navires étoient à une lieuë du chef saint André. Nous les yrons visiter, dit Guyon: car qui les pourroit avoir jamais nul n'en retourneroit en furies en l'hatee, & en disant ces parolles ils s'appointerent de la mer & allerent tant qu'ils vinrent si près des Sarrazins qu'ils virent le port du chef saint André & les Navires qui étoient en grand nombre. Adonc mirent leurs gens ordonnancé, & ce fait ils vinrent comme foudre & tempête frapper sur les Navires des Sarrazins à force de trait & de jet & si horriblement qu'il n'y eut Sarrazins qui s'osât mettre en defense: mais qui peut saillir sur terre & courir devers l'ost il se tint pour heureux: par ce moyen en furent les Navires pris & tous les Sarrazins qui furent attins. Adonc nos gens envoyerent les biens qu'ils avoient conquis des Sarrazins, en l'Abbaye, & emmenerent ce qu'ils purent desdits Vaisseaux, & si chargez de biens & de l'avoir des Sarrazins que plus ne pouvoient & au demeurant ils mirent le feu & furent les Navires qui demeurent en prises de feu & ceux qui échaperent des Vaisseaux & vinrent en l'ost. Adonc s'émeût l'ost & & vint mieux qu'il pût vers le port, & trouverent beaucoup de leurs gens morts, & aucuns qui étoient cachez parmi les buissons.

Et quand ils virent que nos gens, mort se tournoient ils vinrent vers la mer & recouvrerent six de leurs Vaisseaux qui preserverent de brûler. Et quand le Caliphe aperçût le dommage, il en fut dolent & dit au Roi Brandimont. Par mahom, je ne me partirai de ce pas tant que tout sois tout déconfit. Ni moi aussi dit le Caliphe.

Adonc mirent dedans les six Vaisseaux qui leur étoit demeurez de bonne gardes & puis retournerent avec leur gens.

ADonc le Roi Uriam étoit logé en une prairie sous une riviere, & fut en la place ou les soudoyers du Soudan furent déconfit au pont. Et avoit le Roy envoyé ses épies, pour sçavoir si les Sarrazins se logeroient. Lors vint le Maître de Rhodes, qui descendit devant la tente du Roi Uriam & le salüa humblement & le Roi qui fut joyeux de sa venuë le reçût honorablement, & lui demanda comme Guyon son frere se portoit, Monseigneur dit le Maître de Rhodes, bien comme le plus asseuré homme que je ne vis oncques, se recommanda à vous tant comme il peut j'en suis bien aise dit le Roi mais dites-moi comme vous avez fait depuis que vous departies d'avec nous. Et le Maître lui raconta toutes les aventures qui leurs étoient avenuës & de la Navires du Caliphe qu'ils avoient détruite au chef saint André & comme ils avoient arde. Vous avez vaillamment voyagé dit le Roi Uriam & bien curieusement, donc je louë Dieu. Et quand est de mon Oncle le Roi d'Armenie, je suis joyeux que vous l'avez laissé en bonne prosperité, mais nous faut adviser autre chose, comme les Sarrazins seront déconfits & quand est de moi & de mes gens je me deslogerai pre sentement pour approcher d'eux, car ils ont trop sejourné en notre pays sans avoir aucunes nouvelles de nous, allez donc devers mon frere. Adonc le Maître prit congé du Roi & vint grand erre vers le port de Limasson, & alors le

Roi fit déloger son ost, & vint loger à une lieuë du Caliphe, & les Sarrazins ne sçavoient rien de leur venuë, & le Maître vint à Guyon annoncer les nouvelles comme le Roy s'étoit délogé pour aller combattre ses ennemis. Adonc Guyon délogea & vint loger à une petite riviere qui tombe dans la mer, & sur icelle même riviere étoit logez les Sarrazins, & n'avoient entre eux qu'une riviere qui tenoit une lieuë de tour.

LE Roy Uriam desiroit fort de sçavoir, où les Sarrazins étoient logés & aussi de sçavoir combien ils étoient, & pour ce il appella un Chevalier Chiprien qui sçavoit toute la contrée, & lui dit, armez-vous, & montez dessus le plus haut cheval que vous avez, & viendrez avec moi où je vous voudrai mener. Si fit le Chevalier son commandement, & s'arma & monta sur son cheval, revint à lui, il trouva le Roi qui étoit monté sur un leger coursier, & étoit bien matin, & dit à plusieurs de ces Princes, ne vous bougez d'ici jusques à ce que ayez nouvelles de moi, mais si je ne revenois, faites ce que je vous manderai par ce Chevalier, & ils dirent que ainsi le feroit il, mais pour Dieu regardez où vous allez. Ne vous doutez, dit le Roi, lors ils se partirent, & quand ils furent hors du logis, le Roi dit au Chevalier. Menez nous au plus court chemin, où je puisse voir le port où les Sarrazins sont arrivez. Et il le mena environ une lieuë sur une haute montagne, & lui dit Sire, voyez-vous là le port & l'Abbaye au dessus. Et comment dit le Roi Uriam, on m'avoit dit que leurs navires étoient arses, & encore voila les Vaisseaux dont ils peuvent maintenant être venus. adonc le Roi regarda la fenêtre au long de la vallée, & vit l'ost de son frere qui étoit logé sur la riviere: d'autre part vit l'ost des Sarrazins qui étoient grand nombre. Voilà grand peuple de Sarrazins dit le Roi, ceux connois je assez: mais ceux qui sont par deça, je ne connois pas quels gens ils sont, attendez moi ici, & j'irai sçavoir si je les pourrai connoître, & le Chevalier lui répondit, allez de par Dieu. Lors se parti le Roi explora tant qu'il approcha de l'ost, & trouva un Chevalier qui failloit du port, lequel connut, & le nomma par son nom, lui demanda. Mon frere est il en cette route, & quand le Chevalier l'entendit parler il le regarda si s'agenoüilla en disant. Oüi Monseigneur, dites lui, dit Uriam, qu'il vienne parler à moi sur cette montagne, puis le Chevalier en l'ost & dit ces nouvelles à Guyon, & le Roi se retourna à son Chevalier, & lui dit ami bien va: car c'est Guyon mon frere qui est logé là dessus, puis vint Guyon & le Maître de Rhodes, & lors les deux freres s'entrefirent grande joye; lors le Roi leur montra les Payens, quand, ils les virent, ils dirent, nous ne les sçavions pas si prés de nous. Or avant dit le Roi, à l'aide de Dieu, ils ne nous peuvent échapper, si ce n'est par cette Navire que je vois là en ce haut, & quand Guyon le vit, il fut tout ébahi, & comment dit-il, les Diables en ont encore apporté d'autres, nous leurs randimes n'y a pas trois jours tout leurs Navires. Adonc dit le Maître de Rhodes, je suppose que par avanture ils étoient denavrez aucuns és Vaisseaux qui ne furent pas trouvez, qui ont secouru ce peuple que vous voyez là. Ainsi peut-il avoir été dit le Roi: mais il convient mettre gardes: car parce que nous pourrons perdre le chef & le plus grand qui aprés nous pourroit nuire en autre tems aussi nous dit le Maître de Rhodes, il semble que vous les ayez déja tout déconfit jusques au Caliphe & Brandimont.

Adonc répondit le Roi, s'il n'y avoit plus que ces deux selon ce que je vous ay oüy dire, il n'y faudroit pas tant de gens que nôtre Seigneur en a apprêté, il n'y faudroit que Guion mon frere, il seroit tantôt délivré. Ha Monseigneur dit Guion, quand vous serez rigolez de moi & d'un autre encore ne serons que deux: mais je loüe Dieu de la vertu qu'il m'a donné, combien quelle ne se pouvoit comparer à la vôtre que Dieu vous maintienne. Mon frere dit le Roi je ne cuide pas rigoler de vous, car si notre fait étoit achevé à ces deux jeune fils tant en Dieu, & en vous que j'attiendrois l'aventure telle que Dieu la nous voudroit donner sans doute, mon frere dit Guion si la besogne ne tournoit ailleurs il ne faudroit attendre l'aventure, mais ils est bon d'en laisser le parler & adviser comme nos ennemis seront détruits, Guion dit le Roi, vous dites bien. Lors le Roi dit à son Chevalier, allez en l'ost, & les faites partir des logis en belle ordonnance, & le faire venir au pies de cette montagne. Lors il se partit & fit le commandement du Roi, & ceux de l'ost obéirent à lui, & vinrent sous la montagne en bonne ordonnance. Et lors le Roi dit à Guion son frere qu'il allât faire armer ses gens, les fit passer la Riviere & les mit entre les Navires des Sarrazins, qu'il approchât si prés de leurs ost, afin qu'il pût facilement connoître & bien appercevoir leur maniere & contenance, & comme il verroit que la besogne se portoit qu'il se gouvernât bien, & vous Maître de Rhodes, mettez vous en Mer avec vos gens, & verrez sur le pas du pont, afin que si les Sarrazins se mettoient en leurs Vaisseaux qu'ils ne pussent échapper, je m'en vais ordonner mes gens pour combattre les Sarrazins. Et ainsi se partirent la montagne, fit chacun ce qu'il avoit ordonné. Adonc le Roi Uriam vint & ordonna ses gens & les mit en bataille rangée, les archers & arbalêtiers sur les armes & vinrent au découvert de la montagne & virent l'ost des Sarrazins. adonc s'en allerent par le païs en belle arroi jusques à une arche auprès de l'ost avant que les Payens s'en apperçeussent à plein mains quand ils virent il crierent à l'arme.

Adonc l'ost s'arma de tous côtez, lors le Roi Uriam en vint courant à force de chevaux mille hommes d'armes entre eux qui moult les dommagement & les empêcherent tellement qu'ils n'avoient loisir d'eux ordonner à leur aise, nonobstant ce ils se mirent au mieux qu'ils purent en arroi. Et lors nos gens s'assemblerent avec eux; là eut grand occision de traits sur les Sarrazins. Adonc vint le Roi Uriam qui se peine fort d'exiler ses ennemis faisoit tant d'armes qu'il n'y avoit si hardi Sarrazins qui l'osât attendre, mais fuïoient devant lui comme fait la perdrix devant le lânier. Et quand le Caliphe de Bandas l'apperçût il montra au Roi Brandimont en disant, nous sommes bien fols, si pour c'est hommes nous sommes ébais, le demeurant nous doutera & prisera peu.

Adonc poingnit le Cheval de si grand ire que le sang lui saillit par les flancs, & sçachez que c'étoit l'un des fiers & puissant corps qui naquit en ce tems, & tourna la terge derrier le dos empoignit l'épée à deux mains, & frappa Uriam sur le coing du bassinet de toute sa force & le bassinet fut moult dur, & pour ce l'épée glisse & vint le coup descendre sur le col du destriers, entra si avant en la chair qui lui trancha les deux maîtresses vaines qui soutenoit la tête du cheval. Adonc le destrier qui ne se pouvoit plus soûtenir, s'enclina, & le Roi Brandimont s'approcha du Roi Uriam, lui qui sentoit son cheval aller par terre embrassa Brandimont par le foix du corps, le mit sous lui. La eut grande meslées, tant des Chypriens comme les Sarrazins pour recouvrer leur Seigneur, y eut grand nombre de morts & de navrez.

Lors le Roi Uriam tira un coûteau fort court, qui lui pendoit au côté dextre, & glissa sous la gorgerette du Roi Brandimont, tellement qu'il l'abbattit mort, & puis se dressa sur ses pieds, cria à haute voix à Lusignan. Si vinrent les Poitevins qui l'oüyrent, & se mirent en la presse, tellement que les Sarrazins perdirent la place. Adonc fut le Roi Uriam remonté sur le destriers du Roi Bradimont suivirent le Caliphe de Bandas, & ainsi se renforça la bataille plus fort que devant, & tant qu'il y eut grand perte d'un côté & d'autre, furent fort grevez les Sarrazins, tant de la mort du Roi Brandimont que de leurs gens. Et cependant vint Guyon de Lusignan qui se mit en la bataille avec deux mille hommes & se combatirent fort.

Et quand le Caliphe apperçût qu'il étoit ainsi surpris, il se partit de la bataille, lui deuxiéme le plus couvertement qu'il peut, s'en vint en la mer. La fut l'Amiral de Damas qui les fit entrer en une petite galliote, dont il étoit autrefois échappé, comme je dis dessus, & fit saillir du port le Navire qui étoit demeurée.

LA bataille fut moult grande, & y eut grand occision, mais quand les Sarrazins apperçeurent que Brandimont de Tharse étoit mort, & que le Caliphe de Bandas les avoit laissez en ce peril, il en furent ébahis, & commencerent à desrenger, & à perdre la place & aussi fuïr vers la marine; mais ce ne leur valut guere, car leurs Navirent étoient parties avec le Caliphe & l'Amiral de Damas. Que vous feroient ores long parler. Les payens furent tous déconfits. Adonc retournerent les Barons aux loges des Sarrazins où il y avoit moult de richesses. Ici se tait l'histoire & parle du Caliphe qui s'en allât dolent par Mer, & jura par ses Dieux que s'il pouvoit arriver à Damas à sauvée, que encore feroit il ennui aux Chypriens, ainsi voguoit par la mer, & cuidoit être échapé des Crétiens; mais de quel foi pense souvent demeure la plus grande partie à faire, car le Maître de Rhodes étoit ja deça à faire vogner sur la mer, & tout les gens en galleres.

Et quand il apperçu grand nombre des Sarrazins il pensa que la bataille des Sar

razins étoient déconfit & en remercia notre S. J. Christ. Adonc il s'écria aux Seigneurs & aux gens d'armes qui étoient avec lui, dit beaux Seigneurs, & Sergens de Dieu ses ennemis nous échapperons-ils ainsi ce sera grand faute de nous. Lors qui eut veu mettre ses gens en ordre & courir sur les Sarrazins, & jetter canons & traits d'arbalête c'étoit un grand fait horrible à voir. Et quand l'Amiral de Damas apperçût le méchef qui tournoit sur eux il haussa le voile & fit avancer les armes, & échappa du danger de nos gens malgré qu'ils en eussent, & peu de tems la galliotte fut si éloignée que nous en perdirent la veuë, & virent bien que la poursuite leurs pourroit plus nuire que aider si les laisserent tantôt furent leurs Vaisseaux déconfits & les payens tuez en la mer & remenerent avec eux les six Vaisseaux aux chef saint André, puis saillit de la mer & le Maître de Rhodes tout cent frere de la Religion, & vint en son logis & alla conter l'aventure au Roi à son frere & aux Barons & comme les Payens avoient été tous pris & déconfit leurs Vaisseaux ramenez au port, & comme le Caliphe & l'Amirable étoit échapez en une galliote parquoi le Roi fut dolent, & ses Barons aussi, & aprés departir à ses compagnons tout ce qui avoit été gangné sur les Sarrazins sans qu'il en retint à sa part un denier, excepté aucunes des tentes & l'artillerie : puis se partit de la & donna congé à plusieurs de ses Barons & à leurs gens, les remercia moult. Et quand ils partirent ils s'en allerent tous riches.

Aprés ces choses faites le Roi Uriam vint à Famasse avec son frere & le Maître de Rhodes, & ses Barons qu'il amena de Poitou & tous les plus hauts Barons de son Royaume, & la reçût la Reine Hermine moult joyeusement, & rendit devotement grace à Dieu de la victoire qu'il leur avoit donné. En ce tems la Reine Hermine étoit fort enceinte, & le Roi Uriam avoit fait crier une noble fête : car il vouloit en repos festoyer les Barons du Poitou & autres Princes privez & étrangers. Et huit jours devant que la fête devoit être, commença arriver grand peuple en la Cité, donc le Roi fut joyeux & fit crier sur peine de corps que nul ne cherit les vivres & trois jours devant la fête la Reine Hermine accoucha d'un beau fils, & eut nom Henry pour l'amour du Roi, donna le Roi des riches dons & y avoit beaucoup de Barons de Poitou qui avoient pris congé du Roi & de son frere & de la Reine pour eux en aller & leur avoit donné le Roi moult de richesses & puis le mirent en mer & leur avoit baillée lettres le Roi à son pere & sa mere. Et ainsi que la fête étoit au plus grand bruit vinrent dix-sept des plus hauts Barons du Royaume d'Armenie tout vêtus de noir & sembloit à leur contenance qu'ils fussent au cœur fort courroucez. Et quand ils vinrent devant le Roi, ils le saluerent doucement. Et le Roi Uriam. Et les reçût & ils dirent au Roi Sire le Roi d'Armanie votre oncle est trépassé. Dieu lui fasse merci, & nous est demeuré une belle Pucelle laquelle est sa fille & n'y a héritier qu'elle par sa chair & en sa pleine vie il fit faire cette lettre & nous commanda qu'elle vous fut apportée : & nous ne charges que nous requerissons pour l'amour de Dieu que ce dont il vous fait ; requête ne lui veuillez faillir : car nous sçavons bien que la chose est à votre profit, & honneur, Seigneurs dit Uriam, si c'est chose que je puisse faire je le ferai volontiers si prit la lettre, l'ardeur, dont la teneur fut telle.

Trés cher Seigneur ainé neveu, je me recommande à vous tant comme je puis

& vous prie d'avoir ma très chere & aimée niéce votre femme pour recommander, par cette lettre je fais à vous deux la premiere requête que onc je vous fis, que jamais vous ferai, car quand ces presentes furent écrites, je me senti en tel point qu'en moi n'avoit point d'esperance de vie. Or n'ai-je point d'héritier de mon corps qu'une seule fille laquelle Guyon votre frere a veuë, je vous supplie qu'il vous plaise de le prier de par moi qu'il la veille prendre à femme & le Royaume d'Armanie avec : s'il vous semble qu'elle ne soit digne, si lui aidés à trouver quelque homme qui sçache le pays gouverner & deffendre les ennemis de Jesus-Christ. Or y veilles pouvoit de remede convenable : car à tous dire, s'il vous plaît à la fin je vous fais mon héritier, pour l'amour de Dieu prenés y garde & ayez pitié de ma fille, qui est orpheline desolée de tout conseil & confort si vous lui faillés. Quand Uriam. oüit ces pieux mots, il fut dolent de la mort du Roi, eut grand pitié au cœur des piteux qui étoient écrits en la lettre. Adonc répondit aux Armeniens, disant ainsi Seigneurs, je ne vous faudrai pas à ce besoin, car si mon frere ne le veut à s'accorder, si vous ferai-je tout le confort & l'aide que je vous pourrai faire. Sire Roi dirent les Armeniens, notre Seigneur vous le vueille rendre qui vous doivent bonne vie & longue. Et adonc le Roi Uriam appella Guyon son frere, qui déja sçavoit nouvelle de la mort du Roi d'Armenie, dont il étoit fort courroucé, lui dit les paroles qui s'en suivent Guyon tenez ce don, car je veux le faire héritier du Royaume d'Armenie, & la plus belle pucelle qui soit en tout le pays, c'est à sçavoir Florie ma cousine fille du Roi d'Armenie, qui de la volonté de Dieu est allez de vie à trépas. Or je vous prie que ne refusiez pas ce don, car tel offre n'est pas à refuser. Monseigneur dit Guyon, je vous remercie humblement de cet offre & de ce present. Adonc eurent les Armeniens si grande joye que nuls ne pouvoient. Et quand il eut consenti à la parole, ils s'agenoüillerent devant lui, lui baiserent les mains à guise du païs.

Et fort renforca la fête plus grande que devant, & cependant le Roi commanda d'appareiller le navire, dedans les Vaisseaux fit mettre moult richesses, & ordonna y entrer belle Baronie, tant de Poitou comme de Chypre, & le Maître de Rhodes pour le conduire en Armenie, puis furent aux nôces le firent couronner & prendre la possession de tous les Pays & les hommages de tous les sujets, sçachez qu'ils fassent plûtôt départir pour eux en aller si ce ne fût pour attendre la révelée de la Dame Hermine Reine de Chypre, laquelle révelée à grand joye, y avoit noble geste & grande, donna le Roi Uriam des riches dons aux Armeniens. Et aprés la fête finie. Guyon prit congé de sa sœur la Reine, laquelle fut dolente de sa départie, lors le Roi le conduit jusques au port de limasson.

Adonc on dressa les voiles, & fit-on desancrer le Navire & s'empoignerent en la noble compagnie bien pourveus comme si ce fut pour aller en la guerre, & pour doute de Sarrazins, & tant allerent qu'ils apperçeûrent le ballet de Cruri qui est la maîtresse Ville du Royaume d'Armenie, où on desiroit leur venuë, & étoient assemblez moult de nobles du Pays qui attendoient leur venuë, lesquelles furent joyeux quand ils virent approcher le Navire, car ils sçavoient les nouvelles que leur Seigneur venoit pour ce que les Barons qui étoient allez en Chipre pour porter les lettres qu'il avoit mandé la verité, afin de le recevoir honorablement & y é-

toient les Barons du pays, les Dames & Damoiſelle venuës pour les feſtoyer, & honorer; à cette heure la pucelle Florie étoit là la Maîtreſſe, tout regrettant la mort de ſon Pere, & n'avoit grande peur que le Roi Uriam ne la voulut pas accorder à ſon frere, étoit une cauſe qui moult angoſſoit ſa douleur; mais adonc une Damoiſelle bien avisée, lui dit ainſi Mademoiſelle, on dit que ceux qui étoient allés en Chypre, arriveront brievement au port, dont elle fut joyeuſe, regarda en la mer & vit Navires és Galeres, & pluſieurs autres grands Vaiſſeaux qui arrivoient au port, puis ouit trompette, & moult d'autres inſtrumens de divers ſons.

Lors vintent au port les Bretons du pays, & reçurent honorablement Guyon & ſa compagnie, puis le menerent vers la pucelle, laquelle vint à rencontre de lui, Guyon la ſalüa honorablement en diſant, Mademoiſelle, comme a-t'il eté de votre perſonne depuis que je me partis d'ici; elle lui répondit doucement. Sire, il ne me peut être gueres bien: car mon pere eſt nouvellement trépaſſé de ce mortel monde, dont je prie Notre Seigneur Jeſus-Chriſt par ſa ſainte grace qu'il lui faſſe vrai pardon & à toutes autres, mais Sire, comme pauvre orpheline, je vous remercie tant humblement que je puis des Vaiſſeaux que vous menvoyates, & auſſi de la richeſſes qui étoit dedans.

Comme Guyon épouſa la belle Florie, & fut Roi d'Armenie.

ADonc un des nobles Barons d'Armenie parla bien hautement en adreſſant ces paroles à Guyon, lui dit Sire nous vous avons été querir, afin que vous ſoyez notre ſouverain Seigneur, Roy & conducteur, ſi ſeroit bon que nous vous délivraſſions tout ce que nous baillez, & voyez ſi Mademoiſelle qui eſt toute prête d'acomplir ce que nous avons promis & au Roy Uriam votre frere. Et Guyon répondit, Seigneurs, ce ne demeurera pas à faire de par moi. Adonc ils furent fiancez, & le lendemain épouſez à ſolemnité, & fut la grande fête grande, & dura quinze jours & avant qu'elle fut finie, tous les Barons firent hommage au Roy Guyon. Et après ces choſes, les Barons de Poitou & de Chypre prirent congé du Roi Guyon, auſſi fit le Maître de Rhodes, lequel fit arriver tout les Barons en l'Iſle de Rhodes, le lendemain s'embarquerent, & en brief tems arriverent en Chypre, & comme il étoit Roi paiſible, dont Uriam loüa notre Seigneur peu de tems après pluſieurs de leur Barons de Poitou prirent congé, & le Roi leur fit de beaux dons, & écrit à ſon pere & ſa mere tout l'état de lui & de ſon frere.

Auſſi

Auſſi ſe partirent les barons & ſe mirent en mer, où ils trouveront les Vaiſſeaux tous prêts & envitailles des que métier leur étoit, adonc ils s'embarquerent en mer prirent le plus droit chemin pour la Rochelle.

Comme les Meſſagers apporterent des lettres à Raimondin & à Meluſine de leurs enfans qui étoient Rois.

LEs Barons qui étoient partis aprés relevée de la Reine Hermine ſinglerent tant par la mer qu'en peu de tems ils arriverent au port de la Rochelle, & entrerent en la Ville où ils séjournerent trois jours puis ſe partirent & errerent tant qu'ils arriverent à Luſignan, où ils trouverent Raimondin & Meluſine, qui les reçûrent à grande joye. Adonc leur donnerent les lettres au Roi Uriam & de Guyon leurs deux fils, quand ils eurent veu & oüy la teneur des lettres ils furent grandement joyeux, loüerent notre Seigneur de la bonne aventure & firent de riches preſens aux Barons qui avoient apporté les nouvelles en ce tems Meluſine fonda l'Egliſe nôtre Dame de Luſignan & pluſieurs Monaſteres, Abbayes au pays de Poitou, les renta fort richement en ce même tems fut traité le Mariage de ſon fils nommé Odon à la fille du Comte de la marche & en fut la fête grande, les nobles du pays s'aſſemblerent en grand honneur étoit le lieu de la fête noblement accoûtré au deſſous de Luſignan en la prairie & la durant arriverent de la Rochelle les Barons & Chevaliers du païs de Poitou, qui s'étoient derniérement partis de Chipre; mais quand ils ſçûrent les nouvelles de la fête, ils monterent à cheval, tant chevaucherent qu'ils arriverent à Luſignan trois jours devant la départie de la fête, firent la reverence au pere & à la mere honorablement, puis préſenterent leurs Lettres.

Quand Raimondin & Meluſine ſçûrent les nouvelles qu'ils étoient Rois de Chypre & d'Armenie & auſſi des quatres victoires qu'ils avoient euës ſur les Payens, ils en loüerent Dieu devotement, furent les Meſſagers reçûs à grande joye, eurent de beaux & riches dons, ſe renforça la fête pour l'amour de ces bonnes nouvelles.

Comme Antoine & Regnaut demanderent congé à leur pere & mere pour aller voyager en étranges pays.

Bien-heureux furent Antoine & Regnaut quand ils oüyrent les nouvelles des conquête & victoire que leurs freres avoient euës sur les Sarrazins, & de l'honneur qu'ils s'étoient acquis en si peu de tems d'avoir conquêté deux si nobles Royaumes, & dirent l'un à l'autre mon cher frere je vous dirai que desormais seroit tems que nous allassions chercher nos aventures par le monde, car pour ici demeurer ne pourroit conquêter ni l'ost ni pris. Adonc ils vinrent à leur pere & mere & lui dirent Monseigneur & vous Madame s'il vous plaît, il seroit bien tems que nous allassions par ce monde à nos aventures pour acquerir l'Ordre de Chevalerie: car ce n'est pas notre intention de la prendre que lors que nous jugerons notre avantage comme Uriam & Guyon nos freres l'ont euë, combien que nous ne sommes pas si dignes de l'avoir si noblement ni en si noble place, mais si Dieu plaît, nous avons intention de faire bonne diligence. Lors Melusine répondit enfans s'il plaît à Monseigneur votre pere, il me plaît bien Dame, dit Raimondin faites à votre volonté car ce qui vous plaît me plaît aussi, Sire dit Melusine il me semble qu'il est bien desormais qu'ils commencerent à voyager, pour connoître le monde, les étranges marches, aussi pour être connus & connoître le bien & le mal. A l'aide de Dieu icy pourvoyerai tellement qu'ils auront bien de quoi payer leur dépens. Adonc ses enfans s'agenoüillerent devant leurs pere & mere, en les remerciant de leur bonté l'ayde qu'il leur promettoient faire.

En ce tems és parties d'Alemagne entre Loraine & Ardaine y avoit une grande terre appellé la Comté de Luxembourg, qui pour lors étoit nommée Duché, pour ce l'appellerai-je en cette hiſtoire Duché, & en cette terre étoit un vaillant Prince moult renommé lequel avoit nom asselin, étoit Seigneur du pays si alla de vie à trépas, & ne demeura de lui nul héritier qu'une seule fille nommé Christine laquelle étoit belle. En cette terre y avoit grand foison de nobles Chevaliers, & escuyers qui tous firent hommage à la pucelle, comme à la droite heritier. En ce tems fut en Asai un puissant Roi, auquel n'étoit demeuré de sa femme qu'une fille qui eut nom Melibée de laquelle trépasa en sa gesine: & la fit mourir le Roi honnorablement. Or advint qu'il oüit nouvelle que le Seigneur de Luxembourg étoit trépassé, & qu'il ne lui étoit demeuré qu'une fille qui étoit fort belle.

Adonc le Roi d'Ansay la fit demander en mariage: mais la pucelle ne s'y vouloit accorder, jura comment qu'il fit ce qu'il pouvoit qu'il l'auroit. Adonc deffia la pucelle & tous ses aidans. Et quand les Barons & la commune du pays le sçeurent ils dirent puis que leur Dame ne le vouloit prendre à mary qu'il lui manderoient qu'il avoient tout envers la Pucelle, puis firent garnir leurs forts & leurs pays où se retirerent la plus grande partie des Barons au Bourg & au Château de Luxembourg, avec Christine leur Dame que vous ferois ores long conte il n'étoient pas pour lors assez forts pour combattre le Roi d'Ansay; car ils venoient à grande puissance, dommages dans le païs, puis vint planter le siége devant Luxembourg, & y eut plusieurs escarmouche lesquelles eut grand perte d'un côté & d'autre. Or advint qu'il y eut un homme qui étoit grand terrien, un des plus grands gentils-hommes du pays qui avoit été avec le Roi à la conquête de Chypre, & aux victoires qu'il avoit sur les Sarrazins, lequel s'en étoit venu avec les premiers Poitevins qui étoient déja venus à Lusignan, comme avez oüi Melusine & Raimondin lui avoient donné de beaux dons & joyaux, avoit veu Antoine & Regnaut, qui étoient ja forts & grands, de forte conditions & fiere, lui sembloit bien qu'il devoient assez en suivre les conditions meurs, la maniere de leurs frere, lequel gentil-homme étoit fort vaillant lequel étoit dedans Luxembourg que le Roi d'Anlay avoit assiegé. Adonc lui étoit sage du métier d'arme à la guerre, retira à part les nobles du pays, leur dit, Seigneurs vous pouvez bien appercevoir que au long aller nous ne pouvons résister à la puissance de ce Roi, pour laquelle chose s'il vous semble bon, mon opinion seroit d'y pouvoir de remede devant sans attendre plus tard, car il fait bon fermer l'étable devant que les chevaux soient perdus, ils répondirent. C'est verité, mais nous ne pouvons ni ne voyons pas qui y peut remedier sans la puissance de Dieu. Non dit-il sans la puissance de Dieu on ne peut faire grande chose, mais avec il est bon d'avoir aide. C'est une bonne raison dirent-ils, si vous sçavez nul bon chef pour notre profit, si le dites, car vous y êtes tenu, pource qu'elle est notre Princesse & à nous.

Adonc le Gentil-homme prit la parole, conta comme Uriam & son frere étoient partis de Lusignan, toute l'aventure de leur voyage & de leur noble conquête, l'état de leurs Pere & Mere, le maintien de Antoine & de Regnaut qui sçavoit bien que qui iroit requerir secours aux deux freres qui y viendroient à grande puissance quand on leur conteroit le fait. Vous dites bien, dirent les nobles, adonc manderent Christine, lui conterent cette affaire, elle leur dit Seigneur, je vous recommande ma terre & la vôtre, & en faite comme il vous semblera pour mieux en l'honneur de moi & de vous, car sçachez que pour mourir ne peut être desheritée, je n'aurai le Roi d'Ansai à mari, non pas qu'il ne vaille mieux que moi: mais pource qu'il me veut avoir par force. Et ils lui répondirent, ne vous doutez Madame, car s'il plaît à Dieu, il n'aura pas tant de puissance tant que nous pourons aider de nos corps, Seigneurs, dit la Dame, grand merci, lors se départit de là, adonc un des Barons reprit la parole en disant, vous qui nous avez mis en cette querelle, dites en tout ce qui est bon d'en faire; je le ferai volontiers, dit le Chevalier, s'il me semble bon me donnerez de vous autres, yrons à Lusignan sçavoir que nous pourons trouver chose qui nous soit profitable, nous le ferons volontiers, dirent-ils. Adonc choisirent entr'eux deux des plus notables pour aller avec lui, & partirent environ se premier somme monté sur chevaux à l'avantage, & saillirent par une poterne, passerent par l'un des côtez de l'ost que jamais ne furent apperçûs, exploiterent tant qu'ils virent environ soleil levant à huit lieuës de là, se penerent fort à chevaucher. Ici à parler d'eux, & parlerons de Melusine de ses deux enfans, à sçavoir Antoine & Regnaut.

La fête fut grande au dessous de Lusignan en la praitie, on y joûta fort vaillamment; mais sur tous les Damoiseaux Antoine & Regnaut joûterent mieux au dire des Dames qui là furent & aussi des Chevaliers, y furent donnez de moult beaux dons & riches joyaux; mais cependant Melusine pensoit à l'état de ses trois fils, leur fit faire de moult riches & grands habits & pourvoir de nobles hommes lavez pour eux gouverner honnorablement par tout où ils servoient. Et cependant vinrent les Ambassadeurs de Luxembourg, qui firent moult honorablement la reverence à Raimondin & à Melusine, à la compagnie, & furent joyeusement reçûs.

Adonc fut connu le Chancelier qui avoit été à la conquête de Chypre, & fut grandement festoyé, lors Antoine pour le grand bien qu'il avoit oüi dire de lui, le retint pour aller avec eux en voyage où ils avoient intention d'aller à l'aide de Dieu, il lui dit, Monseigneur, où avez vous intention d'aller, & Antoine lui répondit, à l'aventure que Dieu nous voudra donner pour avoir honneur de Chevalerie.

Je vous enseignerai, dit le Chevalier, la plus honorable que jamais Gentils hommes eussent en eux aventure. Quand les Damoiseaux l'entendirent, ils se vinrent accoller honorablement en lui disant. Noble & sage homme, dites nous que c'est volontiers dit le Chevalier, tant pource que je serois joyeux de votre avancement, & de raison soutenir & manifester le bien fait & admonester ceux qui veulent avoir honneur, en suivre la voye de bien avoir. Sçachez, Seigneurs, que tous ceux qui veulent & aiment verité : honneur & Chevalerie ils doivent aider à soutenir en leurs droits les veuves Dames, orphelines & orphelins, pourtant il est ainsi qu'en la marche de Lorraine & Ardenne à une moult riche contrée qu'on appelle le Duché de Luxembourg, lequelle Duché à long-tems gouverné comme son propre héritage un noble & vaillant homme.

OR advint que depuis un peu de tems en ça est allé le noble homme de vie à trépas, & n'est demeuré de nuls heritier hors qu'une belle pucelle à laquelle tout le pays & bonnes Ville ont fait hommage. Messieurs plaise vous sçavoir que le Roi d'Ansai l'a demandé à femme, mais elle pour rien qui soit ne s'y est voulu consentir. Pour ce qu'il a été autrefois marié lequel Roi d'Ansai en a eu tel dépit, qu'il a défié la pucelle & tout son pays, y est entré à bannierre déployée faisant guerre de feu & de sang, tout ce il le faisoit par son ouvrage sans cause & sans raison a assiegé la pucelle & ses gens en la Ville de Luxembourg, à juré qu'il n'en partiroit jamais jusques à ce qu'il l'aura prise & dit comment qu'il soit qu'il l'aura par force ou par amour, donc messeigneurs, il nous semble qu'il n'y a au monde plus honorable voyage n'y plus raisonnable que celui, car tous ceux qui aiment honneur doivent tirer celle part, vous dites vrai dit Antoine & sçachez que je parlerai à Madame à sçavoir de l'aide que Monseigneur mon pere & elle nous voudroit faire & à l'aide de Dieu nous irons secourir la pucelle que le Roi d'Ansai veut avoir par force dont il me semble qu'il est mal conseillé : car quand on les a euës par bon gré accordée à la loi de mariage, si a t'il aucune fois entr'eux grand discord ; Monseigneur, dit le Chevalier, c'est verité, mais s'il vous plaît prendre le voyage moi & mes compagnons vous conduiront & vous aideront.

Adonc les freres lui répondirent grand merci, sçachez que là nous irons au plaisir de Dieu, adonc ils vinrent vers leur pere & le Chevalier retourna vers ses compagnons ; leur dit comme il avoit exploité en ces paroles, & que sans leur requête avoit le secours des deux freres, & seroit encore prié de les y mener, & leur disoit la maniere comme il avoit conté le fait aux deux freres, en démontrant que c'étoit aumône grande de payer à la pucelle, sans ce que les freres sçeurent qu'ils fussent aucunement tenus à elle. Or vraiment dirent tous les Barons, c'est joyeusement besogner.

Comme Regnaut & Antoine demanderent aide à leur Pere & Mere.

LOrs Antoine & Regnaut, vinrent vers leur pere & mere & leur conterent ces nouvelles en les conquerant, qu'ils les vouluſſent aider à faire cette entrepriſes Dames dit Raimondin en cette raiſon à un commencement d'armes, je vous prie cherement que vous leurs faſſiez faire tel arroi que nous y ayons honneur, & qu'il en ſoit parlé à tout jamais. Pour votre vouloir accomplir dit Meluſine, je m'efforceray de faire ſi bien que en ſerez content, après la départie de cette fête & accomplirai votre commandement.

Adonc fit crier à la trompette que tous les Gentils-hommes du pays, autre tels qu'il fuſſent qui voudroient venir aux gages de Antoine de Regnaut de Luſignan qu'ils vinſent un jour qui ſeroit nommé à Luſignan, & que la ils ſeroient payez de leurs gages pour un an, & auſſi fit crier par tout le pays de Poitou & és marches d'environ incontinent après la fête ſe départit, donc je vous avois parlé & ſe retira châcun en ſon pays. Ici je me tairai de la fête, & vous dirai comme Meluſigne fit l'appareil de ſes deux enfans pour eux en aller au ſecours de la pucelle.

Comme Meluſine fit aſſembler grand nombre de gens-d'armes, & les fit payer pour un an entier pour aller avec ſes enfans en bataille.

APrès que Meluſine eut fait crier les gages il s'aſſambla dans la prairie grand foiſon de Gentils-hommes Chevaliers & autres, tant du pays de Poitou comme des marches voiſines d'en tout le pays, leſquelles furent nombrez quatre mil baſſinets 5 cens Archers & Arbalêtiers, ſçachez qu'ils n'y avoit nuls pages forts de puiſſant valets d'armes armez de groſſes dagues & tapelins, & furent logez en pavillons bien ordonnez que châcun s'en loüa, leur fitent Raimondin & Meluſine delivrerent & payer leurs gages tout entierement pour un an. Et tandis qu'elle faiſoit leur appareil les deux freres s'entretenoient avec l'écuyer de belles paroles & auſſi les Barons, leurs demandoient de l'état de la pucelle & du pays, & ceux qui lui dirent la verité, & étoient joyeux de l'aparence du ſecours qu'ils voyoient ſi preſtement appareiller, car ils euſſent bien pris engré la moitié de l'apareil.

Adonc ils loüerent Dieu bien devotement, & envoierent un meſager à Luxembourg pour leur annoncer le grand ſecours que Dieu leur envoyoit, dont ils furent joyeux puis allerent dire ces nouvelles à la Damoiſelle, qui moult ſe renforça, & commença a loüer ſon créateur, incontinent la nouvelle fut repandue par la Ville,

& en eurent grand joye qu'ils ne pouvoient plus. Si firent ſonner les trompettes, les meneſtriers firent grands feux par les carrefours de la Ville, diſant à haute voix joye & victoire à notre pucelle, quand ceux de dehors les oüirent, ils s'en donnerent grand merveilles, l'allerent annoncer au Roi qui fut penſif. Adonc vint une épit qui lui dit. Sire ſoyez ſur votre garde, car ceux de la Ville s'attendent d'avoir ſécours bien bref. Je ne puis ſçavoir, dit le Roi, dont ſécours leur peut venir, je ne doute pas que je ne les aye par force ou par famine; ai l'aſſura le Roi d'Anſay, mais depuis il s'en trouva deçeu. Or laiſſerai à parler de lui & de Meluſine, comme après qu'elle eut tout accompli de ce qu'il falloit à ces deux enfans, elles les fit faire Chevaliers à leur pere, y eut bel ébatement en la prairie de Luſignan; & y en eut trois autres faits Chevaliers en cette journée pour l'amour des deux freres, & eurent chacun robes, chevaux, harnois, & largement de finance, tout fut prêt pour partir.

De la belle remonſtrance que Meluſine fit à ſes enfans.

MEluſine appella ſes enfans, leur dit, mes enfans de la compagnie de votre Pere & de moi vous vous départez, ſera grand avanture ſi jamais je vous revois pourtant je vous veuille enſeigner, c'eſt pour votre bien ce que je vous dirai, ſi l'entendez & retenez bien, car il vous ſera bien beſoin au tems avenir. Premierement aimez & louez Dieu notre Créateur tous les jours, tenez fermement & ſaintement les commandemens de notre foi Catholique, ſoyez humbles & doux aux bons, rigoureux aux mauvais, faite en tout tems belle réponſe aux grands, & aux petits, ſi tenez parole à chacun, quand tems en ſera, ne promettez choſe que ne puiſſiez accomplir ſelon votre pouvoir, nécoutez les rapporteurs de paroles par devers vous, ne croyez envieux, ni ne croyez légerement, car ce fait aucune fois mainte ennui, n'y mettez avaricieux en office, ne vous accointez de femme d'autrui, départez à vos compagnons loyaument de ce que Dieu vous donnera: ſoyez doux, débonnaires à vos ſujets, fiers & cruels à vos ennemis juſque a tant qu'ils ſoient ſoumis à votre obéiſſance ſi par force le faut faire, ſi c'eſt pour traité, ſi les traitez amiablement à vous, prenez raiſon d'eux, puis ſouffrir auſſi ſelon le cas; mais commeut qu'il ſoit, ne tenez jamais long traité, car pluſieurs ont été d'iceux, gardez vous bien de trop menacer & vanter, mais faites votre fait à peu de paroles ce que faire ſe pourra, n'ai ja nuls de vos ennemis en dépit tant ſoit petit, mais ſoyez toûjours ſur votre garde, ne ſoyez pas entre vos compagnons comme ſire, mais ſoyez communs, auſſi honnorez chacun ſelon ſon dégré, leur donnez du vôtre ſelon votre aiſement, & que la perſonne le voudra donner aux bons hommes d'armes des chevaux cottes d'acier baſins & argens ſelon raiſon, & ſi voyez un bon homme qui vienne devers vous mal vêtu ou mal monté, ſi l'appellez humblement, & lui donnez, robes, chevaux, harnois, ſelon la valeur de ſa perſonne, ſelon tout le pouvoir que vous avez alors.

Or mes enfans je ne vous ſçai plus à preſent que faire, hors que vous tenez verité à toutes vos affaires. Tenez je vous donne à un chacun un anneau d'or dont les pierres

ont même vertu, car ſçachez que tant que vous aurez bonne cauſe que vous ne ſerez ja déconfits bataille.

Et lors les baiſa tous deux amoureuſement comme leur pere, ils la remercierent & prirent congé de leur pere qui fut dolent de leur départie, adonc ils firent ſonner les Trompettes & ſe mirent tous devant, qui ſe délogea l'avant garde, après tout le ſommage, & la groſſe bataille, après, l'arriere garde en bonne ordonnance. Et faiſoit beau voir l'oſt de l'avant-garde, & l'avoit a gouverner un vaillant Chevalier & ces gentils-hommes & les deux Ambaſſadeurs de Luxembourg, puis les deux freres menerent la groſſe bataille, en l'arrier-garde furent les deux Chevaliers qui menerent Uriam & Guyon en Chypre qui leur conterent comme le Soudan avoit aſſiegé le Roi de Chipre, auſſi Raimondin & Meluſine avoient recommandé l'état de leurs enfans à ces deux Chevaliers ſe logerent la premiere nuit au deſſous d'une forte Ville ſur une petite Riviere, étoit icelle Ville nommé Mirebel, & l'avoit fondée Meluſine. En cette nuit les deux freres firent faire banquet ainſi que s'ils euſſent déja été en la terre de leurs ennemis, dont pluſieurs ſe donnoient grand merveilles, mais ils ne l'oſoient refuſer, car Antoine & Regnaut étoient ſi terribles que châcun les doutoit. Et le lendemain au matin les deux freres firent crier ſur peine de perdre leurs harnois & leurs chevaux & être bannis de leurs compagnie que châcun chevauchât armé ſous ſa bannierre en belle bataille, nul ne l'osât refuſer, en cette maniere chevaucherent environ deux journées tant qu'ils vinrent en champagne, & étoient pluſieurs ennuyez de porter leurs harnois, tant pour ce qu'ils n'en étoit nul beſoin, comme pour ce qu'ils ne l'avoient pas accoûtumé, & en parloient quaſi tous.

Adonc vint le Chevalier de l'avant-garde aux deux freres, leur dit, Meſſeigneurs le plus de vos gens ſe tienne mal contant de ce que vous les contraignez à porter leurs harnois, car il leur ſemble qu'il n'en eſt nulle neceſſité tant qu'ils viennent à approcher la lettre de nos ennemis, comment ſire Chevalier dit Antoine, vous ſemble t'il point que la choſe accoutumée de longue mais ſoit mieux connuë de ceux qui n'exercerent que celle qui eſt nouvellement appriſe, & ſi eſt moins grevable c'eſt bien dit, dit le Chevalier, il vaut mieux dit Antoine qu'ils apprennent à porter leur harnois en tems, afin qu'ils les portent plus à leur aiſe, & eux rafraîchis s'en allerent pour ſçavoir comme ils pourroient aiſément ſoûtenir & ſouffrir quand metier en ſera, car s'il leur convenoit apprendre contre les ennemis la peine leur doubleroit plus grande, vous ſçavez bien qui n'apprend ſon metier en ſa jeuneſſe, à grand peine pourra t'il être bon ouvrier en ſa vieilleſſe, Monſeigneur, dit le Chevalier vous en parlez vaillamment, & eſt en votre raiſon bonne, adonc ſe partie de lui vous en parlez vaillamment, & eſt en votre raiſon bonne, adonc ſe partie de lui annonça pluſieurs cette raiſon tant que cette nouvelle fut ſçû par tout l'oſt donc chacun ſe tint bien content, & dirent que tous enſemble. Ces deux enfans ne ſçauroient faillir à avoir grand bien au monde ſi Dieu leur donne vie, viendront à grand perfection de bien & haut honneur.

Comme les deux freres firent de nuit crier alarme pour eſſaier leurs gens.

CEtte nuit l'oſt ſe logea ſur une riviere qui lors étoit appellé aimée, & quand ce vint aux premiers ſommes les deux freres firent crier alarme effrayerent parmis l'oſt, adonc y eut grand troub'e châcun s'arma de toutes parts, & ſe mirent en bataille chacun ſous ſa banniere devant leur tante en belle ordonnance bien accompagnez de nobles gens & grand foiſon de ſallots bien allumez, & y avoit ſi grand clarté comme s'il eut été jou , & toutes les bannieres s'apprêterent pour aller en bataille. Et ſçachez que c'étoit grand beauté avoir la noble contenance, & la belle ordonnance des gens d'armes & les deux freres qui alloient de bataille en bataille & la où il y avoit faute d'ordonnance ils la lui mettoient, & les trois Ambaſſadeurs de Luxembourg regardoient bien leurs ordonnance, & diſoient l'un à l'autre, enfans ſont bien taillez de conquerrer encore une grande partie du monde, or peut bien dire le Roi d'Anſai, qu'il comparera ſa ſol entrepriſe qu'il a fait notre pucelle & à ſon pays.

En ces parties furent long tems que les coureurs eurent par tout découvert, & qu'ils furent retournez en l'oſt & dirent qu'ils n'avoient rien veu donc s'émerveilloient qui pouvoit faire tel effroi, mais en la fin il fut bien ſçû que ces deux freres l'avoient fait crier. Lors vinrent les deux Chevaliers de l'arriere-garde, ceux de l'avant-garde, aux enfans en diſant.

MEſſeigneurs, c'eſt ſimplaiſe à vous de faire travailler vos gens d'armes pour néant. Comment dit Antoine quand vous ferez faire un habit, ne le faites vous pas eſſayer, ſçavoir s'il n'y a rien à dire, & tous répondirent Sire oüi c'eſt à bon droit, adonc dit Antoine, ſi j'ai voulu eſſayer mes compagnons, avant qu'il en fut tems pour ſçavoir comme je les aurois prêts à mon beſoin veu que nous approchons près de nos ennemis, afin que ſi aucune choſe y eût eu de faute nous euſſions pourveu de remede convenable & amoins de dommage.

Et quand ils entendirent cette parole, ils répondirent, Monſeigneur il eſt vrai que ici n'aquerra ſon, & ſe donnerent grand merveilles de leur gouvernement, & diſoient à eux même qu'ils viendront encore à grand perfection, il ne demeura gueres que le jour vint & les trompettes ſonnerent & l'avant-garde, le ſommage & le charroy délogerent & puis aprés l'oſt, tant allerent qu'un ſoir ſe logerent ſur une riviere, nommé Meuſe, au deſſous d'une forteresſe nommé D'auchâtel, de la n'avoit pas plus de deux logis juſques au ſiége de Luxembourg. Adonc vinrent les Ambaſſadeurs aux deux freres & leur dirent. Meſſeigneurs il n'y a plus que douze lieues juſques au ſiége & ſeroit bon que vous fiſſiez rafraîchir vos gens ſur cette riviere.

viere, car ici y a aſſez bon ſéjour & bonnes prairies, & auſſi de vous voudrez & devrez faire.

Comme les deux Freres Antoine & Regnaut envoyerent leurs lettres au Roi d'Anſay.

ADonc Antoine répondit incontinent aux Barons Seigneurs, l'avint eſt tout fait dès que nous partîmes de Luſignan, car auſſi tôt que mon frere & moi aurons envoyé vers le Roi d'Anſay, s'il ne veut faire ce que nous demanderons, il ſe peut bien tenir ſeur de la bataille, & en donnera Dieu la victoire à qui il lui plaira, mais il nous ſemble que nous avons bonne eſperance que Dieu nous aidera, & auſſi nous lui penſons requerir raiſon que combattre à lui; mais il faut aviſer qui fera notre meſſage. Sire, dit le Chevalier, moi s'il vous plaît, je ſçait le chemin & le pays nous irons au plaiſir de Dieu.

Il me plaît bien dit Antoine, mais ce ne ſera pas encore juſques à ce que je l'aurai approché de deux ou trois lieuës près afin d'aventure, que ſi la bataille venoit vers nous, que nous ne tardions pas longuement, car s'il la veut nous voudrions être là arrivez. Et ainſi demeurerent juſques au lendemain matin que l'oſt ſe délogea & paſſa la Riviere ſous Diagne en belle ordonnance, chevaucherent tant qu'ils vinrent loger un ſoir entre Verrent & Luxembourg, le lendemain bien matin Antoine envoya le Chevalier de l'avant garde & le Gentil homme devers le Roi d'Anſay, en diſant les paroles que ci-aprés s'enſuivent. Adonc tant exploitent qu'ils vinrent en l'oſt du Roi d'Anſai leſquel furent fort bien connus qu'ils étoient meſſagers, & furent tantôt menez au Roi, le quel ils ſaluerent & firent la reverence comme ils devoient, puis le Chevalier lui dit. Sire Roi, nous ſommes envoyez de la part d'Antoine & Regnaut de Luſignan freres, pour vous montrer la faute & l'ouvrage que vous faites à Mademoiſelle de Luxembourg leſquels vous mandent ſi vous voulez retablir les dommages & vilennie que vous avez faite à elle, à ſes gens & à ſon païs, vous ferez bien de vous départir de ce pays, leur intention eſt de vous le faire reparer ou comparer à force d'armes, & me répondez ce qu'il vous plaira de faire: comment ſire Chevalier le Roi, êtes vous venu ici pour prêcher, bien peu pourrez conquêter, car pour vos lettres ne laiſſerai je à faire à mon intention, mais tant pourrez prêcher qu'il vous plaira, car je prens fort ébatement à oüir vos prêchemens, & auſſi je croi que vous ne dites choſes ſinon par ruſe. Sire Roi, dit le Chevalier, qui fut fort cour-

roucé, si vous ne faites promptement ce que les Seigneurs vous mandent, la truffe vous sera tantôt brief montrée. Sire Chevalier, dit le Roi menasser pouvez assez, car autre chose n'emporterez-vous de moi, car votre maître ni aussi votre menace ne puisse pas d'un fetu, donc Sire Roi dit le Chevalier, je vous défie de par ces deux Damoiseaux de Lusignan, de par tous leurs aidans. Or bien dit le Roi je me garderai de mépriser & de perte. Il vous en sera bien besoin dit le Chevalier, puis ils se partirent. Et quand ils furent dehors des logis le gentil homme prit congé de lui & alla à Luxembourg pour raconter les nouvelles des deux freres. Et quand il vint à la porte, il fut bien connu, & lui fut la planche dessendu & la porte ouverte : puis on lui demanda des nouvelles, & il leur dit Faites bonne chere : car vous aurez tantôt le plus noble secours qui fut onc vuë & sçachez que si le Roi d'Ansay attend qu'il sera mort ou pris & tous ses gens seront déconfirs. Adonc commença telle joye parmi la Ville que ceux de l'ost en oüirent le bruit, & se donnerent grand merveille que ce pouvoit être & l'allerent dire au Roi. Et il répondit, il se reconfortoit au secours de ces deux Damoiseaux de par qui le Chevalier nous a defié, je crois bien qu'il en ont nouvelles & pour ce font ils telle joye, au nom de Dieu, dit un ancien Chevalier ce deut bien est vrai, & seroit bien d'y prendre garde : car il n'est nul petit ennemi. N'ayez doute dit le Roi, je connois assez bien au semblant : car devant qu'ils soient venus de Poitou, nous aurons fait une partie de notre volonté. Or vous laisserai à parler du Roi, & parlerai de l'Ecuyer qui étoit venu de Luxembourg pour porter les nouvelles à la belle Pucelle. Et adonc lui conta la verité du fait, elle l'enquit de moult de chose des deux freres de leur contenance & de leur être, & il lui dit Antoine porte sa grife de lion à la joüe & la fierté & grand puissance de lui, puis lui conta de Regnaut qui n'avoit qu'un œil, & lui dit de beauté de leurs corps, aussi des membres dont elle s'émerveilla moult & dit que c'est grand dommage, quand y a défaut de membre en tels nobles hommes.

TAnt heurta le Chevalier qu'il vint en l'ost des deux freres & leur raconta comme il avoit fait son message, & aussi l'orgueilleuse réponce du Roi comme il l'avoit défié de par eux, & aussi comme l'Ecuyer étoit départir, & étoit allé à Luxembourg conter les nouvelles de leur venuë & quand les deux freres l'oüirent, ils firent crier parmi l'ost que tous ceux qui n'auroient bonne volonté de venir en la bataille, se missent d'une part & qu'il leur donneroit congé de retourner en leur pays, mais ils écrierent à haute voix. Ha francs Damoiseaux, faites sonner trompettes & vous mettez en chemin, car nous ne sommes point venus en votre compagnie, si non pour prendre l'avanture telle que Dieu nous voudra donner. Ha Seigneur, allons courir sur nos ennemis, car à l'aide de Dieu & à la bonne volonté que nous avons, ils seront bien-tôt déconfit. Quand les deux freres oüirent la réponse de leurs gens, ils furent joyeux & firent déloger leur ost, & vinrent loger, sur une petite riviere, & furent l'avant-garde & la grosse bataille logez ensemble, & firent l'arrier garde, pour ce que on ne pouvoit aller plus avant, & souperent ensemble, puis on s'alla reposer, & fit ordonner que chacun fût prêt au point du jour & laisser pour garder les logis bien deux cens hommes & cinq cens Arbalestiers. Adonc l'ost se mit en chemin, là vissiez bannieres & pannons au vent, là pouvoit-on voir la fleur de Chevalerie, bassinets reluire & harnois cliquer ensemble, que c'étoit beauté de voir. Ils se

seroient ensemble si bien que l'un ne passoit pas l'autre. Les 2 freres furent au premier de front montez sur deux détriers armez de toutes pieces, & en telle état allerent tant que environ Soleil levant ils vinrent sur une petite montagne & voyoient en la vallée la Ville & Château de Luxembourg & le grand siége à l'environ, & sçachez que ceux du siége n'avoient point encore apperçût l'ost des deux freres, mais ils étoient tous assuré qu'ils devoient avoir bataille. Adonc Antoine envoya 4. cens bassinets pour étonner l'ost & venoit aprés le petit pas en belle bataille, sur les aisles avoit archers & Arbalêtiers en belle ordonnance. Lors les quatre cens combatans vinrent en l'ost, & se ferirent dedans à cource de chevaux en criant Lusignan & alloient parmi l'ost occiant & abatant tout ce qu'ils rencontroient. Et quand ils furent approchez de la tente du Roi, les gens du guet de cette nuit qui n'étoient pas encore desarmez, leurs furent audevant pour le cry & tumulte qu'ils faisoient en exploitant leurs entreprises à l'encontre des uns des autres y eut beaucoup de lances brisées, & tourna le dommage sur ceux du siége, mais soudainement le Roi s'arma & se mit sous la banniere devant sa tente cependant qu'ils tenoient en pied tout l'ost fut armé & se tirerent à la banniere du Roi qui leur demanda, Sire dirent-ils, ce sont gens d'armes qui sont venus en votre ost fierement & crient Lusignan, & vous ont ja fait grand dommage, & si n'eut été le guet de la nuit il vous en eussent encore fait davantage : car il leur sont venus audevant, & les ont combatus en dehors dès logis où ils les ont reboutez par force. Ces deux Damoiseaux, dit le Roi, qui m'ont defiez n'eussent guere arrêté à me porter dommage, mais je m'en pense bien venger.

Adonc vint Antoine & sa bataille qui fit sonner les trompettes : Et quand le Roi d'Ansay l'apperçût il vint hors des logis en bataille rangée. Lors les batailles se rencontrerent, & les archers & arbalêtiers commencerent à tirer : la eut des morts & des navrez grand nombre de Ansains, & néanmoins ils assemblerent à grandes batailles adonc Antoine poignit le Cheval des éperons de la lance baissée, & frapa vit Chevalier par telle roideur que la targe ni le Jesserant le peut onc garentir qu'il ne le tuât par terre puis il tira l'epée & frappoit à dextre & à seneſtre si grands coups & si pesant qu'en peu d'heure il fut connu par toute la bataille, si que le plus hardy d'eux tous ne l'osoit attendre. Lors Regnaut vint sur un coursier criant Lusignan, lequel faisoit tant d'armes que tous ses ennemis le doutoient. Adonc la bataille fut fiére & horrible d'une & d'autre mais toutes fois la plus grande perte tourna sur le Roi d'Ansay & ses gens lequel fut moult dolent : & s'évertuoit fort & faisoit de beaux vasselages, mais tout ne lui vallut rien, car les Poitevins étoient forts & fiers comme lions. Lors vit bien le Roi d'Ansay qu'il ne pouvoit resister contre la puissance des deux freres.

Comme Antoine & Regnaut déconfirent le Roi d'Ansay devant Luxembourg & comme il fut pris.

LE Roi cria à haute voix Ansay ayant Barons ne vous ébahissez point la journée est nôtre puis disoit. Faisons poindre nos chevaux & nous entretenons ensemble, & incontinent les verrez tous déconfit. Adonc se rassemblerent en tout leur Roi, & firent une fiére rencontre aux poitevins, la y eut maint hommes mort, & occis à grand douleur.

La mer ne fut belle & claire, le Soleil resplandissoit qui faisoit reluire l'or & l'argent, les couleurs des bannieres & dès pananceaux. Les détriers brandissoient, & plusieurs alloient parmi les champs sans maître traînant leurs rênes.

ADonc fut la noise grande du charpentin des épées & des haches du bruit & cri des abattus & pour ce entendirent ceux de la Ville coururent aux armes, & chacun à sa garde, car moult se doutoient de trahison.

Adonc l'Ecuyer qui là étoit en la maîtresse Tour avec la Pucelle, quand il eut oüit la noise il mit la tête par une fenêtre, & il apperçût la bataille fiere & mortelle, bien connut entre les autres combatans que c'étoit Antoine & Regnaut qui étoient venus combattre le Roi & ses gens, si s'écria Mademoiselle, venez voir le Dieu d'amour en sa propre figure, ami dit la Demoiselle, qu'est-ce que vous me dites ? Je vous dis, dit le Chevalier, que vous veniez voir toute la fleur de Chevalerie noblesse & courtoisie qui de long païs est venuë pour battre vos ennemis, pour votre honneur garder & votre païs & vos gens, ce sont les deux enfans de Lusignan qui sont venus défendre & garder du Roi d'Ansai de toute sa puissance & adventurer leur vie pour votre honneur garder.

Adonc la Damoiselle vint à la fenêtre, regarda la mortelle bataille & horrible mêlée, puis dit, vrai Dieu, que fera cette pauvre orpheline, mieux voulut que me fusse noyée, ou mourir d'autre mort cruelle, ou que je fusse morte née que tant de nobles créatures fussent peries pour mon peché. Mout fut la Pucelle dolente en son cœur du grand méchef qu'elle voyoit qui venoit par elle de la grosse bataille. & pour vrai l'occision fut grande d'une part & d'autre, car le Roi reconforta ses gens leur donna grand courage ; car à celui poindre fit grand dommage aux Poitevins. Lors Antoine voyant le grand dommage que le Roi d'Ansay lui faisoit, il lui en déplût, dit en soi-même. Sire Roi, votre dureté sera courte ou la mienne, j'aime mieux mourir que je visse ainsi meurtrir mes gens devant moi.

Si commença à picquer le cheval des éperons par grand fierté comme courroucé contre le Roi l'épée au poing & le ferit sur le bassinet par telle force qu'il le fit incliner sur le col du cheval si étourdi qu'il ne sçût s'il étoit jour ou nuit ni il n'eût force de soi aider & soûtenir. Et ce voyant Antoine, remit son épée au fourreau & le print par le fois du corps, le mit hors de dessus son cheval & le tira si roidement, que peut s'en faillit qu'il ne lui creva le cœur au ventre, puis il le bailla à

garder à quatre Chevaliers, leur commanda sur leur vie qu'ils lui en sçûssent repondre, ils lui dirent que si feroient-ils. Si le lierent & l'emporterent dehors, appellerent en leur aide trente-cinq bassiners, après Antoine retourna à la bataille, criant haut, Barons frappez tant que vous pourrez sans épargner la journée est à nous Dieu merci, car j'ai pris le Roi d'Ansay qui tant a fait de vilennie à la pucelle, lors y eut mêlée, firent tant d'armes les deux Freres que chacun qui envoyoit, disoient que jamais ne virent deux Chevaliers qui tant en fissent, que vous voudroit le Conte, quand ils sçurent que leur Roi étoit pris ils ne firent pas grand deffence. Et là gagnerent les Poitevins noble conquête, se logerent és tentes & pavillons du Roi d'Ansay, & quand il fut un peu revenu il connut bien sa tente, & ne se peut tenir qu'il ne lui dit. Damoiseau, bien dit vrai celui qui dit qu'en peu d'heure Dieu la benie, car aujourd'hui au matin on n'eût gueres fait ceans pour vous. Sire, dit Antoine, c'est par votre peché qui faites guerre aux pucelles sans cause, & voulez avoir à force, sçachez que vous en serez bien payé selon votre droit, car je vous rendrai à subjection de celle que vous voulez avoir par force. Quand le Roi l'entendit il en fut honteux, & lui répondit, puisqu'il n'est ainsi sortuneusement advenu, j'aime mieux ma mort que ma vie, nenni, dit Antoine, je vous rendrai en sa merci & en la subjection d'icelle.

Comme le Roi d'Ansay fut mené devers la Pucelle Chrêtienne.

ADonc Antoine appella les douze Chevaliers qui vinrent à Lusignan en ambassade avec le Gentil-homme, leur dit. Menez ce Roi en la Ville vers la Pucelle, lui dites que je lui envoye son ennemi pour en faire à sa volonté.

Lors ils le menerent jusques dans la Ville comme on leur avoit enchargé, où ils furent bien fêtoyez, car bien sçavoit la Pucelle ce qui étoit de la victoire. Les Citoyens & la Pucelle menerent grand joye à leur venuë, & dirent les Messagers Madame, les deux Chevaliers se recommandent à vous, & vous envoye le Roi qui est votre ennemi prisonnier pour en faire votre volonté. Sire, dit la Pucelle, ici apartient grand guerdon, mais je ne suis pas assez puissante de le guerdonner, je prie à Dieu de bon cœur qu'il leur veuille rendre ; beaux Seigneurs, je vous prie de dire à mes deux Seigneurs qu'il leur plaise de venir loger ceans, & amener avec eux de leur Baronnie tant qu'il leur plaira, & tandis on fera ensevelir les corps morts, & aussi mon conseil aviséra comme on les pourra satisfaire de leur peine. Et vous, Sire, vous jurerez par votre Royauté que vous ne partirez pas de ceans sans le gré des nobles Damoiseaux qui vous ont ici envoyé, car je n'ai pas le courage de vous mettre en prison bien fermée, non seulement pour l'amour de vous, mais pour l'amour de ceux qui vous ont ici envoyez.

Mademoiselle, dit le Roi, mettez-moi où il vous plaira, mais je vous jure que je ne partirai de ceans sans votre congé & le leur aussi, car j'ai vû tant de bonté tant d'honneur & vaillance en eux, que je desir être accointé d'eux, pour ce en pourra mieux valoir : combien qu'ils m'ont porté grand dommage & à mes gens aussi, & quand à l'avoir il ne m'en chaut gueres, lors la Damoiselle le fit mettre en une chambre, & avec lui Dames, Damoiselles, Chevaliers, Ecuyers, pour lui faire oublier sa

erre pour le réjoüir & ôter de la mélancolie, ce fait les messagers retournerent aux Tentes & raconterent le mandement de la pucelle aux deux freres, & ils tinrent conseil, & ordonnerent le Maréchal de l'ost pour gouverner leurs gens tant qu'ils retournassent aussi, ils lui demanderent à faire ensevelir les mors & nettoyer la place où la bataille avoit été. Lors se partirent de la Ville & leur vinrent audevant cent gentils-hommes & les Barons du pays, qui firent la reverence aux deux freres, & les prierent de par la pucelle qui vinsent loger en la Ville. & ils répondirent que si feroient-ils volontiers. Alors les deux freres monterent à Cheval avec deux cent Chevaliers. Et Antoine étoit montez sur un grand détrier, & vêtu d'une casaque de velours cramoisi tout brodé de perles moult riche, & le bâton au poing, & aussi sont frere ainsi vêtu & ordonné. Et quand les Barons virent les deux freres ils furent ébahis de leur fierté, & disoient qu'il n'étoit homme qu'il peut résister contre leur puissance, & s'émerveilloient de la griffe de Lion qu'ils apperçeurent sur la jouë d'Antoine, & disoient que ne fut ce, qu'il n'y avoit point de plus bel homme au monde & plaignoit Regnaut pour ce qu'il n'avoit qu'un œil, car il parfaisoit toute beauté du surplus.

ADonc les freres partirent de leur tente & la noble Baronie de leur gens avec les Chevaliers & Barons du pays, chevaucherent tant qu'il vinrent à Luxembourg entrerent dedans, & y avoit devant eux Trompettes aux Heraux, & menétriers avoient les bourgeois encourtiné les ruës, & y avoit des bourgeoises aux fenêtres richement parées & vêtues. Si furent les deux freres regardez des habitans de la Cité: disoient l'un à l'autre. Voyez les deux fiers hommes qui sont à redouter, celui n'est pas sage qui prens noise & débat à ses gens, & avoit grand merveille de la jouë d'Antoine, aussi c'étoit une étrange chose à voir; mais la beauté qui étoit au demeurant faisoit cela oublier, & aussi il ne lui mettoit pas fort, & puis allerent vers la maîtresse forteresse, Dames & Damoiselles les régardoient par les fenêtres, disoient que oncque n'avoient veu Damoiseaux de plus noble affaires. Et lors vinrent au Château descendirent devant la salle, puis leur vint à l'encontre Christine la pucelle accompagnée des Dames Damoiselles Chevaliers & Escuyers, les reçût humblement en les prenant par les mains étant au milieu d'eux; ainsi monterent les degrez de la salle qui étoit tenduë de belle Tapisserie selon l'usage du pays, de la allerent à sa chambre. Lors elle commença à parler en disant. Messeigneurs, je vous remercie du secours que m'avez fait, je n'ai pas tant vaillant que je vous puisse remunerer nonobstant j'en ferai mon pouvoir pour engager ma terre de dix ans, & aussi Messeigneurs vous avez envoyé de votre bonne grace le Roi d'Ansay mon ennemi, plaise vous sçavoir que je ne suis pas celle qui vueille ni doive prendre punition de le tenir prisonnier; mais vous appartient d'en faire votre plaisir qui en avez eu la peine de le conquêter si vous doit demeurer, car c'est raison, & aussi du don que m'avez fait, je vous en remercie, & le met en votre possession, & à vous est de sa mort ou de sa vie lequel qu'il vous plaira faire, car quand est de moi je ne desire m'en mesler par dessus vous, mais je vous le quitte à plein. Mademoiselle, dit Antoine qu'il vous plaît nous en ordonnons tellement que ce sera à votre honneur & profit & à sa grande honte & confusion, & de ce vous doutez sçachez que mon frere & moi ne sommes pas venus pour vous aider pour argent; mais pour droit & raison soutenir, aussi que tous Chevaliers doivent aider aux veuves & orphelines pucelles & parce qu'on nous avoit dit que le Roi d'Ansai vous faisoit grande guerre, pourtant ne vous doutez que du vôtre voulions la valeur d'un petit denier, fort seulement votre bon amour & grace sans vilennie. Et quand la pucelle entendit ces paroles, elle fut ébahie de l'honneur que les deux freres lui faisoient, nonobstant ce elle répondit. Messeigneurs, au moins ne seroit-ce pas raison que je ne païasses pas vos gens d'armes qui sont ici venus à vos gages soudoyers. Damoiselle, dit Antoine, suffise vous; car monseigneur notre Pere & madame notre mere les ont satisfaits devant qu'ils partissent de notre pays, il n'y a pas un an accompli que nous en prîmes, & d'autre part nous avons or & argent assez si ne vueillez plus perdre vos paroles, car il n'en sera autrement. Et adonc derechef elle les remercia humblement.

Lors vint le maître d'hôtel qui s'agenoüilla devant la pucelle, & dit, Mademoiselle tout est prêt quand il vous plaira laver, & elle lui répondit quand il plaira à Messeigneurs qui ici sont, à moi répondit Antoine, Damoiselle nous sommes prêts quand vous voudrez, puis la prirent par les mains, & fit Antoine mander le Roi d'Ansay, le fit seoir à table premier, & après la pucelle, puis Regnaut frere dudit Antoine, après s'assirent quatre des plus hauts Barons du pays, & après par les salles chacun s'assit selon son degré, & furent si bien servis qu'il ne s'en falloit rien, & quand ils eurent dîné ils se leverent, & les tables furent ôtées & graces dites, puis le Roi d'Ansai prit la parole & dit: Seigneurs Damoiseaux, vueillez moi écouter. Il a plut à Dieu que fortune m'a à ce mené par votre prouesse, je suis & ai été moi & mes gens déconfits, & moi votre prisonnier, vraiment je ne m'en prise pas moins pour quelque dommage qu'il m'en puisse avenir, pour que je vous en donne tant d'honneur & vaillance que je prens plaisir à vous voir, & m'en pourrois-je amender de vous.

Or beaux Seigneurs Damoiseaux, à me tenir longuement prisonnier ne pouvez guéres conquêter. Si vous supplie, comme je puis, qu'il vous plaise de me mettre à finance & me faire tant de grace que je ne sois détruit ni desherité de toute ma Seigneurie; mais vous plaise me regarder en pitié, & ne vueillez avoir trop de regard à ma folle entreprise, mais à votre franchise, combien que j'aye desservi à être puni. Sire Roi, dit Antoine, qui vous puniroit selon droit & raison, vous n'aurez de quoi à mander à cette pucelle la vilennie, l'injure & dommage que lui avez fait sans cause, mais puisque vous reconnoissez votre faute, vous en aurez plus legere penitence, & sçachez que mon frere & moi ne sommes pas venus de notre pays pour la finance, de gagner pécune sur vous ni autrui, mais pour désirer & esperance d'acquerir honneur & bon renom sans avoir en nous nul appetit ni volonté d'avarice, & pourtant dés maintenant nous vous quittons, quand est de notre part mon frere & moi votre prison par ainsi que nous vous taxerons à restituer à Mademoiselle qui est ici, ses dommages tant de larcins que de pillages & de proyes par bête, & aussi de toutes autres choses quelconques, au regard & jugement de prud'hommes & hommes de foi qui seront élûs pour le dommage parier & taxer, & sur ce baillerez hôtages avant qui vous partirez, vous jurerez & promettrez par votre foi au Saint Evangile de Dieu &

en ferez lettres sous votre scel d'accomplir & tenir ce que j'ai dessus dit outre plus en convenance que jamais vous ne pourrez, ne souffriez porter à votre pouvoir dommage à Mademoiselle qui ici est, mais aiderez & conforterez elle & son pays, tous ses hommes envers tous & contre tous ceux qui injure leur voudroient faire ne pourchasser, sçachez que si ne voulez jurer & accorder de votre gré & franche volonté tout ce que je vous ai dit, je vous envoyerai en tel lieu, dont vous n'échapperez jamais, & quand le Roi entendit, il répondit. Sire, je veux cette taxation & ordonnance finablement tenir, mais que Mademoiselle en soit contente. Oüi dit-elle, puisqu'il plaît à Messeigneurs les Damoiseaux, adonc Antoine reprend la parole, & dit. Or bon Roi je n'ai pas tout dit ce que je veux que vous fassiez, car il faut que fassiez fonder un Prieuré de 12. Moines en tel lieu qu'il plaira à Mademoiselle & à son conseil pour prier Dieu pour les ames de ceux qui sont morts, tant de votre côté comme de ceux de ce pays comme de nos gens qui votre coulpe sont morts & perts, de ce payer vous faut bailler pleiges Damoiseaux dit le Roi je l'accorde, adonc il jura sur les saintes Evangiles de tenir & accomplir tout ce que dit est, & en donna horage, en firent faire de bonnes chartres & lettres scelé de son scel & des scels de tous les Barons de son pays.

Et ce fait, Antoine dit au Roi je vous rens quitte & délivre tous les prisonniers que nous & nos gens avons en nos tentes & pavillons, mais l'avoir qui est départi entre mes compagnons ne vous pourrois le rendre.

Comme le Roi d'Ansay appella les Barons de Luxembourg au Conseil.

ADonc eut quatre mille prisonniers tous gens de fait & d'état. Et le Roi s'inclina & les remercia humblement. Lors commença la fête grande parmi Luxembourg & au Château, chacun tint à grande vaillance ce que Antoine & son frere avoient fait au Roi d'Ansay. Lors le Roi d'Ansay appella les Barons du païs au conseil & dit tandis que le fer est chaud, on le doit battre, combien que j'ai été mal voulant de vous & de votre Damoiselle, la chose venuë que je voudrois son honneur, son profit & le vôtre. Croyez beaux Seigneurs, Dieu vous envoye belle aventure si le sçavez prendre en gré.

Adonc dirent les Barons, Sire Roi, puis que si avant avez parlé, dites-nous s'il vous plaît que c'est volontiers, dit le Roi, il faut que fassiez tant que Antoine de Lusignan prenne votre Damoiselle pour sa femme & épouse, & par ce moyen il sera votre Seigneur, lors vous pourrez dire que n'avez besoin de marchands, & n'est

& n'est nul qui osât prendre sur vous une poulaille sans congé, ils répondirent, Sire, si Antoine la vouloit prendre, nous en serions bien joyeux. Seigneurs, dit le Roi, laissez m'en convenir, car j'en viendrai à bout, or m'attendez un peu ici, je m'en vais vers lui. Adonc vint le Roi à Antoine, & lui dit. Damoiseaux les Barons de ce pays vous prient humblement que vous ameniez votre frere & votre conseil en cette chambre, car ils ont desir de parler à vous pour votre profit. Volontiers dit Antoine, si appella son frere & ceux de son conseil, entra en la chambre, & les Barons du païs qui là étoient s'inclinerent vers les deux freres, leur firent honneur, adonc le Roi d'Ansay dit: Messeigneurs ces nobles Damoiseaux sont venus à votre mandement, dites leur pourquoi vous les avez mandez, sire Roi, dirent-ils, nous vous prions de déclarer votre intention, car vous la sçavez mieux que nous, volontiers le ferai, dit il, si commença à parler ainsi.

ANtoine franc Chevalier, les Barons de cette contrée ont regardé & consideré l'honneur que vous avez fait à leur Dame, à son pays, & à eux aussi, & ont connu que ne vouliez rien d'eux, ni de leur Dame, si ont en eux même pensé que si ainsi demeuroit, votre raison seroit petitement gardée, pourtant il vous prient qu'il vous plaise leur accorder un don & sera sans votre coût: beaux Seigneurs dit Antoine, c'est chose que je puisse faire à mon honneur, je le vous accorde. Lors requête est donc passé, car ils ne requierent que votre profit & honneur. Or donc, dit Antoine Damoiseau dit le Roi, ils vous veulent donner la Duchesse de Luxembourg leur Dame, qui est la plus belle Dame de la contrée. Antoine ne refusez pas ce don. Quand Antoine l'entendit, il pensa en soi même longuement, puis il répondit: beaux Seigneurs, je ne cuide pas être venu en cette querelle; mais puis que je vous l'ai octroyé, je ne me dédirai point. Or soit la Damoiselle mandée, car il me plaît, adonc fut la Damoiselle mandée par quatre des plus hauts Barons, & en venant ils lui conterent les nouvelles, dont elle fut joyeuse, combien qu'elle n'en fist nul semblant. Et quand elle vint en la chambre, elle s'inclina devant Antoine & tous ses Barons aussi, en le regardant elle se mua en une couleur plus vermeille que Rose, adonc les Barons la benirent moult, puis lui conterent cette affaire, quand la pucelle les ouit elle leur répondit. Seigneurs, je rend premierement grace à Dieu & à vous de l'honneur qu'à present me survient: car si pauvre orpheline que je suis n'est pas digne d'être en si haut lieu, comme d'avoir la noble fleur de la Chevalerie, & noblesse de Chrétienté, d'autre partie je sçai & reconnois que vous êtes mes hommes, qui voyez plus clair à mes affaires & besognes que je ne fais, ni ne me conseillez pas volontiers chose qui ne fût à mon profit & honneur. Je ne vous dois aucunement dédire, mais suis toute prête d'obéir à votre bon plaisir

Comme Antoine de Lusignan épousa Christine de Luxembourg.

DAmoiselle dirent les Barons, vous dites bien, lors tous prêtement furent fiancez à grand joye, le lendemain épousez & furent joyeux ceux du pays, quand ils sçeurent les nouvelles, cette nuit Antoine coucha avec sa femme, & engen-

dra un hoir qui appellé Bertrant, & fut la fête des nôces grande, dura quinze jours, puis donna le Duc Antoine de beaux & riches dons, reçut les hommages de fief, si donna le Roi d'Ansai congé à ses gens de retourner en leur pays, & demeura avec Antoine pour accomplir ce qu'il avoit promis au traité de la paix, & alloient le Duc Antoine & la Baronnie parmi le pays en visitant leurs Villes, & mit tout en si bonne ordonnance, que chacun disoit que c'étoit un des sages Princes qu'ils eussent onc veu. Et quand il eut visité le pays, il retourna à Luxembourg ou la Duchesse Christine le reçût. Lors le Duc Antoine eut conseil de porter à ses armes l'ombre du lion à cause de la Duché, ainsi se tinrent à Luxembourg l'espace de dix mois, le Duc, le Roi, & Regnaut à grand déduit & ébatement, cependant vint une lettre signé de Beheine de par le Roi Frederic qui étoit frere du Roi d'Ansai, lequel les Sarrazins avoient assiegé en la Ville de Prague.

Comme le Roi de Beheine envoya un messager par devers le Roi d'Ansai son frere.

APrès il vint un messager à Luxembourg de par le Roi Frederic de Beheine qui étoit un vaillant & moult preu l'homme, qui avoit soutenu contre les Sarrazins la foi Catholique. Et partant le Roi de Grece & autres Rois Sarrazins marchant après lui avoient couru sur son pays, car il n'étoit pas assez fort pour cette cause il s'étoit retiré à Prague avec la plus part de ses gens d'armes. Or ce Roi n'avoit point d'heritier qu'une seule fille qui se nommoit Aygliantine, & étoit ce Roi frere du Roi d'Ansay, pourquoi il envoya devers lui pour avoir secours. Le messager alla droit à Ansay, on lui dit que le Roi étoit à Luxembourg, tant fit le messager qu'il trouva le Roi, & lui presenta les lettres de son frere Frederic, il les ouvrit, & connut par icelles le méchef en quoi son frere étoit, lit tout haut ces lettres que chacun l'entendit.

Ha fortune comme tu es perverse & peu fiable, l'homme est bien deçu qui en toy & en tes dons se fie. Il n'y a pas long-tems que du plus haut de la Roüe tu m'as mis au plus bas, encore ne te suffit-il pas: mais tu veux du tout détruire, quand mon frere qui est un des prud'hommes & vaillant Roi du monde tu le veut débouter de son Royaume si Dieu n'y met remede. Adonc se tourna devers Antoine, en disant. Ha noble Seigneur, or me va de mal en pis, car votre noble Chevalerie ne m'a pas seulement amoindri de mon honneur: mais avec moi le plus prud'homme qui fut en toute la lignée, qui plus vaillamment a défendu la foi Catholique contre les ennemis de Dieu. Or est ainsi que je le puis secourir contre ses ennemis, pour ce

sommes nous deux Rois exilez par votre proüesse, non par vous, mais par ma folle entreprise, car Dieu m'a puni moins que ne l'ai desservi, si commença à mener tel deüil que c'étoit pitié à voir.

ANtoine fut dolent quand il entendit les regrets que faisoit Roi d'Ansai il lui dit: Sire dites moi pourquoi vous menez tel düeil. Il y a bonne cause dit le Roi je vous prie regardez cette lettre, vous verrez la douleur où mon frere est auquel je ne puis aider, car vous avez confondu ma puissance. Adonc le Duc pris la lettre & la lût, vit la misere où le Roi Zelodus de Croco tenoit le Roi Frederic de Beheigne en Prague sa Cité, où il n'avoit comme disoit la teneur des lettres, nuls vivres au moins pour plus de trois ou quatre mois, & voyant ce Antoine il en eût pitié, dit en lui même qu'il ne demeureroit pas ainsi, que les Sarrazins acheteront la peine qu'ils font souffrir aux Chrétiens, puis dit au Roi, Sire, si je voulois aider à secourir vôtre frere y voudriez aller, quand le Roi entendit cet parole, il se mit à genoux, disant, Sire si vous voulez me faire cette grace, je ferai votre frere Roi de Beheigne aprés le decez de mon frere qui est aîné de moi prés de 20 ans, & n'a d'autre hors qu'une fille qui a nom Aiglantine agé de 15. ans je la donnerai s'il vous plaît à votre frere, je l'accorde dit le Duc; or allez à Ansay faites votre mandement, soyez en trois semaines & vous logerez en ses prez en nos tentes qui encore y sont, & tandis je manderai mes gens qui sont en la guerre avec un mien Chevalier en un lieu où l'on lui avoit fait grand tort. Lors répondit le Roi, Sire Duc, Dieu vous le rende, adonc le Roi pris congé du Duc, de la Duchesse & de la Baronnie, s'en alla avec ses gens vers Ansay, dolent de sa perte & bien joyeux du secours qui lui étoit promis pour secourir le Roi Frederic son frere. Etant chevaucha qu'il vint en son pays, où il fut bien reçû de sa Baronnie, puis alla voir Melusine sa fille qui n'avoit pas encore deux ans, après il retourna avec ses Barons leur conta comme il lui convenoit aller secourir son frere, & comme le Duc Antoine & son frere lui étoient lui aider à le secourir avec leur puissance. La besogne se portera bien dirent ils car les payens ne leur pourront resister. Or vous délivrez de faire votre mandement car nous yrons avec vous. Lors le Roi fit sa semonce & manda ses amis, en peu de tems assembla 6 à 7 milles combattans & partit de son païs, y laissa bon gouvernement, & erra tant qu'au bout de trois semaines il logea

devant Luxembourg en sa prairie és antes qu'il avoit laissé & les gens du Duc Antoine qui étoient allez, tant qu'ils furent cinq milles bassinets & cinq cens arbalêtiers & archers assemblez, sans conter ceux de la Duché qui furent deux mille : mais nonobstant il n'en voulut mener que mille, laissa le demeurant pour la Duché, & aussi un Baron de Poitou, nommé le Seigneur d'Aigrement.

Comme Antoine prit congé de sa Femme, & alla à Prague & tout son ost.

ET quand Antoine eut pris congé de la Duchesse elle fut moult dolente, mais elle n'osa en montrer le semblant, toutesfois elle le pria de revenir au plûtôt qu'il pourroit, il lui dit que si feroit, puis il lui dit, Duchesse, pensez de vous & de votre fruit, & si Dieu par sa grace donne que c'étoit un fils, faites le baptiser, & le faites nommer Bertrand, & la Duchesse dit, Monseigneur à votre plaisir. Lors s'entrebaiserent & partit le Duc, & vint à ses gens & fit sonner les trompettes adonc se délogea l'ost & se mit en chemin, là eussiez oui grand effroi de gens & de chevaux, adonc l'avant garde chevaucha, que conduisoit le Roi d'Anjay & Regnaut de Lusignan qui étoit monté sur un beau détrier armé de toutes piéces, excepté du bassinet qui tenoit un bâton en sa main, ordonnoit ses gens, & sembloit Prince de haute entreprise, & aprés l'avant-garde venoit le sommage & la grosse bataille, & puis alloit l'arriere garde d'Antoine, car on lui avoit dit qu'en ce pays il y avoit de grands volleurs; mais le Duc manda de fort en fort que si il étoit si hardis que de prendre rien sur lui ni sur ses gens qu'il en feroit telle justice que les autres s'en châtiroient, & ainsi passa tout l'ost qu'il n'y eut homme si hardi de rien entreprendre sur son ost. Or une nuit se logea devant aix & tout son ost, & lui firent les bourgeois de la Ville de moult riches dons, dont il les remercia, & leur offrit son service si béfoin en avoient, le lendemain il se logea, & alla déloger sur le Rhin qui est une grosse riviere, & firent ceux de Cologne grand danger de passer l'ost par la Cité du pont.

ANtoine fut dolent quand il sçût que ceux de Cologne faisoient danger de laisser passer par la Cité lui & son ost, adonc leur demanda qu'il avoit intention de lever le siege que le Roi de Croco avoit mis soixante mille Sarrazins devant Prague, & en ce moyen avoit assiégé le Roi de Bethanie qui étoit dedans, & qu'il lui mandassent s'il étoient de la partie des Sarrazins, & il auroit sur cette avis qu'il feroit aussi que malgré eux il trouveroit passage, non pas si bref que par leur Ville. Et quand ceux de Cologne oüyrent ce mandement, & informez de la fierté des deux freres, ils eurent doute & envoyerent devers Antoine quatre nobles Bourgeois de la Ville qui humblement lui firent la reverence, & furent ébahis de la fierté & contenance, & nonobstant ils lui dirent, noble Seigneur, les Bourgeois de la Cité nous ont envoyez vers vous, sçachez qu'ils vous laisseront volontiers passer paisiblement par la Cité de Cologne, par ainsi que vous ne leur laissiez porter dommage par vous ni par vos gens. Et Antoine leur dit, si j'eusse eu volonté de leur être contraire, je leur eusse fait sçavoir & aussi je n'ay pas cause de ce faire, car je ne croi pas qu'ils m'ayent meffait ni au miens aussi combien qu'ils me font penser qu'ils m'ayent meffait ce que jamais n'eusse pensé, empêchement n'eusse mis,

allez leur dire s'ils ne sentent de vieux tems aucun meffait devers moi, ou devers les Ducs mes predecesseurs, dont ils n'ayent eut ou fait accord qu'ils me laissent passer seurement, sinon qu'ils me fassent sçavoir. Et quand les Bourgeois entendirent les paroles ils prirent congé des deux freres & des Barons, puis annoncerent aux Bourgeois le mandement du Duc, lesquels assemblerent leur conseil, & les anciens, & trouverent que jamais n'avoient eu discord aux Ducs de Luxembourg, à leurs amis alliez, & que puisqu'il étoit si vaillant & notable homme qu'il les laisseroit passer & lui manderent ces nouvelles, & avec lui de beaux dons, tant d'avoine comme de pain, vin, chair vitailles à foison. Et quand le Duc Antoine oüit la réponse & vit les grands présens, il les remercia & fut bien joieux quand il sçût que ceux de Cologne vouloient être les amis, & leur dit que quand ils auroient besoin de lui que son pouvoir seroit à leur commandement, & ils l'en remercierent humblement. Et le Duc Antoine fit donner à ceux qui avoient amenez les presens de fort riche dons, que tant ou plus valloient que les presens dons à lui faits par la Ville, car il ne vouloit point que les habitans d'icelle Ville pensassent qu'il voulut rien avoir du leur, dont il lui tourna à grande vaillance, ainsi demeura cette nuit.

LOrs séjourna cette journée devant Cologne, & fut bien aise, rafraîchi des biens de la Cité, car le Duc les fit départir tant que chacun en eut largement, & le lendemain au matin le Duc entra en la Ville avec 300. hommes d'armes, & fit crier sur peine de la hart, que nul ne fut si hardi de rien prendre en la Ville sans payer, adonc il passa l'avant-garde en ordonnance, & dirent ceux de la Cité que jamais n'avoient veu gens d'armes en si belle ordonnance, & aprés passa le sommage & se logerent au deça de la riviere du Rhin, & fut bien l'heure de Vêpre devant que le sommage fut passé. Cette nuit le Duc se logea en la Cité, & avec lui ses plus hauts Barons de l'arrier garde, où on lui fit grand honneur, & donna à souper aux Dames Damoiselles, aux Bourgeois de la Ville & à plusieurs gentils-hommes Chevaliers & Escuyers qui demeuroient en la Cité, & aprés souper commença la fête qui fut fort grande, & au départir il n'y eut Dames ni Damoiselles à qui le Duc ne fit donner un beau joyau, selon ce qui lui sembloit que la personne le valloit, & aussi le fit à aucun des Bourgeois, & par special à tous les Gentils hommes, & acquit tellement leur amour, qu'ils eussent voulu qu'il eut été leur Sire: le lendemain la grosse bara-le passa, & puis l'arrier garde en belle ordonnance, & logerent outre le Rhin, & prirent congé de ceux de la Ville, les remercia fort de l'honneur qu'ils lui avoient fait, ils répondirent tous d'une voix : Noble Duc, la Cité & nous sommes prêts à faire votre commandement plus qu'à nul autre Seigneur, ne vous épargnez pas chose que puissions faire par vous, car nous en sommes tous prêts maintenant & autrefois, si se partit d'eux & s'en alla en la tente & le lendemain ainsi que le Duc faisoit sonner pour déloger, & que l'avant-garde étoit mise en chemin vinrent quatre Chevaliers de la Cité bien montez & bien armez, excepté de bassinets qui descendirent devant le logis du Duc Antoine avec quatre cens hommes d'armes & cent arbalêtiers qui les suivoient. Si saluerent Antoine, & lui dirent, très cher puissant Duc, le Comte de Cologne se recon mande à votre bonne grace, pour

la nobleſſe qu'il ont veu en vous, ils deſirent en tout tems être amis, & prie que vous les ayez pour recommandez, il vous avoient quatre cens hommes d'armes & cent arbalêtiers d'Ecoſſe, payez pour huit mois pour aller avec vous par tout où il vous plaira. Grand merci, dit le Duc, vous ſoyez les bien venus, cette courtoiſie n'eſt pas à refuſer, ſçachez que je ne les oublirai pas en tems & en lieu Sire dit l'un des Chevaliers, il n'y a nul de nous quatre qui ne ſçache tous les chemins d'ici en Croco, ſi mérier eſt nous vous guiderons bien, & ſeurement par tout les détroits paſſages & riviers. Lors répondit le Duc, ceci n'empire pas notre affaire, & je n'y refuſe pas quand tems en ſera. Lors les fit mettre en ordonnance ſous ſa banniere, ſi ſe délogea l'avant-garde, & allerent tant par leurs journées qu'ils vinrent & entrerent en Bavierre auprés d'une groſſe Cité nommée Nuegmar où étoit le Duc Ode, avec grande compagnie de gens, car il doutoit que le Roi Zelodus de Croco qui avoit aſſiégé le Roi Frederic de Betanie, le quel il tenoit en grande neceſſité, car il avoit avec lui bien quatre-vingt mille Sarrazins, doutoit moult le Duc Ode que le Roi Zelodus ne vînt ſur lui, s'il vainquoit Frederic, pourtant il avoit aſſemblée ſon conſeil pour ſçavoir qu'il pouroit faire. Adonc vint un de ſes anciens Ecuyers, lequel dit, Monſeigneur, je viens des marches d'Allemagne; mais il y a un grand Seigneur qui meine les plus belles gens que jamais je vis, je ne ſçai où ils veulent aller, hors qu'ils tirent le chemin pour venir ici, je me donne grande merveille dit le Duc Ode quels gens ſe ſont. Si le Roi d'Anſay n'eut été déconfit devant Luxembourg, je penſerois que ce fût lui qui allât aider au Roi Frederic ſon frere contre les Sarrazins, & ſi ne l'étoit j'irois avec lui. Monſeigneur dit l'Eſcuyer, il ſeroit bon de ſçavoir quels gens ſe ſont, & ſi ne vous veulent autre choſe que bien. Sire Eſcuyer dit le Duc, il vous y faut aller puis que les avez veu, Monſeigneur dit-il je ſuis tout prêt ſi ſe partit & tant erra qu'il apperçût l'oſt au fond d'une vallée ſur une Riviere, vit les cuiſines & les chevaux courir & hannir, la voioit-on Gentils hommes par troupeaux, avec la haute de fer, & la lances avec les targes, les autres éprouvoient leurs harnois de trait de jet, l'épée & d'autres forts excez. Voici bonne contenance de gens d'armes dit l'Ecuyer, ils ne ſont pas apprentifs à ce métier telles gens ſont fort à douter. Lors regarda à droite ſur une petite montagne où il avoit cinq cens hommes d'armes. Là vit le guet & les coureurs détourner tout à l'entour de l'oſt, puis dit l'écuyer qui bien avoit veu en ſon tems ce ſont gens d'armes droit à conquêter. Lors entra en l'oſt & demanda celui qui avoit le gouvernement de l'oſt & tantôt y fut mené. Et quand il vint devant Antoine, il fut étonné de ſa façon toutes-fois il le ſalua courtoiſement, & lui dit Monſeigneur, le Duc Ode de bavierre m'envoye pardevers vous ſçavoir que vous querez en ſon pays, & ſi ne lui voulez que bien, auſſi qui vous êtes qui menez ſi bellecompagnie que je vois ici aſſemblée, car il ſçait bien que vous n'allez pas en cette route que n'ayez affaire, ami dit Antoine, dites à voſtre Seigneur que ne lui voulons que bien à ſon pays, & lui pourrez dire que c'eſt le Roi d'Anſay, Antoine de Luſignan Duc de Luxembourg & Regnant ſon frere, & pluſieurs Barons, Chevaliers & Ecuyers qui allons ſecourir Frederic de Behegne qui eſt aſſiégé des Sarrazins, Sire dit l'Ecuyer, Dieu vous donne bon voyage, à Dieu vous commande, je le vais dire à Monſeigneur, allez en la garde de Dieu, dit Antoine, lors ſe départit l'Ecuyer, & vint en la Cité, raconta au Duc Ode tout ce qu'Antoine lui avoit dit, & la fierté

de lui & le gouvernement de l'oſt, puis dit, écoutez, Sire ſont les gens que je vis onceques qui mieux ſont à priſer & douter, le Duc Ode dit. Il meut de grand honneur & vaillance à ſes deux freres de venir de ſi loin pays pour querir leur aventure, & ſi leur vient grand bien de ſecourir le Roi Frederic contre les ennemis de Jeſus-Chriſt, je promets à Dieu que ce ne ſera pas ſans moi, car il me ſeroit tourné à grand honte ſi je n'y allois attendu qu'il eſt mon couſin, que ma terre marche ſi près de ſon pays & Royaume, que les étrangers le vienne ſecourir de ſi loing pays. Et pour lors le Duc Ode fait ſon mandement, & avoit de trois à quatre mille combatans avec vous ferois long compte, l'oſt ſe déloge & paſſa pardevant Nutemberg. Lors le Duc Ode ſe fit en belle compagnie, ſe vint preſenter au Roi d'Anſay à Antoine & à ſon frere leſquels les reçûrent joyeuſement, & ainſi l'oſt chevaucha enſemble par l'eſpace de ſix jours.

LA puiſſance du Roi Zelodus de Croco fut fort grande, ne pouvoit pas bonnement aſſaillir le Roi Frederic, toutefois il fit pluſieurs ſaillies ſur les Sarrazins où il les greva moult, y eut maintes groſſes eſcarmouches & preſque tous les jours étoit la mêlée à la barrier, & en la Cité avoit environ cent baſſinets de Hongrie qui étoient vaillans Chevaliers, ſailloient ſouvent, eſcarmouchoient l'oſt, & leur portoient grand dommage; or advint au matin que les Sarrazins vinrent eſcarmoucher, ceux de la ville avallerent le pont & ouvrirent les portes & barrieres, ſaillit le Roy tout armé à belle compagnie, y eut grande occiſion de Payens, & les remirent juſques à leur logis. Lors le Roy de Croco étoit monté ſur un fort détrier ſa banniere au vent accompagné de quinze mille Sarrazins, s'en vint en belle ordonnance vers la bataille. La eut maintes coups donnez & reçus par force convint à nos gens reculer juſqu'aux barrieres, la eut grande mortalité & occiſion d'un côté & d'autre, car le Roy Frederic reconfortoit ſes gens, quand il apperçut le Roi Zelodus qui faiſoit grand dommage à ſes gens, il prit l'épée au point, frappa le cheval des éperons, & fetit le Roi Zelodus ſur le heaume par telle vertu qu'il abbatit le col de ſon cheval, peu s'en faillit qu'il ne tomba par terre, car il perdit les deux étriers, mais ſes gens le ſecoururent, & le dreſſerent en ſon état. Et le Roi Frederic frappa un payen par telle force qu'il l'abbatit mort par terre. Le Roi Zelodus revint devers lui tenant une archargaye dont le fer étoit fort tranchant, il vit qu'il dommageoit ſes gens, ſi s'approcha de lui, lui jetta l'archargaye par telle force qu'il le perça de part en part. Lors le Roi Frederic qui ſe mit la détreſſe de la mort ne ſçût plus tenir, tomba à terre tout mort, adonc furent ſes gens dolens entrerent en la Cité, leverent le pont & fermerent la porte, alors commença la douleur grande par la Ville.

Comme le Roi Zelodus de Croco fit prendre le corps du Roi Frederic qui étoit tué en bataille, & comme il le fit ardre & brûler.

PUis après la bataille le Roi Zelodus fit prendre le corps du Roi Frederic, & le fit brûler devant la grande porte pour plus ébahir ceux de la Cité, & quand ils ſçeurent la mort de leur Roi, ils en furent bien dolent, firent fort grand deüil, & par-ſpecial Ayglantine ſa fille qui menoit grand deüil, diſoit, ô Dieu qui me pourroit reconforter quand je vois la mort de mon pere devant moi, & la deſtruction de mon

peuple & de moi, je ne vois pas le lieu dont secours me puisse venir, car j'ai oüi dire que mon oncle le Roi d'Ansai en qui je me fiois plus qu'en autre du monde a été déconfit devant Luxembourg. Vrai Dieu or ne me sçai je plus attendre hors qu'à vos bonnes graces. O noble & puissante Mere de Dieu, veuillez reconforter cette pauvre orpheline, & la garder en votre sainte misericorde en telle maniere que les payens n'ayent nulle puissance sur mon corps, en disant cela elle menoit telle douleur que c'étoit pitié à voir elle détordoit ses mains & arrachoit ses cheveux. Qui eut veu l'angoisse qu'elle sentoit, il n'y eût eu cœur si endurci qui n'en eût eu pitié, ses Dames & Damoiselles la reconfortoient le plus qu'elles pouvoient, mais à son deüil n'y avoit point de fin, ceux de la Cité étoient si ébahis tant de la mort de leur Seigneur, que pour le doute des Sarrazins qu'ils ne sçavoient que faire d'eux rendre leurs biens sauves car le Roi Zelodus les faisoit fort requerir, & leur remontroit comme il ne pouvoit bonnement tenir contre les Sarrazins, que s'il les prenoit par force ou autrement, qu'il n'y auroit en la rançon hors seulement que d'être tous brulez en poudre, dont la Cité fut en grand balance de se rendre: mais il y avoit des prud'hommes Chevaliers qui avoient moult aimé le Roi, pour ce ils aimoient la pucelle sa fille, qui leur disoit. Fausses gens que voulez vous faire, le messager n'est pas encore venu qui est allé querir secours pour nous, ayez bon courage, car en bref vous aurez bonnes nouvelles s'il plaît à Dieu, quand ils oüirent ainsi parler, ils répondirent aux Sarrazins qu'ils ne se rendroient point, & qu'il étoient tous reconfortez contre leur puissance. Et quand le Roi Zelodus le sçût, il en fut fort courroucé, jura par ses Dieux qu'ils les feroit tous brûler en poudre mais en peu d'heure Dieu laboure, aussi tel jure de son marché qui après le laisse. Adonc Zelodus fit escarmoucher & assaillir la Cité, la travailla de tout son pouvoir, ceux qui étoient se deffendoient lâchement pour la grande peur qu'ils avoient, & ce n'eut elle doute des nobles au pays qui étoient, ils se fussent rendus leur vie sauve. Or je vous dirai du Duc Antoine & Regnaut son frere, du roi d'Ansay & du Duc Ode de Bavierre qui menoient leur ost hativement; car bien n'avoient oüi dire toute la misere où étoient ceux de la Cité, mais ils ne sçavoient de la mort du Roi Frederic, adonc un jeudi au soir il vinrent loger sur une Rivierre environ d'une lieuë & demie de Praque. Et le lendemain au matin ils commanderent à un Chevalier du pays qui étoit en leur compagnie qui allât annoncer leur venuë à la Cité, si monta à cheval & s'en alla devers la Ville, mais le Roi Zelodus avoit fait venir ses gens & faisoit assaillir la Cité, car il avoit grand desire de la prendre, & ceux de dedans se deffendirent lâchement & bien l'apperçevoient les Sarrazins. Et pour ce ils assailloient tant plus vigoureusement, & fut mal allée la besongne si l'ancien Chevalier ne fut venu lequel vit bien la foible deffense de ceux de dedans si échapa l'assaut vint à une petite poterne heurta. Lors ceux de la garde le connûrent bien & le laisserent entrer, quand il fut dedans il courut parmis les deffenses en criant Seigneurs deffendez vous, car voici la fleur de la Chevalerie de ce monde qui vous viens secourir avec le Roi d'Ansay, & les verrez tantôt comme cerf à battailler faites bonne chere, car nuls Sarrazins n'en échappera qu'il ne soit mort ou pris, & quand ils l'entendirent ainsi parler ils jetterent un cri très haut que c'étoit merveilles à oüyr, disant, loüé soit notre Seigneur Jesus-Christ. Et adonc

donc s'employerent à se défendre en telle maniere que nul des Sarrazins ne peut onc ques demeurer auprès des murs. En cet assaut demeura au fond des fossez quantité de Sarrazins morts & blessez, quand le Roi Zelodus apperçut que ceux de la Cité avoient repris si grand cœur, il en fut dolent, tant qu'il ne sçût que penser; car il voyoit de si grande défense qu'il n'y avoit si hardi Sarrazins qui osât approcher la muraille, mais s'en reculoient arriere. Quand le Roi Zelodus apperçut que ses gens reculoient, il fut fort dolent, & s'émerveilloit pourquoi ceux de dedans avoient repris si grand cœur en eux; mais il fut tantôt bien plus fâché que devant; car Antoine chevaucha en la bataille à baniere déployée, & avoit fait laisser les logis, cinq cens hommes d'armes pour les garder & étoient le Roi d'Ansay, le Duc Ode, en l'arriere-garde, Antoine & Regnaut en la premiere bataille, là eussiez vû belle compagnie de baniere & pannonceaux venteler au vent, & bassinets, harnois de jambes, l'or l'azur & les couleurs des banieres reluire contre le Soleil, tant chevaucherent en ordonnance qu'ils vinrent à Prague, la Cité que les Sarrazins assailloient durement, voyoient leurs tentes & pavillons où y avoit grande foison de Sarrazins. Lors le Duc Antoine fit arrêter ses gens tant que l'artiere-garde fut venuë, & ordonna sur lui les Archers & Arbalêtiers, lors furent apperçûs des Sarrazins, lesquels allerent dire au Roi Zelodus: Sire, laissez l'assaut qui à la mal heure a été commencé. Sçachez que tant de Chrétiens viennent que les champs en sont tout couverts. Et quand le Roi entendit ces nouvelles il en fut courroucé, & ordonna ses gens au mieux qu'il put: Antoine & Regnaut firent sonner trompettes, & firent aller la bataille tout le petit pas. Et quand ils furent approchez de l'ost, il y eut grand effroi, & à l'approche fut grand le trouble, y en avoit là de tels qui eussent bien voulu être d'où ils étoient venus, car au bassinet des lances y en eut beaucoup d'abbatuës tant d'un côté que de l'autre, y en eut des morts & navrez grand nombre, puis tirerent leurs épées & fraperent l'un sur l'autre moult durement sans aucune pitié, là eut maint Sarrazins morts & abbatus par terre. Moult bien se portoient les Poitevins, faisoient grande occision de Sarrazins; mais le Roi Zelodus cria son enseigne moult hautement, joignit son écu à la poitrine & banda sa lance & picqua le cheval des éperons, & après le suivoient dix mille Sarrazins, si frappa un Chevalier Chrétien de sa lance par telle force qu'il lui mit le fer & le bois parmi le corps & l'abbatit mort par terre, ses gens le suivoient qui vaillamment se portoient, firent grand dommage aux Chrétiens, & les reculerent le jet d'une lance, adonc le Roi Zelodus cria son enseigne. Seigneurs Barons, frappez tous, la journée est vôtre, car ils ne peuvent nous échaper. Et les Poitevins les poursuivoient âprement, là il y eut grande perte de côté & d'autre. Lors vint le Duc Antoine l'épée au poing, & quand il apperçut ses gens reculer à peu qu'il n'enrageât de deuil, cria à haute voix, Lusignan puis se mit entre les Sarrazins plus rudement que foudre, abbattoit tout ce qu'il rencontroit devant lui, ses gens le suivoient, lesquels étoient tout ébahis de ce qu'ils le voyoient faire, car il n'y avoit si hardi Sarrazin qui l'osât attendre, mais ils se reculerent vers leurs tentes, adonc le Roi Zelodus voyant ce il s'écria, avant Seigneurs défendez-vous, comment est-ce pour un homme seul que vous enfuyez, c'est grand honte à vous, à ces paroles il rallia ses gens & assaillit Antoine & les Poitevins moult vigoureusement, lors vint l'Amiral avec

deux mille combatans, si se renfonça la bataille fort horrible, il y eut moult Sarrazins morts.

Comme le Roi de Croco fut occis en la bataille.

APrès vint l'arriere garde que le Roi d'Ansay & le Duc Ode menoient, lesquels se frappoient vigoureusement en la bataille, là y eut grande occision, car ils entouroient bien le faix d'un côté & d'autre, sur ce arriverent Antoine & Regnaut tout d'un accord entre les Sarrazins & faisoient telle occision qu'il n'y avoit Sarrazins ni Chrétien qui ne s'émerveillât des grands coups qu'ils donnoient, & tant qu'à la fin il n'y eut si hardi Sarrazins qui osât attendre, & partout il les voyent les Chrétiens faisoient si bien que les Sarrazinss eussent tournés le dos, si n'eût été le Roi Zelodus qui vaillamment les tint ensemble, & fit grand dommage aux Chrétiens, & renforça ses gens tant qu'ils se défendirent bien, & quand Regnaut apperçut le Roi Zelodus, qui ainsi rendoit état à ses gens & menoit sa bataille si vaillamment qu'il ne s'en falloit rien, il jura qu'il mouroit en la peine, ou il délivreroit la place des Sarrazins, lors picqua le cheval par grand ire, & alla vers le Roi de Croco, quand le Roi le fit venir, il hausla l'épée & le frapa sur le haume un coup de toute sa force, mais l'épée glissa sur sa cuisse du côté senestre, le blaissa tellement que le sang lui couloit jusques aux talons, & Regnaut qui fut courroucé leva l'épée à deux mains & frappa le Roi Zelodus sur le bassinet un si grand coup qu'il fut tout étourdi, & tant que l'épée lui vola du poing & s'inclina sur le col du cheval & rompit par force la courtoye du bassinet, & adonc Regnaut le frappa de rechef tellement qu'il convint cheoir à terre, incontinent vint à lui grand nombre de Sarrazins & ne lui sçurent oncques faire aide. Quand les Sarrazins virent ce ils se mitent en fuite, nos gens les suivirent âprement & les occirent parmi les champs & les buissons, bien peu en échaperent. Et ainsi la bataille finit: Ce fait, les Chrétiens se logerent és tentes des Sarrazins. Lors les deux Freres & le Roi d'Ansay & le Duc Ode se retirerent avec cent Chevaliers, allerent devers la Cité où ils furent joyeusement reçûs, car les Citoyens avoient grande joye de la victoire qu'ils avoient euë: adonc vinrent descendre au Palais, vint la Pucelle Aiglantine à l'encontre du Roi d'Ansay son Oncle, & des autres Barons.

Comme le Roi Zelodus & les Sarrazins furent morts en la bataille furent ards & brûlez.

LA Pucelle Aiglantine fut biën joyense de la déconfiture des Sarrazins, & aussi de la venuë de son oncle le Roi d'Ansay; mais elle avoit si grand douleur au cœur de la mort de son Pere qu'elle ne le vouloit oublier, néanmoins quand elle approcha de son Oncle, vous soyez le très-bien venu, plût à Dieu que vous fussiez mon cher Oncle arrivé deux jours plûtôt, vous eussiez trouvé mon Pere envie que Zelodus

a fait occire, & puis la fait brûler pour plus vetuperer la Foy Catholique. Et quand le Roi l'entendit il en fut dolent, jura qu'autant en seroit fait au Roi Zelodus & de & de tous les Sarrazins qu'il pourroit trouver mort ou vif; adonc fit crier par la Cité que de chaque logis un homme allât sur les champs pour assembler les Sarrazins dessus une montagne, qu'on y portât du bois pour ardre les corps, ainsi fut fait, & fut le corps du Roi mis audessus, furent tous couvert de bois, fut mis le feu dedans ensevelis & mis en terre sainte. Et après ces choses le Roi d'Ansay qui étoit fort dolent de la mort du Roi Frederic son frere, mais le dueil lui convenoit passer quand il étoit venu de la volonté de Dieu, fit faire l'apareil pour faire l'obseque mout honorablement. Lors le Roi d'Ansai monta à cheval, avec lui le Duc Ode de Baviere & plusieurs autres Barons de Behaine, s'en allerent tous vêtus de noir aux tentes qui avoient été aux Sarrazins où les deux Freres étoient logez, & firent venir le sommage, & ceux qui gardoient les logis, adonc les deux freres départirent l'avoir à chacun, tant grands que petits, & n'y eût celui qui ne se tint bien payé, adonc vinrent le Roi, le Duc Ode & toute leur Baronnie, qui humblement saluerent les deux Freres, comme le Roi Frederic avoit été occis en la bataille, & comme le Roi Zelodus avoit fait ardre les corps en dépit de tous les Chrétiens, & pour ce il avoit fait ardre le Roi Zelodus & tous les autres Sarrazins. Vous avez bien fait, dit Antoine, vraiment le Roi Zelodus fit grand mépris & grand cruauté, car puisqu'un homme est mort, c'est grand honte à son ennemi de le plus toucher. Sire, dit le Duc Ode, vous dites verité, mais le Roi d'Ansai est ici venu pour vous prier, & Regnaut votre frere de venir à l'obseque du Roi Frederic, son frere, qui est tout prêt de commencer les Pseaumes & Vigiles qui furent dés le soir dites. Lors répondirent les deux Freres, nous irons volontiers, adonc monterent tous à cheval & vinrent en la Cité.

Les Dames, Damoiselles, Chevaliers, Ecuyers, Bourgeois & Gens d'état, la commune les regardoient mout, étoient ébahis de la griffe de Lyon que Antoine avoit dessus la jouë, louerent fort le beau corps & les membres qu'il avoit & disoient entre-eux, ces deux Princes sont bien taillez de conquerir & tenir mout de Terres & Seigneuries en maintes contrées. Et ainsi vinrent à l'Eglise, & il les descenditent.

Comme les deux Freres furent à l'obseque du Roi Frederic.

ET alors Aiglantine qui étoit auprès de l'Eglise, fit humblement la reverence aux deux Freres, & les remercia du secours qui lui avoient fait, car après Dieu ils lui avoient gardé son honneur & son pays, adonc Antoine lui répondit. Damoiselle, nous n'avons rien fait fors ce que nous devions faire, car nous bons Chrétiens font tous selon Dieu de détruire & opprimer les ennemis de Jesus-Christ. Lors les deux Freres la prirent par les bras & la dresserent humblement en son siége. Là étoit la Pucelle noblement accompagnée des Dames & Damoiselles du pays, l'obseque fut faite, & les chevaux offerts comme il appartenoit à un si vaillant Roi comme il étoit.

Et après le Service les deux Freres monterent à cheval & leurs gens, le Roi d'Anſay mena la Pucelle juſques au Palais, la deſcendirent, puis monterent enſemble en la ſalle. Et le dîné fut prêt, ſi laverent les mains, puis s'aſſirent & furent bien ſervis après que les nappes furent ôtées ils ſe leverent & furent graces dites. Lors la Damoiſelle, qui fort dolente étoit de la mort de ſon Pere fut envoyée en ſa chambre, puis le Roi d'Anſay appella les Barons du païs, leur dit : Seigneurs Barons, il vous faut aviſer que vous ayez entre vous un vaillant homme pour gouverner le Royaume de ma niéce, car Terre qui eſt en gouvernement de femme eſt peu de choſe. Or regardez que ce ſoit à l'honneur & profit de ma niéce & de vous. Adonc répondit un pour tous les autres. Sire Roi, nul de nous ne ſçavons par honneur qui s'en doive mêler ſinon vous, car ſi votre niéce Aiglantine étoit allé de vie au trépas, tout le Royaume de Bethannie vous écheroit, pourtant nous vous en chargeons d'en faire à votre volonté, car c'eſt raiſon. Pour le plus ſûr, dit le Roi, il faut marier ma niéce Or lui cherchez un Mari qui ſoit digne de gouverner ſon Royaume, car quand eſt de moi j'ai aſſez de pays à gouverner, pourtant je ne veux pas avoir le gouvernement de celui ci. Sire Roi, répondirent les Barons, s'il vous plaît que votre niéce ſoit mariée cherchez lui un Mari tel qu'il vous plaira, car par deſſus vous il n'y à homme qui s'en voulut mêler. Et quand le Roi entendit ce, il répondit, nous y pourvoirons à ſon profit & au vôtre, je m'en vais parler à elle pour cette même cauſe. Adonc les Barons répondirent. Sire, Jeſus-Chriſt le vous veuille mériter, lors le Roi ſe partit & vint en la chambre de ſa niéce, qui humblement le reçût; puis il lui dit ma mie, vos beſognes ſont maintenant en bon point Dieu merci; votre pays eſt delivré du danger des Sarrazins par la puiſſance de Dieu & des deux Freres de Luſignan. Or nous faut regarder comme votre Terre ſoit gouvernée d'orenavant à votre profit, honneur & de vos gens auſſi Mon cher Oncle, dit la Pucelle, je n'ai plus de conſeil d'autre que de vous, ſi vous requerez que vous y veuillez pourvoir, car à vous je dois plus obeïr qu'à perſonne du monde, & auſſi je veux le faire. Lors le Roi en eut grand pitié, lui dit, belle niéce, nous y avons pourvûs, il vous faut marier à un tel homme qui ſoit digne de vous gouverner & votre pays, il n'en a pas trop loing d'ici, qui eſt bon, beau, preux & hardi. Mon Oncle, dit la Pucelle, il a donc foiſon de belles & de bonnes mœurs, je ſçai bien que vous ne me conſeillez choſe qui ne ſoit à mon honneur là où vous le pourriez ſçavoir; mais de me marier ſi-tôt après la mort de mon Pere, je ne montrerois nul ſemblant de deuil ni de ſa mort, me ſemble que je mettrois trop & en ſerois fort blâmée en derriere & tels me montreroit bonne chere qui entendroit moins de comte de derriere; ma niéce, dit le Roi, de deux maux on doit choiſir le plus petit quand il en faut avoir l'un, mais il eſt vrai, qui pourroit bonnement attendre, ce ſeroit bon pour votre honneur que vous attendiez; mais quoi, je ſuis demeurant bien loing de vous, & ne puis ici gueres demeurer ſans trop grand dommage & du mien, puis il faut ſatisfaire les deux Freres du noble ſecours qu'ils vous ont fait, ou du mien ou du vôtre. Et aucuns diſoient que c'eſt bon d'avoir plus de profit & moins d'honneur, eſt-ce à dire que vous les puiſſiez remunerer de la courtoiſie qu'ils vous ont faite, & la moitié de votre Royaume ne ſuffiroit pas au grand danger, à la peine qu'ils ont ſoufferte & euë pour nous. Et d'autre part, ſçachez que vous n'êtes pas trop ſuffiſante à avoir un tel & ſi noble

homme à mari comme eſt Regnaut de Luſignan, car il eſt bien digne d'avoir la plus grande & la plus noble Dame du monde, tant pour ſa noble lignée, comme pour ſa beauté & prouëſſe. Et quand la Pucelle entendit le Roi ſon Oncle, elle fut toute honteuſe, conſideroit qu'elle étoit en grand danger de ſon peuple & de pluſieurs autres choſes, elle ne ſçût que répondre, ſinon qu'elle ſe ſoumettoit à ſon bon vouloir, & lui dit en pleurant : Très cher Oncle, je n'ai point de confort en ce monde, ſinon de Dieu & de vous, pour ce qui eſt de mon Royaume faites ce qu'il vous plaira. Belle Niéce, dit le Roi, vous dites bien, je vous jure que je ne ferai choſe en cette partie, que je ne faſſe pour le mieux. Or ne pleurez plus, car je veux que nous délivrez de cette beſogne, car tant plus demeurera cette Baronnie qui ſont bien deux mille combatans ſur votre pays, plus aurez grand dommage. Lors elle connoiſſant qu'à droit il lui diſoit, elle lui dit, mon cher Oncle, faites à votre bon plaiſir. Adonc le Roi vint en la grande ſalle où les deux Freres étoient avec belle Baronnie, tant du pays que d'ailleurs, & prit le Roi la parole, dit à Antoine : Noble Duc, plaiſe vous entendre à moi, les Barons qui ici ſont vous ſuplient, & auſſi faits, ce qu'il vous plaiſe que Regnaut votre frere ſoit Roi de Behaigne & qu'il prenne à femme Ayglantine ma Niéce : Sire, priez le qu'il ne veuille refuſer, car les Barons du Pays le déſirent mout avoir. Sire, dit le Duc Antoine, cette requête eſt digne d'être octroyée, auſſi ſera t'elle, or faites venir la Damoiſelle. Et lors le Roi & le Duc Ode l'allerent quérir, puis lui firent ôter le noir, & lui firent vêtir les plus riches habillemens qu'elle eût, des riches joyaux, fermeaux, anneaux d'or, riches pierres, ceintures & chapeaux; ſes Dames & Damoiſelles richement étournées, & pluſieurs eurent les chefs bien ornez de groſſes perles, le Roi & le Duc Ode menerent la Damoiſelle, les autres Dames venoient après, & elle entra en la ſalle avec la compagnie, elle fut toute illuminée de richeſſes & de beauté. Adonc Antoine & les Barons honorerent la Pucelle qui étoit mout belle, elle leur fit honorablement la reverence. Lors le Roi prit la Pucelle & dit : O noble Duc de Luxembourg, tenez-nous vos convenances, voyez comme nous voulons tenir les nôtres. C'eſt raiſon, dit Antoine, puis dit à Regnaut. Beau Frere, recevez cette Pucelle, l'honneur du Royaume de Behaigne, adonc Regnaut dit mon Frere, je rens premierement graces à Dieu au Roi qui eſt ici & à tous ſes Barons du pays honneur, car s'il n'y avoit tant ſeulement que la Pucelle ſans heritage, ſi ne la refuſerai je pas, & à l'aide de Dieu j'ai eſperance de conquérir aſſez de pays pour elle & pour moi, combien que je prens tout en gré. Adonc lui dit Antoine, beau frere, vous avez raiſon, car vous avez le Royaume tout acquis devant âge, or Dieu vous doit par ſa ſainte grace en conquérir d'autres ſur les ennemis de Dieu. Lors fut mandé un Evêque qui les fiança. Et commença la Fête; car on le ſçût incontinent par toute la Ville, en eurent grand joye, & fut toute la Ville grandement parée de couvertures & de riches draps d'or, & fit un noble appareil comme il appartenoit pour une telle Fête, fut ordonné que les Nopces ſe feroient ſur le champ au maître pavillon, ainſi demeura juſques au tiers jour, & fit on faire maintes robes, tant pour l'Epouſée & Dames, comme pour les deux Freres, les Barons du pays & les Etrangers. Cette nuit paſſa, & le lendemain qui fut la veille du jour qu'on les devoit epouſer, on amena la Pucelle, avec elle, ſes Dames & Damoiſelles au maître pavillon, & on fit tendre mout de riches tentes à l'entour pour les Dames,

le Roi d'Anſay & le Duc Ode de Baviere ſe logerent avec leur Baronnie environ les tentes des Dames, Antoine & Regnaut d'autre part, & la nuit on fit faire bon guet, comme ſi leurs ennemis fuſſent près de là; fut grande la fête & un ſouper mout notable, & quand il fut tems chacun s'en alla repoſer juſqu'au lendemain.

Comme Regnaut épouſa Aiglantine Fille du Roi de Behaine.

QUand l'aube du jour apparut, la matinée fut belle & clair, adonc l'Epouſée fut notablement appareillée & fut amenée où la Meſſe & ſolemnité ſe devoit faire, là furent honorablement reçûs, puis elle fut ramenée au pavillon, quand le dîner fût prêt, ils laverent les mains, s'aſſirent à table, en laquelle ils furent richement ſervis de pluſieurs viandes fort exquiſes, & après qu'ils eurent dîné & que les napes furent ôtées ils ſe leverent, puis laverent les mains, & furent les tables abbatuës, graces dites. Après les Dames allerent à leurs tentes, les nobles Chevaliers s'en allerent armer, & même Antoine s'y en alla bien armé & équipé, pour faire plus grand plaiſir & honneur à ſon frere Regnaut.

Comme après dîner les Chevaliers joûterent.

LEs Dames & Damoiſelles retournerent & monterent ſur les échaffaux, lors vinrent les Chevaliers ſur les rangs, & commencerent les joûtes fort nobles & n'y eut nul Chevalier qui ſe pût tenir contre Antoine & Regnaut, car autant qu'il en venoit contre eux, ils les abatoient tous, & quand ils virent que les joutes affoibliſſoient pour eux, ils ſe partirent des rangs, & s'en vinrent deſarmer, & tout ce apperçût bien le Roi d'Anſay, le Duc Ode & l'autre Baronnie, la joûte dura tant qu'il fut tant de ſouper, ainſi les joûtes ceſſerent, & ſe départirent les Chevaliers.

Après les Menetriers ſonnerent, chacun ſe mit à dancer, & quand l'heure approcha qu'il ſe falloit aller coucher, on mena l'épouſée coucher en un lit richement paré, ainſi qu'il appartenoit à une noble Dame, & après Regnaut vint qui ſe coucha avec elle après que le lit fut benit. Adonc chacun ſe départit de la chambre, les uns chantans & danſant, les autres contoient de beaux contes, & les autres de belles aventures, & s'ébatoient à qui mieux pouvoit pour paſſer le tems & les autres allerent dormir. Regnaut & la Pucelle furent couchez l'un avec l'autre; moult s'humilioit la Pucelle envers lui, diſoit Monſeigneur, ſi ce ne fut par la grace de

Dieu mon Créateur, & la puiſſance de votre Frere & de Vous, cette pauvre orphelin étoit totalement déſolée; car elle & tout ſon pays fut chû en grande adverſité entre les mains des Sarrazins, mais l'aide de notre Seigneur & la vôtre m'en ont gardé, dont je vous remercie humblement quand vous m'avez daigné prendre à femme & épouſé, petite & ſi humble pucelle de petite valeur comme je ſuis. Quand Regnaut entendit la Pucelle ainſi doucement & ſimplement parler à lui, il répondit. Ma loyale amour, vous avez trop plus fait pour moi ſans comparaiſon, que je n'ai fait pour vous quand il vous a plut, de votre grace, m'avoir fait le don de votre noble corps, & héritier de tout votre Royaume, & avec moi n'avez rien pris que mon corps. Lors répondit la Pucelle, Monſeigneur, votre corps vaut mieux que dix Royaumes, & plus eſt à priſer quand à mon gré. Et en cette nuit ils engendrerent un beau Fils, qui fut nommé Oliphar, lequel fit grande guerre & conquit toute la baſſe marche de Holande, Zelande, Streve, Dannemarche & Movergne. Le lendemain au matin chacun ſe leva & fut chantée la Meſſe & y fut menée la Dame, & après ils vinrent deux Chevaliers de Luxembourg qui aportoient des lettres à Antoine de la part de Chriſtine ſa Femme, & vinrent devant lui, le ſaluerent de la part de ſa Femme, en diſant: Monſeigneur, vous devez avoir grand joye, car Madame votre Femme eſt accouchée du plus bel enfant mâle qui fut jamais vû au pays; Seigneurs, dit Antoine, loüé en ſoit Dieu, vous ſoyez les bien-venus.

LE Duc Antoine fut joyeux de ces nouvelles auſſi fut ſon Frere, adonc Antoine prit les lettres & les lut, trouva que les deux Chevaliers diſoient la verité, ſi les embraſſa mout joyeuſement, & leur fit donner de beaux dons; adonc il s'aſſit au dîner, & dura la Fête huit jours, puis retournerent en la Cité. Lors le Roi d'Anſay & tous les Barons prirent congé du Roi Regnaut & de la Reine Aiglantine, leſquels furent dolens de leur partie, & Antoine eut convenance au Roi Regnaut que ſi les Payens lui faiſoient guerre qu'il le viendroit ſecourir, dont Regnaut & ſes Barons le remercierent humblement, puis s'entre-baiſerent les deux Freres à leur département. Tant chevaucha l'oſt qu'il vint à Moucpin en Baviere, & ſe logerent en la prairie devant icelle Ville, & les fêtoya mout le Duc Ode par l'eſpace de trois jours, au quatriéme ſe départirent & prirent congé du Duc Ode, chevaucherent tant qu'ils vinrent à une journée de Cologne. Adonc vinrent les quatre Chevaliers qui gouvernoient les gens d'armes & les Arbalétiers que ceux de Cologne avoient envoyez à Antoine, lui dirent, Monſeigneur, il eſt bon que nous allions devant en la Ville pour appareiller votre preſage.

Seigneurs, dit Antoine, il me plaît bien, lors les quatre Chevaliers ſe partirent, leurs gens avec eux, chevaucherent tant qu'ils vinrent en la Cité de Cologne où ils furent joyeuſement reçûs & s'enquirent des Bourgeois de-là comme ils avoient exploité en leur voyage, ils leurs conterent toute la verité avec la grande puiſſance & valeur des deux Freres, & comme Regnaut étoit Roi de Behaine, quand ceux de Cologne l'entendirent ils furent joyeux, & dirent qu'ils étoient heureux d'avoir acquis l'amour de tels Princes. Si firent faire grand appareil pour reçevoir le Duc Antoine & le Roi d'Anſay & leurs gens. Tant chevaucha qu'il vint à Cologne, allerent les bourgeois de la Ville à belle compagnie, & firent aller ceux qui ve-

noient attendre outre la Ville, & firent loger par deça l'avant garde la groſſe bataille & le ſommage. A tant rencontrerent Antoine & le Roi d'Anſai, leur firent la réverence & les prierent tant qu'ils vinrent loger le ſoir en la Ville à grand foiſon de nobles hommes, & les fêtoyerent honorablement, donna aux Dames & aux Gentils hommes à ſouper, le lendemain à dîner, ce jour le reſte de l'oſt paſſa, le lendemain au matin prit le Duc Antoine congé de la Ville, les remercia de ce, leur dit que s'ils avoient beſoin de lui qu'il leur aideroit à ſon pouvoir, ils le remercierent.

Lors ſe partir Antoine & délogea l'oſt, tant errerent qu'ils vinrent loger és prez au-deſſous de Luxembourg quand la Ducheſſe ſçût la venuë du Duc Antoine ſon Mari, elle fut fort joyeuſe, & fut hors de la Ville à grand compagnie de Dames & des nobles du pays, toute la Bourgeoiſie venoit après à l'encontre de lui, & le rencontrerent à demie lieuë de la Ville, là fut grande joye que le Duc & la Ducheſſe s'entrefirent, le menu peuple loüoit Dieu de la venuë de leur Seigneur, & ſe logea l'oſt devant Luxembourg, Antoine & le Roi d'Anſay & ſes Barons ſe logerent en la Ville.

La fête fut grande par toute la Ville, & y demeura le Roi d'Anſay l'eſpace de ſix jours, lui rendit toutes les obligations & le quitta pour l'amour de Regnaut ſon frere, excepté le Prieuré fondé pour prier Dieu pour les morts, dont il le remercia amiablement, puis il partit de Luxembourg & revint en ſon pays où il fut joyeuſement reçû, & le Duc Antoine demeura avec ſa Femme, laquelle eut un fils en certain, qui fut apellé Lohier, délivra toute l'Ardaine de rodeurs, & fonda une Abbaye de ſainte vie, & fit faire pluſieurs forteresſes en la baſſe marche de Hollande, fit de mout beaux faits d'armes avec le Roi Oniphar qui étoit ſon Couſin germain, & le fils du Roi Regnaut, depuis le Roi d'Anſay eut affaire au Comte de Fribourg & au Duc d'Autriche, manda à Antoine qu'il le vint aider, ce qu'il fit, & prit par force le Comte de Fribourg, paſſa en Autriche, déconfit le Duc en bataille, & fit la paix au Roi d'Anſay à ſon honneur, & Bertrand, le fils d'Antoine, eut à femme Melide, fille du Roi d'Anſay, & fut Roi d'Anſay : le Duché de Luxembourg demeura à Lohier après le décès de ſon Pere le Duc Antoine; mais de cette matiere ne parlerai plus maintenant, mais retournerai à parler de Raimondin, de Meluſine & de leurs enfans.

RAimondin par ſon courage conquît grand pays, & lui firent hommage maints Barons juſques en Bretagne, & eut Meluſine deux ans après deux fils, dont le premier eut nom Fraimond, puis aima bien l'Egliſe, bien le montra à la fin, car il ſe fut rendre Moine à Mailleres, dont après il advint grand méchef, comme vous verrez ci-après en l'hiſtoire; & l'autre fils qu'elle eut en ſuivant, eut nom Thyerri qui fut fort batailleux.

Ici laiſſerai à parler des deux enfans, & dirai de Geoffroi à la grand dent qui fut le plus fier de tous ſes freres, ſçachez que cedit Geoffroi ne douta onc homme, & dit l'hiſtoire qu'il ſe combattit avec un Chevalier Fée, & aux mauvais eſprits de Luſignan, comme vous oüirez raconter à la fin de ce Livre.

Comme

Comme Raimondin fit un trou à l'huis avec ſon épée pour voir Meluſine, dont mal lui en prit, car il avoit promis de ne jamais la voir le Samedi.

ADonc Raimondin & Meluſine étoient enſemble à Mermende. Si advint à un ſamedi que Meluſine ſe abſconſit celui jour de Raimondin, comme devant eſt dit, il lui avoit promis que jamais le ſamedi ne mettroit peine de la voir. Et auſſi n'avoit il fait juſques à celui jour, & n'y penſoit nul mal ni autre choſe quelconque de nulle préſomption ni de mauvaiſtie, ſouhaitant ſeulement tout bien. Or un peu devant dîner lui vint nouvelles que ſon frere, le Compte de Forêts, le venoit voir, dont Reimondin fut très-joyeux, mais depuis il en fut fort dolent & courroucé, comme vous entendrez ci-après.

Adonc Raimondin fit grand apareil fort noble pour reçevoir ſon Frere; car mon joyeux étoit de ſa venuë. Pour venir donc à fin de conte & à brief parler, il alla au devant de lui, le reçût humblement, puis allerent à la Meſſe. Et quand le ſervice fut fait, ils vinrent en la ſalle, laverent les mains & s'aſſirent à la table où ils furent bien ſervis. Là ſe commença une partie de la douloureuſe triſteſſe, car Raimondin ne penſoit à nul mal. Toutefois ſon frere ne ſe pût tenir qu'il ne lui demandât ſa femme, & fut la maniere telle, mon frere où eſt ma ſœur, faites la venir avant, car j'ai grand deſir de la voir, beau frere, dit Raimondin, elle eſt embeſognée quand eſt pour aujourd'hui, & ne la pouvez voir; mais demain la verrez & vous ſera bonne chere. Et quand il oüit cette réponſe, il ne ſe tut pas, mais dit vous êtes mon frere, je ne vous dois pas celer votre deshonneur. Le commun dit que tous les famedis elle eſt avec un autre en fornication, n'êtes vous pas ſi hardi, tant êtes aveuglé d'enquérir & ſçavoir où elle va? Et les autres diſent que c'eſt un eſprit Fée, qui tous les famedis fait ſa pénitence. Or je ne ſçai lequel croire, & pour ce je ſuis ici venu pour vous dire ces choſes. Quand Raimondin l'entendit, il ſaillit de la table, & entra dans ſa chambre épris de ire & de jalouſie, prit ſon épée & la ceignit, & alla au lieu où il ſçavoit que Meluſine alloit le famedi, & trouva un fort huis de fer épais, & jamais n'avoit été ſi avant, & quand il vit l'huis, tira ſon épée, & mit contre l'huis la pointe qui étoit dure, & tourna tant qu'il fit un perthuis, ſi regarda dedans & vit Meluſine qui étoit dans une cuve de marbre où il y avoit des dégrez juſques au fonds, & étoit la cuve de quinze pieds autour, & au quarré avoit allée de cinq pieds d'épais, là elle ſe baignoit & faiſoit ſa pénitence, comme vous verrez ci-après.

Comme Raimondin par l'admoneſtement de ſon Frere le Compte de Forêt, regarda Meluſine ſa femme étant au bain, & comme il en fut courroucé contre ſon frere.

QUand Raimondin eut vû Meluſine qui étoit en la cuve juſques au nombril en figure de femme qui peignoit ſes cheveux, & étoit du nombril juſques en bas en figure de la queuë d'un ſerpent groſſe comme une caque de harang, & étoit fort longue, & la débattoit en l'eau, tellement qu'elle la faiſoit bondir juſques à la voute de la chambre, il en fut fort dolent, & dit ma douce amour, or vous ai je trahi par le faux enheurtement de mon Frere le Compte de Forêt; je me ſuis parjuré envers vous, dont j'ai une ſi grande triſteſſe au cœur que corps humain ne pourroit ſupporter. Adonc il courut hâtivement en ſa chambre & prit de la cire, & étoupa le perthuis, puis vint en la ſalle où il trouva ſon Frere. Et quand ſon Frere l'aperçut, il connut bien qu'il étoit courroucé, & cuidoit qu'il eût trouvé quelque mauvaiſtie en ſa femme, il lui dit. Mon Frere je le ſavois bien, avez vous trouvé ce que je vous diſois, lors Raimondin lui cria. Fuyez d'ici faux traître, car vous m'avez fait par votre mauvais raport parjuré ma foi contre la plus belle & la meilleure des Dames qui oncque nâquit après celle qui porta notre Seigneur Jeſus Chriſt, vous m'avez apporté toute la douleur par laquelle je perdrai toute douceur, & par laquelle je perdrai toute ma joye, ſi je croyois mon courage je vous ferois mourir de

malle mort; mais raiſon naturelle me défent de ce faire pourtant que vous êtes mon Frere allez-vous-en & vous ôtez de ma preſence. Et quand le Compte de Forêt apperçût que Raimondin ſon frere étoit en ſi grand douleur il ſaillit de la ſalle, & auſſi tous ſes gens & monta à cheval, & s'en alla grand erre vers le Comte de Forêt mout dolent, ſe repentant de la folle entrepriſe; car il ſçavoit bien que Raimondin ſon frere ne le verroit jamais, & ne le voudroit voir.

Complaime de Raimondin.

RAimondin étoit en ſa chambre fort dolent, diſoit en ſoi même Ha Meluſine or vous ai-je perduë, enſemble la joye à toûjours, ai-je perdu beauté, bonté, douceur, amitié, courtoiſie, charité & humanité, toute ma joye, tout mon confort, mon eſperance, mon cœur, mon bien, mon prix, ma vaillance; car tant peu d'honneur que Dieu m'avoit prêté me venoit de vous, ma douce amour. Ha! faute borgne & aveugle fortune dure & amere, bien tu m'as mis du plus haut ſiege de la Cour au plus bas lieu de ta maiſon là où Jupiter abbreuve les pauvres chetifs & malheureux, tu fois hors de Dieu maudite par toi fit le forfait de mon chef, Seigneur tu me le vend trop. Helas tu m'avois jetté & mis en la haute autorité par le ſens & valeur de la meilleure des meilleures, de la plus ſages des ſages. Or il me la faut perdre maintenant par toi, fauſſe borgne, traîtreſſe, envieuſe, bien eſt fort qui en tes dons ſe fie. Or hays, or aime, or fais, or délaiſſe, il n'y a en toi aucune ſûreté ni habilité non plus qu'il y a en un cochet au vent: Ha douce amie, je vous ai par mon venin & fauſſe trahiſon trahie, hélas ma douce amie, vous m'avez medeciné de mon premier venin, car je vous ai cruellement menti, comme je vous ai ainſi trahie, & ai ma foi perduë. Si je vous pers pour cette cauſe je m'en irai en tel lieu où l'on n'aura jamais nouvelle de moi.

Comme Meluſine ſe vint coucher avec ſon Seigneur & comme il quitta ſa douleur.

RAimondin demeura juſques à l'aube du jour en telle douleur. Et quand l'aube du jour fut apparut, Meluſine vint & entra dans la chambre, quand Raimondin l'oüit il fit ſemblant de dormir, elle ſe dépoüilla & puis ſe coucha toute nuë cette nuit. Lors Raimondin commença à ſoupirer comme celui qui ſentoit grandes douleurs en ſon cœur. Adonc elle l'embraſſa & lui demanda, Monſeigneur, que vous faut il, êtes vous malade, & quand Raimondin vit qu'elle ne parloit rien de ce fait, mais pour néant le cuida, car elle ſçavoit bien qu'il ne l'avoit découvert à homme, elle le ſouffrit quand à l'heure & de lui montra ſemblant, dont il fut joyeux, & lui répondit, Madame, j'ai été malade, & ai eu un peu la fiévre en maniere d'Antoine. Monſeigneur, dit Meluſine, ne vous ébahiſſez pas, car tantôt vous ſerez guéri ſi Dieu plaît. Adonc il fut joyeux de ſes paroles, lui dit ma mie je ſuis tout adouci de votre venuë. & elle lui dit qu'elle étoit toute joyeuſe, & quand il fut tems de ſe lever ils ſe leverent, puis le lendemain Meluſine prit congé de lui, & s'en alla à Niort où elle fit faire deux Tours gemelles qui y ſont encore.

Comme Froimond Frere de Geoffroi fut rendu Moine à Mailliers par le consentement de son Pere & de sa Mere.

FRoimond pria son Pere & sa Mere qu'il leur plaise lui permettre d'aller se rendre Moine à Mailliers, & fut vêtu par le consentement de son Pere & sa Mere, fut l'Abbé bien joyeux, aussi tout le Couvent & étoient céans cent Moines en contant l'Abbé, lors ils eurent grande joye de la venuë de Froimond, ils en eurent depuis grande douleur, comme vous verrez ci-après, mais ce ne fut pas pour le fait de Froimond, car il étoit fort devôt, tant qu'il fut céans il fut d'étroite vie, mais pour raison de lui il advint une merveilleuse aventure.

Comme un Messager apporta nouvelles à Raimondin que l'Abbaye de Mailliers brûloit, dont il se courrouça & débrisa Melusine.

RAimondin étant à dîné à Mermande vint un Messager de Mailliers qui demanda Raimondin, & on le mena devant lui. Lors le Messager s'agenoüilla & fit la reverence en le saluant, & Raimondin lui rendit son salut, lui demanda qu'elle nouvelle: Sire, dit le Messager, à mon grand regret, ce sont piteuses nouvelles. Il nous les faut sçavoir, dit Raimondin, Dieu soit loüé de ce qu'il nous envoye. Et le Messager dit, Monseigneur, il est bien vrai que Geoffroy à la grand dent votre Fils a pris en lui telle mélancolie & tel dueil de ce que Froimond votre Fils s'est rendu moine à Mailliers, qu'il est venu de fait audit lieu, où il trouva au Chapitre l'Abbé & les Moines, a mis le feu dedans & les a tous brûlés & bien la moitié de l'Abbaye. Que dis-tu? dit Raimondin, ce ne peut être & ne le pourrois croire, Monseigneur, dit le Messager, il est ainsi, si ne me croyez faites-moi mettre en prison, si trouvez qu'il ne soit ainsi faites-moi mourir de telle mort qu'il vous plaira. Adonc Raimondin se leva de table & vint à la Cour & demanda son cheval, on lui amena, puis monta dessus & se partit sans attendre personne & chevaucha vers Mailliers tant que le cheval le pût porter.

Adonc ses gens monterent à cheval pour aller après lui. Et tant chevaucha Raimondin qu'il vint en l'Abbaye, adonc il vit le méchef que Geoffroy avoit fait dont il prit tel dueil en son cœur qu'à peu qu'il n'enrageoit. Ha, dit-il, Geoffroi tu avois le plus beau commencement de haute prouesse de Chevalerie pour venir au degré de plus haut honneur que fils de Prince qui fut vivant & maintenant tu t'es du tout définis par ta cruauté. Par la foi que je dois à Dieu, je croi que ce ne sont que fantômes de cette femme, je croi qu'elle n'a point porté chose qui vienne à perfection, car elle n'a porté enfans qui n'ait apporté quelque étrange tache sur terre: ne vois je pas l'horrible qui n'a pas encore sept ans, lequel a occis deux de mes Ecuyers, & avant qu'il eut trois ans avoit fait mourir deux de ces nourices par force de mordre les mammelles & n'avois onc vû leur Mere le samedi que quand mon frere le Compte de Forêt m'apporta de mauvaises nouvelles que je la vis en forme de serpent du nombril en bas, & sçai que c'est aucun esprit ou fantôme qui m'a ainsi abusé car pour la premiere fois que je la trouvai elle me sçût bien dire mon aventure

Comme Raimondin s'en vint & se coucha au lit, & la douloureuse lamentation qu'il fit.

TAnt chevaucha Raimondin qu'il arriva à Mermende, & là descendit, puis il monta en une chambre & se mit sur un lit. Si commença à se demener & faire lamentations, tellement qu'il n'y a si dur cœur qui n'en eut pitié. Adonc les Barons furent dolent de ce qu'ils ne purent appaiser sa douleur, si eurent conseil qu'ils le manderent à Melusine qui pour lors étoit à Niort, & faisoit faire deux maîtresses Tours qui sont belles à voir, adonc prirent un messager lui demanderent tout ce fait, lors grand mal firent, car ils les mirent tous deux en griefs tourmens. Or commence leur dur & amere départie qui dura à Raimondin tout son vivant, & Melusine durera sa pénitence jusques à la fin du monde: or le messager alla tant qu'il vint à Niort & salua la Dame, puis il lui donna les lettres que les Barons lui envoyoient. Lors elle ouvrit leurs lettres & les lut, & quand elle apperçût le méchef elle fut bien dolente, & plus de courroux de Raimondin que d'autre chose, car elle vit bien le méchef que Geoffroy avoit fait, & ne pouvoit être autrement pour le present. Adonc elle fit venir & son arrois & manda grand foison de Dames du pays pour lui tenir compagnie, & elle partit de Niort & vint à Lusignan où elle demeura trois jours faisant mal chere, & toûjours alloit parlant, & visitant tous les lieux hauts & bas en soupirant & jettant aucunes fois si grands cris que merveilles. Et dit l'histoire qu'elle sçavoit bien la douleur qui lui étoit prochaine, & quand est de moi je le croi bien; mais ses gens ne pensoient à cela, mais que c'étoit pour la déplaisance qu'elle sçavoit que Raimondin avoit pris. Ainsi fut Melusine à Lusignan par deux jours, & au tiers jour se partit & vint à Mermende bien accompagnée de Dames & Damoiselles comme j'ai dit ci-devant. Et lors les Barons du pays qui étoient assemblez pour reconforter Raimondin qu'ils aimoient de bon cœur lui vinrent à l'encontre & la reçûrent honorablement, lui conterent qu'ils ne lui pouvoient faire cesser sa douleur. Or nous suffise, dit-elle, car il sera tantôt reconforté si Dieu plaît.

Comme Melusine rapaisoit son Seigneur.

LOrs Melusine bien accompagnée de Dames & Damoiselles & des Barons du pays entra en la chambre où Raimondin étoit, & cette chambre regardoit sur les vergers qui étoient bien délectables, & avoit le regard aux champs par devers Lusignan, & quand elle vit Raimondin elle le salua doucement; mais il fut si dolent, si marry qu'il ne lui répondit mot. Adonc elle prit la parole & lui dit. Monseigneur c'est grande folie à vous qu'on vous tient le plus sage Prince qui soit vivant de vous demener de chose qui autrement ne peut être, & qu'on ne peut amander ni remedier vous faites contre la volonté de Dieu qui a tout fait & défera toutes & quantes fois qu'il lui plaira. Et sçachez qu'il n'est si grand pecheur que Dieu ne soit plus piteux & plus pardonnable, mais que le pécheur se repente parfaitement, & qu'il ne lui crie merci de tout son cœur; si Geoffroi votre Fils a fait cette outrage par son merveilleux courage, sçachez que c'est pour le peché des Moines qui étoient de mauvaise vie, & à

voulu notre Seigneur avoit la punition, & combien que cette chose soit inconnuë à humaine créature, car les jugemens de Dieu sont trop merveilleux & si sécrets qu'il n'est cœur d'homme qui les peut comprendre en son entendement, d'autre part nous avons assez de quoi Dieu merci pour refaire l'Abaye aussi bonne & meilleure qu'elle ne fut onc & la renter plus richement pour mettre plus de Moines que jamais, & Geoffroi si Dieu plaît s'amander envers Dieu & le monde, parquoi je vous prie que veillez laisser le dueil. Quand Raimondin entendit Melusine il sçut bien que elle disoit vrai, il fut si outré d'ire que raison de nature s'en étoit alle de lui, adonc d'une trés cruelle voix lui dit.

Comme Melusine tomba pâmée pour le reproche que Raimondin lui fit.

HA trés fausse Serpentine ri-toi ni tonfruit ne sera que fantôme ni tout ce que tu aye porté ne viendra à bon chef en la fin ! Comment aurons leur vie ceux qui sont arts en griefve misere, ton fils qui s'étoit rendu au crucifix il étoit saillit de bon fruit que Froimond, qui est détruit par art demoniacle; car tous ceux qui sont forcencez d'ire sont és commendemens des Princes d'enfer. Et pourtant fit Geoffroy l'horrible & hideux foi fait comme d'ardre son frere & les Moines qui n'avoient mort desservie, quand Melusine oüit cette parole elle eut telle douleur au cœur qu'elle en cheut toute pâmée, & fut demie heure qu'elle ne rendit aspiration ni halaine, adonc Raimondin fut plus courroucé que devant, car il étoit rafroidi de son ire, commença à faire grand dueil, & à peu qu'il s'occioit & se repentir des paroles qu'il avoit dites, mais c'étoit pour néant. Lors les barons & Dames du pays furent fort dolens, & dresserent la Dame à son séans, lui arroserent le visage d'eau froide, tant firent qu'elle revint à elle, & dit à Raimondin.

Comme Melusine se revint & parla à Raimondin.

HA Raimondin, la journée que je te vis premierement fut pour moi douloureuse à la mal'heure, je vis onc ton grand corps ni ta façon, ni ta belle figure, mais j'ai convoité ta beauté quand tu m'as si faussement trahie combien que tu t'es parjuré envers moi quand tu pris peine de me voir, mais pource que tu ne l'avois découvert à personne je te l'avois pardonné, & ne t'en eusse point fait mention, & Dieu te pût pardonné; car j'eusse fait la pénitence en ce monde, las mon ami or sont nos amours tournées en douleurs: nos soulas en larmes & pleurs, notre bonheur en infortune.

pénitence. Las mon ami si tu n'eusses fausse ton serment j'étois erré & expulsé de peine & tourment, & eusse eu tous mes sacremens, & vécu toute nature comme femme naturelle, & fusse morte naturellement, & mon corps eût été enseveli en l'Eglise de notre Dame de Lusignan, & eusse fait mon anniversaire bien écoutement. Or suis-je par ton méfait rabatuë en la pénitence obscure où j'avois long tems été par mon aventure, ainsi me le faudra souffrir jusques au jour du jugement par ta fausseté; je prie Dieu qu'il te veuille pardonner, puis commença à mener telle douleur qu'il ne voyoit ni entendoit, & ne sçavoit quelle contenance faire, & dit la vraie cronique, que nul homme ne souffrit tel deüil sans passer les articles de la mort: mais quand il fut un peu revenu en sa memoire, vit Melusine devant lui, il s'agenoüilla & joignit les mains, en disant ma chere Dame, ma mie, mon esperance, mon honneur, je vous supplie en l'honneur de la souffrance de notre Seigneur que vous me vueillez pardonner & que demeurez avec moi. Mon chet ami, dit Melusine qui regarda que les larmes lui tomboit des yeux en si grande abondance que sa poitrine en étoit arrosée. Le méfait vous vueille Dieu pardonner, quand à moi je le vous pardonne de bon cœur mais, si de ma demeurance c'est tout néant.

Comme Raimondin & Melusine tomberent tous deux pamez.

RAimondin à ce mot se leva, & l'embrassa entre ses bras, s'entrebaiserent & eurent tous deux si grand douleur qu'il tomberent tous pâmez en sa chambre. Qui lors eut veu Dames Damoiselles, Chevaliers & Escuyers mener grand douleur, en disant en commun fauce fortune, comme es tu si fauce & perverse que t'es entrepris de ces deux loyaux amans, puis s'écrierent tous d'une voix: Nous perdrons aujourd'hui la plus belle Dame qui onc gouverna terre, la plus sage, humble, charitable & privée de ces gens qui jamais fut sur la terre, si commencerent à pleurer & mener si grand douleur, qu'ils entroublirent les deux amans qui gisoient par terre. Adonc Melusine revint à elle & ouit si grand douleur que ses gens menoient pour se départir si vint à Raimondin qui encore gisoit pâmé par terre, & se leva en son séant, & lui dit en la présence de tous ses gens.

Comme Melusine fit son Testament.

AMi, je ne puis demeurer avec vous, car il ne plaît pas à Dieu pour les méfaits qu'avez fait, & pour ce je vous veux dire devant vos gens ce que vous orrez. Or sçachez & Raimondin que après vous jamais homme ne tiendra le pays en la bonne paix que vous le tenez, & auront vos heritiers qui seront après vous mout d'afaire, sçachez que aucuns décheront par leur folie de leur honneur & de leurs heritage; mais quand est à vous ne vous doutez, car je vous aiderai tant que vous serez vivant en ce monde en toutes vos necessitez & affaires, ne chassez point Geoffroi avec vous qui est vôtre car il sera fort vaillant & puissans homme, & d'autre part nous avons encore deux beaux enfans, dont l'aîné a nom Raimonet, & n'a pas encore trois ans, & Thierry son frere n'a pas deux ans, faites les bien doucement nourrir, & aussi m'en prendrai encore garde, combien que je ne veux pas que vous ayez esperance nulle quand d'ici serai départie, qui sera de brief, que vous

me voiez jamais en forme de femme, & auſſi je veux que votre fils Thierri ſoit Seigneur de Paternai, & de tous les appartenances de la terre juſques à la Rochelle notre petit Raimonet ſera compte du pays, de forêt, & en laiſſez convenir à Geoffroy, car il en ordonna bien. Après toutes ces choſes dit-elle appella Raimondin à part, & les plus nobles du pays leur dit ſeigneur gardez que ſi cher comme vous aimez votre honneur, que quand je ſerai départie d'ici que faciez tant que horrible notre fils lequel à trois yeux, dont il en a un au front, comment qu'il ſoit qu'on le faſſe mourir preſentement car je voudrois que ſi vous ne le faites mourir en quelque maniere que ce ſoit, il ſera tant de déception que tous les pays qu'il demeurera que ce ne ſera pas grand dommage de ſa mort & deſtruction que la perte & dommage qu'on pourroit avoir par lui; car il détruiroit tout ce que j'ai défié ni jamais guerre ne faudroit au pays de Poitou. Et regardez à le faire ainſi où vous ne fites oncque ſi grand folie, ma douce amour dit Raimondin, il n'y aura point de faute, mais pour Dieu & pitié ne me veuillé du deshonneur; mais demeurer avec moi où jamais je n'aurai joye au cœur, & elle lui dit, mon doux ami ſi c'étoit choſe que je peuſſe faire je le ferois volontiers; mais il ne peut être & ſçachez que je ſens au cœur plus de douleur de notre départir cent mille fois que vous ne faites, car maintenant il faut qu'il ſoit, puis qu'il plaît à celui qui peut tout faire & deffaire. Lors elle l'accolla & baiſa doucement, en diſant, Adieu mon ami, mon bien, mon cœur & ma joye, encore tant que tu vivras aurai-je recréation en toi; mais auſſi aurai-je pitié de toi; car tu ne me verras jamais en forme de femme. Et adonc ſaillit ſur une fenêtre qui avoit le regard deſſus les champs & devers les jardins au côté de devers Luſignan auſſi legerement comme ſi elle eut volé.

Comme Meluſine s'envola par la fenêtre en forme de Serpent.

MEluſine étant ſur la fenêtre elle prit congé de tous en pleurant, & ſe recommandant à tous ſes nobles barons, Dames & Damoiſelles qui furent la préſent puis dit à Raimondin, mon doux & loyal ami, voyez ici deux anneaux dont les pierres ont une même vertu, ſçachez que tant que vous les aurez, ou l'un d'eux ne vous ni vos hoirs, s'ils les ont aprés vous ne ſerez déconfits en la place ni auſſi en bataille s'ils ont bonne cauſe, je n'avons, ni ceux qui les auront ni pourront mourir par aucunes armes quelconques, & adonc les lui rendit & il les prit & après commança la Dame à faire les pitieux regrets en regardant pitieuſement Raimondin & tous ceux qui là étoient en pleurant de la grande pitié qu'ils en avoient. Et encore en ſoûpirant Meluſine commença à regarder le lieu en diſant. Ha douce contrée j'ai eu en toi tant de ſoûlas & de recréation, & y étoit en ce ſiécle du tout en tout ma bienheureuſe ſi Dieu n'eut conſenti que j'euſſe été ſi fauſſement trahie. Hélas je croyois être noble dame calme, & vouloit-on faire & accomplir tout ce que je demandois ou ne ſerai je pas ſuivie de chambriere; mais ſerai en peine & tourment juſques au jour du jugement & tous ceux qui me hantoient avoient grande joye quand ils me voyoient mais dorénavant ils ſe détourneront de moi, & auront peur & grand hideur de me voir, & de joye que j'en croyois avoir me feront plaintes tribulations & griefves penitences, alors dit à haute voix. Adieu tous & toutes, vous prie inceſſamment qu'il

qu'il vous plaiſe prier nôtre Seigneur devotement, qu'il lui plaiſe alleger ma penitence; mais toutefois je veux bien que vous ſçachiez qui je ſuis, & qui fut mon pere, afin que ne reprochiez mes enfans qu'il ſoient fils de mauvaiſe femme, né de Fée, car je ſuis fille du Roi Elinas d'Albanie, & de la Reyne Preſſine ſa femme, & nous ſommes trois ſœurs que nous avons été predeſtinée beaucoup durement d'être en griefes penitences, & de ce, ne vous puis-je à preſent plus rien dire: puis diſt à Raimondin. Adieu mon ami, noubliez à faire de vôtre fils Horrible ce que je vous ay dit: mais penſez de vos enfans Raimonnet & Thierri. Alors fit un grief ſoupir, puis ſe baiſſa à la fenêtre, & ſaillit incontinent en l'air. Lors ſe mua en forme de ſerpent mout grande, groſſe, & longue de quinze pieds. Et ſçachez que en l'ariere de la fenêtre par où elle paſſa, demeura, & eſt encore à preſent emprinte la forme du pied d'icelle. Alors grande douleur menoient la baronnie & Damoiſelle, & ſpecialement ceux qui l'avoient ſervie & ſur tous autres Raimondin, faiſoit dueil beaucoup merveilleux. Si ſe mirent aux fenêtres pour regarder quel chemin elle tiendroit & la dame ainſi tranſmuée comme eſt dit, fit trois tours environ la forteresſe, & à chacune fois qu'elle paſſa pardevant la fenêtre elle jettoit un cry ſi merveilleux que chacun en pleuroit de pitié, & appercevoit ou bien que elle ſe departoit bien envies du lieu & que c'étoit par contrainte. Alors elle prit ſon

chemin vers Lusignan volant par l'air, non pas si haut qu'on ne la vist bien, on l'oyoit de plus d'une lieuë, car elle menoit telle douleur, & faisant grand effroy qu'il sembloit que la foudre & la tempête dût tomber par tout & en étoient les gens tous étonnez, & tant alla qu'elle fut à Lusignan & l'environna par trois fois & crioit pitieusement & lamentoit d'une voix seraine, dont ceux de la forteresse furent émerveillez, & ne sçavoient que penser : car ils virent la figure d'une Serpente, & ouyrent la voix d'une Dame saillir d'elle. Et quand elle l'eut environné trois fois, elle vint fondre si horriblement sur la tour poterne, en menant telle tempête qu'il sembla à ceux de dedans que la forteresse deût tomber en abîme, & aussi que toutes les pierres du sommage se remuassent l'une contre l'autre, & la perdirent en peu d'heure & ne sçeurent onc qu'elle devint : mais incontinent vitent gens que Raimondin envoyoit pour sçavoir nouvelle d'elle, lesquels fut dit comme elle s'étoit venuë rendre ceans, & la peur qu'elle leur avoit faite. Et ceux là retournerent devers Raimondin, & lui conterent le fait. Lors il commença à entrer en sa douleur. Et quand la nouvelle fut sçeuë par le pays, le pauvre peuple mena grande douleur, & la regrettoient pitieusement, car elle leur avoit fait beaucoup de biens. Et on commanda par toutes les Abayes & Eglises qu'elle avoit fait fonder, à dire *Pseaumes & Vigiles*, & faire anniversaire pour elle. Et Raimondin fit faire beaucoup de prieres. Aprés toutes ces choses les Barons du pays dirent à Raimondin, Monseigneur, il faut que nous fassions de vôtre fils Horrible ce qu'elle nous a commandé, & Raimondin leur dit faites-le. Lors prirent Horrible par belles paroles, & le menerent en une basse cave : car s'il s'en fut donné garde de ce qu'on lui vouloit faire, ils ne l'eussent eu sans peine. Alors l'enfermerent en fumée de foin moüillé, quand il fut mort, il fut mis en une bierre, & porté à Poitiers en l'Abbaye du Monstier-neuf, où il fut ensepulturé.

Comme Melusine venoit les soirs visiter ses enfans.

ET aprés Raimondin se partit de-là & vint à Lusignan & y mena ses enfans Raimondoit & Thierry, & dit que jamais n'entreroit en la place où il avoit perdu sa femme. Et Melusine venoit tous les jours visiter ses enfans, & les tenoit au feu & les nourrissoit le mieux qu'elle pouvoit, & la voïoient bien les nourrisses : mais ils ne l'osoient declarer : plus croissoient les deux enfans en une semaine que les autres ne faisoient en un mois, dont les gens s'en donnoient grandes merveilles ; mais quand Raimondin sçeut par les nourrisses que Melusine venoit visiter ses deux enfans, sa douleur lui allegea pour l'esperance qu'il avoit de la revoir, mais pour neant le pensoit, car jamais plus ne la vit en forme de femme combien que plusieurs l'ayent veuë en forme feminine. Et encore que Raimondin eut esperance de la revoir, si avoit telle douleur au cœur que nul ne le sçauroit dire, & oncques puis on ne le vit mener joïe & avoit fort en haine Geoffroi à la grand dent, & s'il l'eût tenu en son ire il l'eut fait détruire. Et ici se plaît à parler de lui, & parle de la contrition de Raimondin, comme il fut déplaisant pour sa faute, parquoi il entreprit le voyage de Rome.

Comme Raimondin vint devers le Pape de Rome, & se confessa à lui devotement.

TAnt chevaucha Raimondin avec sa mesgnie qu'il vint és mons de Mont-Iour & les passa, & chevaucha tant par la Lombardie qu'il arriva un soir à Rome auprés

de Noiron, & le lendemain vint à S. Pierre, & quand il fut là, il trouva le Pape Benoît qui lors regnoit & se retira devers lui faisant la reverance, & le Pape aussi à lui quand il sçeut qu'il étoit, Raimondin se confessa au mieux qu'il peut. Et quand est de ce qu'il s'étoit parjuré vers sa femme comme dessus a été declaré. Le pape lui enchargea sa penitence telle qu'il peut & disna ce jour avec lui, & y passa cette journée fort honnorablement, le lendemain matin alla visiter les saints Lieux parmi la cité de Rome où il fut huit jours avant qu'il eut achevé, car il avoit affaire. Et quand il eut tout fait son affaire il prit congé du Pape, en disant, Pere Saint, je ne puis bonnement imaginer en mon entendement que jamais je doive avoir joye pour user le reste de ma vie, & si ay esperance de m'aller rendre Hermite. Quand le Pape vit la volonté de Raimondin, il lui demanda où avez vous intention d'aller. Pere Saint, dit Raimondin, j'ai oüy dire autres-fois qu'il y avoit une belle & devote place à Montferrat au pays d'Arragon. Et quand il oüyt dire ces paroles à Raimondin, il lui dit : Mon beau-fils, ainsi le dit on. Alors Raimondin lui dit Pere saint j'ay grand devotion de me retirer en ce lieu & me rendrai Hermite & là prirai Dieu qu'il lui plaise faire aucun allegement à ma femme. Or beau fils dit le Pape avec le saint Esprit puissiez vous aller, & tout ce que vous ferez en bonne volonté je vous le charge en lieu de penitence, alors Raimondin s'inclina & lui baisa les pieds, & le Pape lui donna sa benediction, puis Raimondin se partit & vint à son logis, & fit incontinent trousser ses sommiers & tout son arroy. Et quand est de ses gens, je ne vous en veux faire mention, ni aussi de son chemin, mais il chevaucha tant qu'il vint à Tholose, & donna congé à tous ses gens excepté à un Chapelain & à un Clerc & les paya de leurs salaires, & écrivit plusieurs lettres & les envoya à Geoffroi & aux Barons du pays faisant mention que Geoffroi prit les hommages, & qu'ils le reçeussent pour leur Seigneur. Alors se partirent de lui fort dolent, car il ne leur dit onc le chemin qu'il feroit.

Comme Raimondin au retour de Rome se rendit Hermite.

QUand Raimondin fut venu à Narbonne, il fit faire pour lui plusieurs robbes d'Hermite fort simples, & aussi pour son chapelain & son clerc, telles qui leurs falloit, puis à trés se départit d'illec & s'en vint au détroit de l'étang de salées, & passa par dessous le château, & vint à Perpignan & y fut ce jour, & le lendemain se partit & passa Leveloz & le Pertuis, & vint dîner à Funiers & alla au giste à Guomie, & fit tant qu'il vint à Barcelonne & se mit en une bonne hôtellerie, où il demeura trois jours & avisa la ville qui sembloit la plus belle, puis se partit au 4. jours & vint à Montferrat & visita l'Eglise & le lieu, & illec oüyt le service, mais encore avoit-il vêtu de ses robbes de ce siecle. Alors ceux qui furent commis à loger les pelerins, lui demanderent s'il lui plaisoit demeurer ce jour & il leur répondit qu'oüi, lors les chevaux furent logez & on lui donna une belle chambre pour lui & pour ses gens. Et cependant Raimondin alla visiter les Hermitages, mais il ne fut que jusques au cinquiéme, car le lieu étoit trés haut qu'il ne pût bonnement faire le voyage, & trouva qu'au tiers lieu n'avoit point d'Hermite, car il n'y avoit guere qu'il étoit trépassé. Or étoit la coûtume que si dedans un terme qui étoit ordonné n'en ve-

noit un autre qui voulût être en ce lieu, il convenoit que le plus prochain d'enbas vînt demeurer au lieu, & celui dessous en celui d'auprés, & ainsi demeuroit le lieux vuide de celui qui étoit plus prés de la terre; tant qu'il venoit aucune bonne personne meuë de devotion qui se mettoit en ce lieu, & étoit la cause de cette permutation telle que le premier tire à mont les vivres pour eux sept & en prend refection la journée & celui qui est le plus proche dessus lui, tire amont en pareille maniere, tant enquist Raimondin de leur état & de leur vie que la devotion lui vint plus que devant de soi, rendre en ce lieu. Lors prit congé de l'Hermite & vint en bas, & demanda le Prieur de l'Abbaye, & on lui dit qu'il étoit au vilage de dessous, & l'appelle Gulbaston, si leur pria Raimondin qu'il le fissent mener où le Prieur étoit, & lui dirent qu'ils le feroient volontiers, ce fait il laissa ses gens, & s'en partit avec un des valets de ceans, & descendirent la montagne par les eschelles, & firent tant qu'ils vinrent au lieu où étoit le Prieur, lequel fit bonne chere à Raimondin, & Raimondin lui dit toute sa devotion & comme le lieu lui plaisoit. Alors le Prieur qui l'apperçeut homme de bonne part, & lui sembloit être homme d'état & belle contenance, lui accorda, dont Raimondin fut bien joyeux, & en loüa notre Seigneur, & demeura toute la nuit avec le Prieur, & au matin monterent les eschelles, puis vinrent à l'Abbaye, & fut vêtu en habit d'Hermite, & laissa du tout son vêtement du siecle, & sçachez qu'il vint garni de cinq ou six paires d'habits d'Hermite, & chanta ou le service present Raimondin, lequel offrit à son entrée de mout riches joyaux & pierres precieuses, le service fait s'en allerent disner, & fit Raimondin porter à ses freres Hermites de sa pitance, & leur fit signifier sa venuë dont ils commencerent tous à loüer Dieu qu'il le vueille maintenir en bonne devotion. Et ainsi demeura en l'Abbaye. Et le lendemain la Messe ouye fut convoyé jusques au pied de la salle qui joint aux chambres de ceans. Alors prit congé & monta à la chapelle, & son chapelin alloit tous les jours chanter la Messe au matin, & le clerc lui aidoit à dire ses heures, & commença Raimondin mout sainte vie.

L'histoire dit que depuis se trouverent les huit freres ensembles à Montferrat & tinrent entr'eux grande feste. Et firent tant que Raimondin leur pere vint au bas de l'Hermitage, & fut joyeux de voir tous ses enfans. Et aprés ce Raimondin remonta en son hermitage. Et les freres donnerent à leur departement mout de riches dons à l'Eglise, puis prirent congé l'un de l'autre, & s'en allerent chacun en leur contrée les uns par mer & les autres par terre.

Comme Geoffroy & Thierry visiterent leur pere tant qu'il vesquit, par chacun an jusques à la mort.

GEoffroy & Thierry visiterent leur pere Raimondin tant qu'il vesquit une fois par chacun an, & étoit assez prés du terme qu'ils devoient partir devant trois jours ensuivant il vint une aventure, dont les freres furent étonné & dolens, car la serpente se montra sur les murs, ainsi que tous la purent voir à plein, & alloit autour de la forteresse par trois fois en signe qu'elle prit douloureusement congé du lieu, & se mit sur la tour pontume & là faisoit si grief plaintes & grands soupirs, qu'il sembloit à ceux qui là étoient que ce fut la voix d'une Dame ce qui étoit comme dit l'histoire; alors Geoffroy & Thierry en eurent grand pitié, car ils sçavoient bien que c'étoit leur mere. Et pource, commencerent à pleurer tendrement. Et quand elle les apperçût pleurer elle s'inclina & jetta un cry si horrible qu'il sembla à ceux qui l'ouyrent que la tour d'eût fondre. Aprés les freres se partirent pour aller à Montferrat: & tant firent qu'ils arriverent au lieu, & trouverent leur pere trepassé dont ils menerent grand deüil.

De l'obseque de Raimondin, & du deüil que Geoffroy & plusieurs autres firent.

LE lendemain vint le Roy d'Aragon, la Reine, les Barons & Prélats du pays, & y avoit grand nombre de Dame, Damoiselles, Bourgeois & Bourgeoises de bonnes Villes, & y étoient Geoffroy & Thierry beaucoup richement habillez eux & leurs gens. Alors vinrent vers le Roy d'Arragon & vers les Princes & Prélats, & avoient avec eux le Prieur pour leur faire connoître les Seigneurs par nom & surnom. Et sçachez que Geoffroy & Thierry firent la reverence au Roy & à la Reine, & aux autres Barons & les remercierent de l'honneur qu'ils leurs faisoient. Alors entrerent au Monstier & firent commencer le service où fut l'offrande fort riche, & fut les chevaux offerts mout honnorablement, & comme on doit faire pour un tel Prince. Et aprés le service fut ensevely le corps, & furent scellé la sepulture par dessus, qui fut noblement ouvrée selon l'usage du tems. Si fut le dîner fort grand, le Roi & la Reyne regarderent volontiers Bernardin. Le neveu de Geoffroy & Thierry, & mout leur pleut; car il servoit les Seigneurs si gracieusement que merveilles, & tant que aprés graces la Reine pria le Roy qu'il demandât à Geoffroy à qui cette enfant étoit.

J'avois dist le Roi à mon propos de le demander, car bien me plaît, lors il appella Geoffroy, & lui demanda dequel l'ignage étoit cet enfant qui étoit si bien endoctriné, il est fils de Ode Comte de la marche, dit Geoffroy qui est nôtre frere, Geoffroy dit le Roi, il est saillí de noble extraction & aussi il le montre bien. Sçachez que l'enfant me plaît, aussi fait la Reine, & s'il vous plaisoit de nous le laisser nous en ferions tant pour l'amour de vous que vous en sçauriez bon gré au tems avenir. Sire dit Geoffroy, le pere en a encore deux, & deux filles: & puis qu'il vous plaît de la bonne heure fut-il né, il nous plaît bien, lors le Roy le remercia & aussi fit la Reine. Et depuis cet enfant épousa la fille du Seigneur de Capieres en Arragon, qui plus n'avoit d'heritier, & en sont issus les hoires de Capieres qui vivent. Alors le Roi & les autres Barons prirent congé, lesquels les convoyerent mout honorablement, puis s'en retournerent à l'Eglise & mirent leur neveu en beau point, & lui donnerent un sage Escuyer pour le gouverner & l'envoient au Roy bien accon-

pagné. Et le roi & la Reine reçeurent joyeusement & l'aimerent beaucoup. Aprés ce, les deux freres prirent congé du Prieur & firent de grands biens à l'Egliſe, & voulurent emmener le chapelain & le clerc de leur pere, mais ils ne voulurent onc partir, & là ſe rendit Hermite au lieu de ſon maître, & le clerc demeura ſerviteur comme il étoit auparavant, puis aprés ſe partirent Geoffroi & Thierry avec leurs gens, & emporterent le corps de leur pere. Et en toutes les Villes où ils giſoient faiſoient tout autour du corps grand luminaire, & faiſoient dire des Meſſes & prier Dieu par les Religieux pour leur pere, & les convoya, ledit Prieur de Montferrant juques à la Cité de Perpignan, puis prit congé & s'en retourna en ſon Abbaye, & ſes deux freres & leur compagnie errerent tant qu'ils vinrent à Luſignan. Lors furent mandez les Comtes de Forêt, de la Marche qui étoient leurs freres, & firent l'obſeque de leur pere à nôtre Dame de Luſignan. A celui obſeque furent les Barons du pays & illec fut le corps enſevely en grande ſolemnité, & fut fait un beau diner, & fut Geoffroi retenu pour être Seigneur de Luſignan, & conterent à Odon leur frere comme le Roi & la Reine d'Arragon avoient voulu avoir Bernardin ſon fils & il répondit que Dieu ait part, car je le tiens bien employé. Lors prirent congé de Geoffroi, les freres & les Barons & retournerent chacun en leur pays.

Comme quand Luſignan change de Seigneur, la ſerpente Meluſine s'appa-oît trois jours devant.

CEtte noble forteresſe de Luſignan en Poitou depuis le temps étant allé de main en autre qu'elle eſt venuë entre les mains à conquête de l'eſpée du haut, noble & puiſſant Prince Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'auvergne, & Comte de Poitou, & Eſtampes & de Boulogne, mon trés-cher Seigneur, lequel m'a commandé à faire ce preſent traité tel n'les plus vrayes Chroniques que j'aye leües, tant de lui comme des autres. Et ce que j'ay en grand deſir de faire ſon plaiſir m'a fait entreprendre de faire ce petit traité au vray tout au mieux que j'ai pût ſi requiers à mon Créateur qu'il lui plaiſe que mon très redouté Seigneur le vueille prendre en gré & auſſi ſa noble ſœur ma trés-redoutées Dame, fille du Roy de France, Ducheſſe de Bar, & au noble Marquis de Lorraine, couſin germain de Monſeigneur, qui lui a fait requerir qu'elle lui veuille écrire & lui veuille renvoyer cette Hiſtoire. Et quand eſt je prie qu'elle puiſſe plaire à tous ceux qui la liront ou ouïront lire. Et quand eſt de moi je croi cette Hiſtoire être veritable. Et dit on que depuis la forteresſe de Luſignan demeura trente ans accomplis en mains d'homme qui ne ſoit extrait de ladite lignée de par pere ou par mere, & eſt vray toutesfois comme j'ay dit ci deſſus, quand ladite forteresſe doit changer de Maître ou Seigneur ladite ſerpente appert trois fois par trois jours devant.

QUand à moi j'ay oüy dire à Monſeigneur que du temps que Serville la tenoit pour les Anglois & que le ſiége étoit de par mondit Seigneur, que Serville dit que peu de temps avant que la forteresſe fut renduë que icelui Serville giſoit en ſon lit au Château de Luſignan & avec lui une femme née de Sancerre, nommée Alexandre qu'il tenoit en concubinage, il vit lors apparoître de ſon lit une ſerpente grande & groſſe, & avoit la queuë longue de ſept à huit pieds, & étoit ornée de cou-

leur d'azur d'argent, & ne ſçeut oncques par où elle entra, car à celle heure les huis étoient fermez & avoit en ſa chambre grand feu & cette Serpente alloit & venoit, débatans ſa queuë ſur le lit ſans leur faire mal, & Serville dit à Monſeigneur qu'il n'avoit jamais eu ſi grande peur, & ſi lui diſt qu'il ſe dreſſa deſſus ſon lit & prit l'eſpée qui étoit avec lui. Comment Serville, vous qui avez été en tant de place avez vous peur de cette ſerpente, c'eſt la Dame de cette forteresſe, & qui la fit édifier, ſachez qu'elle ne vous fera ja mal, elle vous vient de montrer comme il vous faut deſſaiſir de cette place, & dit Serville que Alexandre n'eut onc peur, mais dit bien qu'il ne fut onc aſſuré, & long tems aprés elle ſe mua en guiſe de femme, & ſembloit être vêtuë de gros bureau, & ceinte deſſus les mamelles, & étoit affublée d'un couvrechef à la guiſſe du vieux temps. Aprés dit qu'elle s'en alla ſeoir ſur un banc prés du feu une heure avoit le viſage devers le lit & le dos au feu, ſi qu'il pouvoit bien tout à plein voir la face & bien ſembloit qu'elle eût été belle femme & autre heure elle tenoit le viſage devers le feu & ne ſe tenoit guere en une place, & dit Serville qu'elle demeura juſques à une heure aprés le jour. Alors ſe transfigura en guiſe de ſerpent comme devant & s'en alla débatant ſa queuë autour du lit, & ſur les pieds ſans nul malfaire, puis ſe depart ſi viſte qu'il n'en peut rien apperçevoir. Et ceci ay oüi dire à Monſeigneur, que Serville lui avoit dit, & jura ſur ſon ſerment que prud'homme peut faire & jurer, qu'aprés qu'il l'eut veuë, ladite forteresſe fut bien brief à mondit Seigneur à qui Dieu donne la joye & à ſes hoirs.

ORe eſt vray qu'il y a un lieu à Luſignan auprés le puits, auquel lieu au temps on nourriſſoit des poulailles, qu'elle ſe montroit pluſieurs fois à un homme qui demeuroit en la forteresſe & s'appelloit Golard, & ne lui a fait aucun mal, & à juré ſur ſon Dieu ſur ſon ame qu'il eſt verité. Item Juon de Galles jura par ſa foy à Monſeigneur qu'il l'avoit veuë deux fois ſur les murs de Luſignan, trois jours avant que la forteresſe fut renduë & pluſieurs autres l'ont veuë, dont qui en voudroit deviſer la choſe en ſeroit trop longue & encore plus avant il y a un Chevalier Poitevin nommé meſſire Perceval de Cologne, qui fut Chambellan du Roy de Chipre qui a dit & juré pluſieurs fois à Monſeigneur, que lui étant en Chipre avec le Roy, la Serpente s'étoit apparuë à celui Roi, ainſi que ledit Roi lui avoit dit en cette maniere parlant à lui Perceval, je me doute trop pourquoi Monſeigneur, dit le chevalier. Pource, dit le Roi que j'ay veu la ſerpente de Luſignan qui c'eſt apparuë à moi, ſi me doute qu'il ne m'en vienne aucune perte dedans brief tems ou a Peirin mon fils, car ainſi appert-elle quand aucuns des hoirs de Luſignan doit mourir, & jura Perceval que dans trois jours ladite avanture, que chacun ſçait arriva.

SI ont les Princes & pluſieurs été examinez, & ay ſçeu ce que les Croniques & les livres & hiſtoires en raconte. Et ſi j'ay ajoûté ou dit choſe en cette hiſtoire qui ſemblent à aucuns incroyable ſi il me le vueille pardonner ſelon ce que je puis ſçavoir des autheurs, tant de grammaire comme autre philoſophe, je repute cette hiſtoire & chroniques être vray & les choſes Fée. Et qui dit le contraire je dis que les ſecrets jugemens & punitions de Dieu ſont inviſibles & impoſſible à connoître à entendement humain, car il eſt trop groſſier pour connoître l'équité ſpirituelle, ne

auſſi les yeux naturels ne peuvent voir les choſes ſpirituelles ni comprendre ce que c'eſt, & la puiſſance de nôtre Seigneur peut ajoûter ce qu'il lui plaît, comme on raconte en pluſieurs hiſtoires de pluſieurs Fées avoit été mariée & avoit eu pluſieurs enfans, comme ce peut faire ne peut ſçavoir humaine créature, car tels points & pluſieurs autres à Dieu retenu en ſes ſecrets & en montre l'exemple és lieux & perſonnes où il lui plaît, & plus ſera la perſonne greſlé & plus envie de croire, & plus ſera delié d'engin & ſçience naturelle, plûtôt aura affection que ce ſoit choſes ſecrettes de Dieu ne peut aucun homme bonnement ſçavoir.

COmbien que S. Paul dit és Epiſtres aux Romains que toutes choſes ſont ſçeuës par humaines créatures, voire ſans les ſecrettes choſes que Dieu a reſervez à ſa connoiſſance ſans autre, & la nature aux humains eſt à entendre à pluſieurs hommes vagans qui ſont par univerſelles contrées par ceux qui ſont ſçeuës toutes choſes par leur déclaration de trés-parfaite connoiſſance, non pas par un tant ſeulement, mais par pluſieurs & ainſi eſt de nôtre hiſtoire; car elle eſt beaucoup forte à croire & en pluſieurs lieux ſçeus, non pas par un ſeul de ceux qu'on deſire, dont ainſi qu'une perſonne qui auroit, on ne voudroit croire maintes choſes qui ſont cent lieuës ou moins prés de lui, & lui ſeroit trés-étrange & dira qu'il ne ſe pourroit faire celui d'eſtouffia, ce qu'il n'aura veu és lieux & diverſes contrées, pays & nation & lira les anciens livres & les entendra & connoîtra le vif & vrai des choſes ſemblans incroyable Or de ce je ne vous veux plus parler ni faire mention je vous ſupplie humblement à tous ſi j'ay dit choſes en cette hiſtoire qui vous ſoit ennuyeuſe ou deſplaiſantes que vous me vueillez pardonner & tenir pour excuſé: car ſi on fait le mieux qu'on peu & ſçait; on le doit prendre en gré, car en aucuns cas bonne volonté doit être reputée pour le fait. Et icy le taiſt Jean d'Arras de l'hiſtoire de Luſignan. Et Dieu vueille donner aux trépaſſez ſa gloire & aux vivans force & victoire qu'ils la puiſſe bien maintenir.

FIN.

2 R 3402

L'HISTOIRE

DES NOBLES PROÜESSE ET VAILLANCES DE GALIEN RESTAURÉ;

Fils du Noble Olivier le Marquis, & de la belle Jacqueline, fille du Roi Hugon, Empereur de Conſtantinople

Avec les Figures propres, miſes de nouveau ſous chacun Chapitre.

A TROYES,
Chez JACQUES OUDOT, Imprimeur & M[illegible]hand Libraire, ruë du Temple 1709.